

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



Vol. 1.

Montréal, 1er Avril 1872.

No. 4.

POESIE.

SELIMA.

A MA FEMME BIEN-AIMÉE

Je ne l'oublierai pas ce nom sacré de femme,
Ce nom que j'aime à répéter ;
Je ne l'oublierai pas, car il est un dictame
Et je veux toujours le chanter.

Le chanter dans mes vers, au lever de l'aurore,
Quand, sous les bois, les nids de foin
Gazouillent leurs amours, et le chanter encore
Le soir, quand tout est calme au loin !

Si le ruisseau s'agite et déchire à la rive
L'humble frange de ses flots bleus,
Il me semble qu'il dit à la grève attentive
Ce nom dont je suis orgueilleux.

Je l'aime, ce doux nom, comme on aime la lune,
Quand son disque d'argent perce la mante brune
De la rêveuse nuit ;

Comme on aime, l'hiver, sur les pelouses blanches
L'ombre des noirs sapins, et sur les longues branches
Le givre qui reluit.

Je l'aime ce doux nom comme on aime le baume
Qui monte, le matin, du gigantesque dôme
De nos vieilles forêts ;

Comme on aime l'odeur du trèfle qui se fane,
Et les tendres mugnets dont le parfum émane
Pour nos tièdes guérêts.

Oui, je l'aime ce nom ; je me plais à le dire.
Il sonne à mon oreille ainsi qu'un chant de lyre
Dès le réveil du jour.

Toujours il me console : il est mon espérance ;
Et quand je suis loin d'elle, au jour de la souffrance,
Il me dit son amour.

Ton nom, o douce enfant, c'est la molle harmonie
Que l'on entend monter de la vague brunie
Par les teintes du soir,

Alors que le pêcheur ferle ses blanches voiles,
Que les esprits de l'air allument les étoiles
Aux voûtes du ciel noir.

Il est plus doux ton nom que ces soupirs étranges
Qui s'élèvent des prés lorsque les petits anges
Versent à l'humble fleur
Son suave parfum, et plus doux que l'obole
Qui tombe dans la main du pauvre et le console
Au jour de la douleur ;

Plus doux que, dans l'été, le bienfaisant ombrage,
Plus doux que, dans l'hiver, après le sombre orage,
Un rayon de soleil,

Plus doux qu'après le jour la nuit mystérieuse,
Plus doux qu'après la nuit l'aurore radieuse
Et le matin vermeil !

L'insecte le murmure
Aux treffles empourprés
Et la fontaine pure
Le redit dans les prés ;
L'Alouette gentille
Qui dès l'aube sautille
Sur le galet qui brille,
Le répète aux flots bleus,
Et l'ajonc du rivage
Et le saule sauvage
Se le disent entr'eux !

Comme un baume il s'envole
Sur les ailes du vent :
Il est mon auréole ;
Je le redis souvent.
La forêt solitaire,
Ne voulant pas le taire,
Le chante sans mystère
Dans ses grandes amours,
Et le sol que je rouvre
Et le ciel qui me couvre
Le modulent toujours.

PAMPHILE LEMAY.

UNUS FORTUNAE ICTUS.

(POUR L'ALBUM DE MON AMI G. AMYOT.)

- « Minuit sonne au beffroi !...
 « La cité dort tranquille.
 « Il fait sombre... Il fait froid...
 « Et je suis sans asile :
 « Quand le soir est venu
 « Sur son aile glacée,
 « De mon galetas nu,
 « L'avare m'a chassée.
- « Plusieurs ont entendu
 « Ma naïve prière ;
 « Mais nul n'a répondu
 « A la pâle ouvrière,
 « Ne s'est appitoyé
 « Sur sa pauvre personne ;
 « Ils n'ont pas eu pitié :
 « De cœur je leur pardonne.
- « Pas un bruit maintenant.....
 « La voie est solitaire.
 « Pas un feu rayonnant...
 « Hors la vive lumière
 « Des lustres de Cristal
 « Là-haut à votre fête,
 « Là-haut à votre bal
 « Devant lequel j'arrête.

Mais l'orchestre du bal, chantant ses trémolos,
Mais, au dehors, le vent murmurant sa complainte,
Mais la valse en délire et les joyeux propos
 Couvraient de leur clameur ses déchirants sanglots,
 Sa lamentable plainte.

- « Pourtant, naguère encor,
 « J'ignorais la souffrance ;
 « Je défiais du sort
 « La cruelle insolence ;
- « Mais rien, rien n'est certain
 « Dans la vie inconstante :
 « Tel aujourd'hui s'enchanté,
 « Qui pleurera demain.
- « J'étais, un jour, au faite
 « Des honneurs d'ici-bas ;
 « Je portais haut la tête.....
 « Mais, maintenant, hélas !
 « Fatale destinée !
 « Sur votre seuil désert
 « Que la vie a couvert
 « Je suis abandonnée !
- « Que sont donc devenus
 « Mes rêves de jeunesse ?.....
 « Ils ne sont déjà plus
 « Qu'un souvenir qui blesse.
 « Je croyais que jamais
 « Le ciel n'aurait de brume,
 « Mon âme d'amertume.....
 « Comme je me trompais !
- « Je croyais que la rose
 « Devait briller sans fin ;
 « Mais, dès qu'elle est éolose,
 « Elle perd son carmin :

- « Moi, comme elle jolie,
 « Je meurs avant le soir,
 « Je meurs avant de voir
 « Ma journée accomplie ! » ...

Mais l'orchestre du bal, chantant ses trémolos,
 Mais, au dehors, le vent murmurant sa complainte,
 Mais la valse en délire et les joyeux propos.
 Couvraient de leur clameur ses déchirants sanglots,
 Sa lamentable plainte.

- « Oui, quand l'aube viendra
 « Illuminer le givre,
 « Quand le jour brillera,
 « J'aurai cessé de vivre ;
 « Car l'air se refroidit,
 « Et ma force s'épuise,
 « Et mon corps se roidit,
 « Au contact de la bise.
- « Mais, vains soupirs, hélas !
 « Plongés dans votre ivresse,
 « Non vous n'écoutez pas
 « Mes longs cris de détresse ;
 « Vous n'avez que mépris
 « Pour ma plainte touchante... ..
 « Pourtant dans mon taudis
 « Je n'étais point méchante.
- « Quand j'ai vu s'approcher
 « La nuit et son cortège,
 « J'aurais pu me cacher
 « Au bouge sacrilège ;
 « J'aurais bien pu courir
 « Chez une femme infâme... ..
 « Mais j'aime mieux mourir
 « Que de vendre mon âme !
- « Maintenant, jouissez !
 « Enivrez-vous de joie !
 « Riches, chantez ! dansez !...
 « En beaux habits de soie !...
 « Demain, le repentir
 « Percera de sa lame.....
 « Car vous laissez périr
 « De misère une femme !...

Mais l'orchestre du bal, chantant ses trémolos,
 Mais, au dehors, le vent murmurant sa complainte,
 Mais la valse en délire et les joyeux propos
 Couvraient de leur clameur ses déchirants sanglots,
 Sa lamentable plainte.

.....
 Enfin la voix se tut... Quand dorant l'horizon,
 L'aurore vint pâlir, sous son premier rayon,
 Du banquet chaque feu qui brille
 Et dispersé l'essaim des nombreux conviés,
 Un danseur, en sortant, vit, tremblant, à ses pieds
 Un cadavre de jeune fille !

W. CHAPMAN.

Québec, 12 Février, 1872.



LITTÉRATURE CANADIENNE

SABRE ET SCALPEL.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.—(Suite.)

CHAPITRE IV.



E lendemain, Gilles courut en toute hâte chez Pétrini.

— Compère, dit-il en entrant, ça marche ; je ne vous dis que ça.

— Tant mieux fit tranquillement Pétrini ; car, je ne vous le cache pas, je commence à m'intéresser à votre plan, et je vous souhaite de réussir.

— On ne pourra pas dire, au moins, que ce souhait-là n'est pas dé-

sintéressé, mon cher. Peste ! vous n'êtes pas difficile. J'attrappe le merle, je vous le fais cuire, et vous n'avez qu'à le manger ! — On dirait cependant, que la chose ne vous regarde pas !

— Ah ! ça ; honnête homme, vous m'avez proposé une affaire, je l'ai acceptée ; faites votre part, je suis prêt à faire la mienne ; mais pas de reproches. Si la chose ne vous va pas, vous n'avez qu'à parler, je me retire.

Le fait est que depuis la veille, Gilles Peyron avait sérieusement réfléchi. L'accueil de Maximus et de sa sœur l'avait tellement transporté qu'il se disait en lui-même :

— Après tout, je suis bien simple ; je partage entre trois un bénéfice que je pourrais réaliser tout seul. Je ne suis pas si mal, ma foi, que je le croyais. Avec un peu de politique, je pourrais tout à la fois gagner le tuteur, épouser l'héritière et jouir à mon

aise d'un splendide revenu. Le père Chagru n'est pas difficile à éloigner ; il ne demande pas mieux que de se démettre. Si je pouvais décourager Pétrini ?

Puisque je n'ai pas donné ma parole, je ne suis pas tenu, en honneur, de me sacrifier pour lui.

— Je n'étais pas venu pour me brouiller avec vous, reprit Gilles avec une joie mal déguisée ; mais enfin, puisque vous voulez vous retirer, je ne puis pas vous forcer de m'aider ; que diable ! je n'enchaîne pas les gens, moi.

— Comme vous voudrez, répondit froidement Pétrini. Il y a seulement cette petite misère que je vous ai avancée l'autre jour, cinquante piastres, si je me rappelle bien ; vous aurez la complaisance de me remettre cela ! Vous savez, d'ailleurs, que je possède certains petits moyens de vous forcer la main, si vous n'étiez pas disposé à vous exécuter de bonne grâce.

Gilles fut mordu au cœur, et changea successivement du jaune au vert. Il n'avait pas du tout réfléchi à ce détail qui le mettait complètement à la merci de Pétrini. Car ce dernier était bien au monde la seule personne qui eût voulu faire la plus légère avance à notre honnête ami. D'ailleurs, la menace de Giacomo voulait dire quelque chose. Il se récomposa prestement la figure et reprit avec un sourire peu contraint :

— Comme vous y allez ! vous, mon cher Giacomo. On voit bien que vous descendez d'une fière race. Vous êtes susceptible comme un marquis ! Vous voyez bien que tout cela n'était qu'un simple badinage. Tenez, dépouillez vos grands airs, et je vais vous rendre un peu compte de ce que j'ai fait ; vous verrez si j'ai songé à vous fausser compagnie.

Gilles était redevenu souple et pliant. Giacomo conservait son air de profonde indifférence.

— Je ne vous crois pas beaucoup, dit-il à Peyron ; mais je m'inquiète fort peu que vous ayez eu ou non la volonté de me tromper. Ce que je sais seulement, c'est que, quand même vous voudriez le faire, vous n'en avez pas le pouvoir. Je ne vous ai pas tout dit ; et je pourrais encore vous surprendre un peu, si la chose redevenait nécessaire. Pour le moment je vous écoute ; allez droit ; et, surtout, pas de protestations.

Gilles qui, ne s'était pas encore assis, depuis son arrivée, se laissa tomber sur un siège.

— Depuis que je vous ai vu, dit-il, je ne suis pas resté inactif. Les premières passes sont engagées, et, Dieu merci, nous sommes en bonne position. Le butin est encore plus considérable que je ne l'avais rêvé, et l'ennemi moins sur ses gardes que vous ne pourriez le croire ; à l'heure qu'il est, je suis tout simplement à la veille d'être nommé intendant de la maison. Vous voyez cela d'ici. Cet imbécile de Duroquois, une ancienne connaissance dont je me suis souvenu juste à temps, s'est prêté à mes manœuvres comme un triple sot qu'il est. Je vais aujourd'hui même chez lui et ce soir il me mènera faire ma cour au tuteur et à sa sœur Céleste. A propos, il serait bon de vous souvenir, le cas échéant, que je suis un ancien avocat et qu'à votre connaissance, j'ai réglé une affaire de succession très-embrouillée, avec autant d'honnêteté que de savoir.

Maintenant je vous quitte et je me rends de ce pas chez mon ami Duroquois, qui est sous l'impression que j'ai une affaire très-importante à lui communiquer.

Gilles ouvrit la porte et s'apprêta à descendre. Au moment de mettre le pied en dehors il se retourna :

— J'oubliais de vous dire, fit-il, que j'ai vu ce matin le père Chagru. Il est toujours morne et ne parle point. Cependant, nous le réduirons, c'est moi qui vous le promets.—Sans adieu et portez-vous bien. !

Il descendit promptement dans la rue et partit dans la direction de la basse-ville.

— Coquin ! marmotta Giacomo, dès que Gilles fut sorti ; si je ne fais pas attention à ce gibier-là, il me jouera quelque tour de sa façon. Gare à lui, cependant, car s'il me trompe !...

Sa figure se contracta violemment ; ses yeux prirent une expression effrayante ; toute sa physionomie revêtit je ne sais quoi de hideux. Si Gilles l'avait vu dans ce moment-là, il aurait tremblé jusque dans la moëlle de ses os.

Ce mouvement toute fois ne fut que passager ; Giacomo se remit de suite, et sortit pour aller faire la tournée de ses patients.

Cependant, Gilles Peyron s'était dirigé vers la place du marché.

Il pouvait être dix heures du matin ; il entra dans la petite chambre garnie qu'il s'était louée la veille, fit soigneusement sa toilette, sans oublier de pommauder ses moustaches, et d'imprégner son mouchoir d'une essence pénétrante.

Il prit sur sa table une liasse de papiers qu'il avait préparés pendant la nuit. Il les frota soigneusement dans la poussière, usa les plis et fit, par-ci par-là, avec de l'eau et du tabac en poudre, de ces taches jaunâtres et vénérables, qui donnent à un document neuf un air et une odeur d'antiquité.

Il rattacha la liasse aux deux bouts avec un galon rouge sale, qu'il serra fortement pour en imprimer les marques dans le papier. Puis il glissa le tout dans la poche de son paletot, coiffa un feutre tout neuf, prit sa badine, et, après avoir donné un dernier coup d'œil à son miroir, sortit lentement.

Une fois descendu sur la place, il héla une calèche, sauta dans la caisse et cria au cocher : Chemin du Cap-Rouge, par les foulons ! « et ne ménage pas la bête. »

Une petite heure après, il prenait pied au sommet de la côte, et frappait trois coups rapides à la porte de M. Auguste Duroquois.

Une servante vint ouvrir et le fit entrer dans une jolie chambre à gauche où M. Duroquois vint bientôt le rejoindre en personne.

— Enchanté de vous voir, Monsieur l'avocat, fit-il en entrant ; j'espère que vous vous êtes bien rendu hier soir ; oui bien, Dieu merci !

— Parfaitement, monsieur, dit Gilles, en faisant sauter sa badine d'un petit air dégagé.

— Donnez, vous donc la peine d'ôter votre paletot, monsieur, et de poser votre chapeau ; nous causerons plus à l'aise, et vous prendrez le lunch avec nous. Nous sommes ici à la campagne et nous faisons les choses sans cérémonie, je le jure !

— Mille grâces, monsieur, je suis très-pressé, et ma voiture m'attend à deux pas d'ici.

— Ta, ta, ta mon ami, je vous tiens et je ne vous lâche pas. Notre rencontre d'hier m'a, d'ailleurs, donné l'envie de renouer avec vous une connaissance qui nous sera, je l'espère, agréable à tous deux. Après avoir traité l'affaire qui vous amène, ce qui ne sera pas long sans doute, nous pourrons causer tout à notre aise, merci bien !

— Je vois que je n'ai plus qu'à m'exécuter, dit Gilles. Vous faites les choses d'une manière si aimable qu'il n'y a pas moyen de vous refuser.

Il ôta son vaste paletôt, dont Duroquois s'empara pour le porter, avec la badine et le chapeau, dans la

salle voisine. Après une absence de quelques minutes, Duroquois rentra d'un air souriant.

Il roula près du feu deux immenses fauteuils rembourrés dans les quels nos deux amis se laissèrent choir voluptueusement,

— Vous devez avoir froid, sans doute, mon cher monsieur Peyron, fit Duroquois en se frottant les mains ; un petit verre ne peut que faire circuler le sang. Je viens d'ailleurs de renvoyer votre voiture, il faut bien maintenant que vous subissiez mon hospitalité, c'est compris, là !

Sans donner à Gilles le temps de répondre, il fit apporter sur la table une carafe de jamaïque avec deux verres et un bol de sucre blanc.

— Je suis réellement confus, cher monsieur Duroquois, de votre accueil tout amical, dit Gilles avec bonhomie, et je ne sais vraiment si je dois accepter toutes ces politesses.

— Comment donc ! comment donc ! c'est de bon cœur, et vous me feriez de la peine en refusant, allez ! C'est compris !

— Maintenant, poursuivit Duroquois, pendant que tous deux buvaient à petites gorgées la liqueur que ce dernier avait préparée, je suis prêt à entendre les communications que vous avez à me faire relativement à la personne dont vous m'avez parlé hier ; merci, à la vôtre !

— Mon Dieu, monsieur, puisque vous êtes assez bon pour me le permettre, je commence de suite ; voici l'affaire.

— Gilles passa dans la chambre voisine, tira de son paletot la liasse qu'il avait apportée et vint l'étaler sur la table en face de Duroquois.

— Vous avez peut-être entendu parler, cher monsieur, de feu le commandant Courtois qui a navigué longtemps dans les eaux du Golfe et qui a été tué en capturant une goëlette de pêche américaine.

— Mais, je me rappelle en effet, . . . oui, ce commandant, . . . nous étions même alliés du côté de ma mère, dont il avait épousé la cousine. Vraiment, touchez-là.

— Diable, pensa Gilles en lui-même, je me suis engagé sur un terrain dangereux ; prenons garde de faire des bêtises, et tenons nous sur la réserve.

Il avait, en effet, arrangé sa petite histoire et écrit son dossier de la veille, sans se douter que ce nom de Courtois devait provoquer la réponse qu'il venait d'entendre et qui le déconcerta quelque peu.

Il continua cependant tout haut :

— Ah ! voilà qui est du neuf pour moi et qui dérangerait peut-être ma petite affaire. Pardon, cher Monsieur, sans vouloir être indiscret, vous portez sans doute d'autres prénoms que celui d'Auguste, sous lequel je vous ai toujours connu ?

— Charles-Marie-Auguste Duroquois, monsieur, c'est comme cela que j'ai été baptisé, oui bien. Charles était le nom de mon parrain, Marie, celui de ma mère, et Auguste celui de mon père ; merci, en usez-vous ?

— Allons voilà qui me dérouté encore davantage. Mon Dieu, comme mon client va être désappointé ! Je puis bien vous dire de suite la chose, et mon récit sera court, puisqu'il y a évidemment erreur de nom.

Le dossier que voici continua Gilles en prenant la liasse, contient certaine notes écrites par le fils du commandant.....

— Comment ! cria Duroquois ; mais mon parent est mort célibataire et je ne vois pas.....

— Attendez un peu, nous trouverons peut-être l'explication de tout cela, — mais pour le moment, fit Gilles à part lui, je m'embrouille en conscience — Dans tous les cas, continua-t-il tout haut, ce pauvre homme avait mené une vie assez orageuse ; mais il avait bon cœur. Un jour il partit pour l'Australie ; c'est-là que M. Dupin, mon client le rencontra. Ils se lièrent bientôt d'une étroite amitié. Pendant deux ans, ils coururent ensemble les placers et amassèrent un joli magot. Un soir qu'ils s'étaient éloignés, chacun de son côté, Dupin revint à la cabane vers dix heures et attendit en vain son compagnon qu'il ne revit plus jamais.

Plus tard, Dupin revint au pays, emportant avec lui une somme assez considérable, comprenant ses propres épargnes et celles de son compagnon ; car ils ne les avaient jamais partagées. Dans les papiers de ce dernier, il est souvent fait mention d'un M. Joseph A. Duroquois. Ayant prononcé un jour votre nom devant mon ami Dupin, il se prit à concevoir des espérances et crut qu'il pourrait peut-être avoir des nouvelles de son compagnon. Il m'a fallu lui promettre que je viendrais de suite vous voir, et c'est ce qui vous explique mon empressement d'hier soir qui a pu vous paraître indiscret, peut-être. Que voulez-vous ? il était chez moi qui attendait la réponse.

— Je suis fâché, dit Duroquois d'un air naïf et sans paraître avoir remarqué l'incohérence du récit de Gilles, mais je connais pas le premier mot de tout cela, merci bien !

— C'est comme je vous le disais, mon cher monsieur, il y a évidemment erreur de nom. Comme mon pauvre ami va avoir de la peine, lui qui s'était attaché à ce dernier espoir avec tant de confiance. Car il a conservé les épargnes de son ami et il m'avait chargé de les faire tenir à ses parents si je parvenais à en découvrir.

Gilles soupira, en terminant sa phrase et prit un petit air tout triste.

Si Duroquois avait ouvert la liasse, il aurait vu qu'au lieu d'une restitution, c'était une petite réclamation de quelques centaines de piastres que le prétendu client de ce bon Gilles voulait faire valoir. Mais la parentée de Duroquois avec le commandant, dont Gilles avait pris le nom un peu au hasard, dérangeait un peu ses plans et il avait tâché de s'en tirer le mieux possible, en changeant ses batteries.

— Tout en regrettant, dit Duroquois, après quelques minutes de silence, de ne pouvoir pas vous aider dans une démarche qui vous honore autant que votre client, il ne faut pas oublier, non plus, qu'il est une heure passée. Puisque les affaires sont termi-

nées, nous ferions bien de nous mettre à table.

Gilles ne se fit pas prier.

— Somme toute, pensa-t-il, j'ai toujours mené la chose à bonne fin, et, si je n'ai pas réussi comme je l'entendais, je crois au moins que je me suis refait un ami précieux. J'ai tout de même bien fait de ne pas me brouiller avec Pétrini.

Une porte s'ouvrit et ils pénétrèrent dans la salle à dîner.

Duroquois, qui mangeait fort gaillardement un assez joli revenu, était en outre veuf sans enfants.

Il s'assit à table en face de Gilles, et la callation se fit dans une intimité à laquelle contribuaient pour beaucoup plusieurs verres d'un certain Xérès qu'ils dégustaient avec délices.

A CONTINUER.

LA CAVERNE D'OR DE MONTCALM.

SUITE ET FIN.

CHAPITRE XII.—RUSES DE GUERRE.



LS sont morts ! s'écria le trappeur. L'ouragan les a broyés dans ses tourbillons ! Qui sait si nous retrouverons même les cadavres ?

Flèche-Noire, à genoux sur le sol, examinait attentivement la place qu'avaient occupé sa fille et le jeune homme.

Tout à coup il se releva en poussant un cri de rage.

— Qu'y a-t-il ? demanda le trappeur.

— Mon frère avait raison ; le chef yakang a manqué de prudence... Ses ennemis nous suivaient et ce sont eux qui ont enlevé ma fille et le guerrier pâle. Que le Marcheure regarde !

Le trappeur se baissa, examinant le sol.

— Diable ! diable ! Mes prévisions se réalisent de plus en plus, dit-il ; les ravisseurs sont des Hurons.

— Des Hurons ?

— Oui... et... attendez... Le Nuage-Blanc lui-même est venu ici... Voici une plume d'aigle de sa coiffure, je la reconnais... Dieu soit loué ! les enfants vivent encore... Mais dans quel but les a-t-on enlevés ?

— Œil-Sanglant aime Fleur-de-Printemps, dit l'Abelle d'une voix sombre.

— Partons ! s'écria Flèche-Noire tout à coup en secouant la cendre de sa pipe.

La troupe des Yakangs s'ébranla lentement sous la conduite du trappeur et de Flèche-Noire, qui marchait courbé vers la terre détrempee où les pas des ravisseurs avaient laissé de profondes empreintes.

Cette chasse silencieuse dura jusqu'à la tombée de la nuit.

— Ci-mpons ! dit Flèche-Noire. Demain il fera jour.

L'aube blanchissait à l'horizon et les Yakangs étaient de nouveau sur la piste des Hurons, mais, au bord d'un cours d'eau qu'ils avaient traversé la veille, les traces cessèrent.

— Les Hurons ont passé le fleuve, dit le trappeur après avoir examiné la rive ; faisons comme eux.

Flèche-Noire approuva et entra résolument dans l'eau, peu profonde en cet endroit. Mais, arrivé sur le bord opposé, il poussa un cri de triomphe, et, appelant le Marcheure, lui montra la terre.

Le trappeur se baissa ; le sol était piétiné comme par le passage de plusieurs hommes. Quelque chose brillait dans l'herbe.

— C'est une des coquilles détachées à la ceinture de Fleur-de-Printemps, dit Thémistocle ; je la reconnais.

—En avant ! s'écria Flèche-Noire, nous sommes sur la piste.

—Halte ! chef ; arrêtez ! fit le trappeur, qui continuait à examiner le sol ; mon frère est sur une fausse piste. Les Hurons n'ont point traversé la plaine.

—Oach ! ces traces ?

—Ruses de guerre. Les coquins sont adroits, mais ils ne connaissent pas le vieux limier.

—Nègre comprend pas ! disait le noir, suivant cette scène d'un air ébahi.

—Voyez ces empreintes. Pour vous, elles signifient que des hommes ont passé là, voilà tout. Pour moi, elles ont un autre sens, parce que les Indiens en marche prennent mille précautions pour effacer toute trace de leur passage. Ici ces traces semblent multipliées à plaisir ; c'est pour nous donner le change. De plus, toutes ces empreintes sont égales ; elles ont donc été faites par le même pied, par un seul homme. La troupe des Hurons n'est point passée par ici.

Flèche-Noire fit un signe d'assentiment.

—Voici ce que je pense. Le Nuage-Blanc est arrivé au bord du fleuve. Un de ses hommes l'a traversé pour laisser la fausse piste ; pendant ce temps le reste de la troupe a suivi le lit même de la rivière. Qu'en dit mon frère ?

—Le Marcheur est un véritable Indien, rien ne lui échappe.

—Maintenant une dernière question se présente. Les Hurons ont-ils descendu ou remonté le fleuve ?.. A mon avis, ils l'ont remonté, parce qu'en amont l'eau est moins profonde qu'en aval et qu'ils avaient des prisonniers... Si mon frère le veut, nous suivrons ce chemin.

—Notre frère a raison, dirent les Indiens en entrant dans l'eau.

Pendant plus d'une demi-heure, ils remontèrent le fleuve, luttant contre la violence du courant, très fort en cet endroit, et explorant avidement les deux rives.

—Hourra ! s'écria tout à coup le trappeur, montrant à ses amis la trace d'un pied humain imprimé sur la berge. Le Nuage-Blanc est revenu sur ses pas et s'est rapproché des collines. Maintenant nous tenons la piste, nous les atteindrons.

La troupe s'avança avec une nouvelle ardeur. Tout à coup, en passant auprès d'un buisson entouré de hautes herbes, Thémistocle qui marchait à côté du trappeur, d'un bond prodigieux s'élança au milieu du buisson sans se préoccuper des épines qui lui déchiraient les chairs.

Un instant après, il en ressortait tenant à la gorge un Indien à moitié étranglé.

—Arrêtez, Thémistocle ! cria le trappeur, ce Peau-Rouge est un ami, c'est le Castor.

Thémistocle obéit.

—Que mon frère soit le bienvenu, dit Flèche-Noire. Bien qu'il fasse partie des Enfants perdus le Castor est mon ami et a déjà rendu d'innombrables services à mon peuple.

Le Castor s'inclina.

—Mon frère suit la piste des hurons ? dit-il à Flèche-Noire. Sa fille et le guerrier pâle ont été enlevés pendant la tempête.

—Qui les a enlevés ? Mon frère le sait-il ?

—Oui, le Nuage-Blanc et son fils l'Oiseau-du-Tonner.

—Qu'en ont-ils faits ?

—Ils les ont livrés à l'Œil-Sanglant, qui forcera l'étoile des Yakangs à devenir sa femme et qui attachera le guerrier pâle au poteau de torture.

—Quand ?

—Aujourd'hui... dans trois heures.

Une exclamation de douleur jaillit des poitrines de Flèche-Noire, du trappeur et de Thémistocle.

—Trop tard ! murmurèrent-ils, nous arriverons trop tard !

—Mes frères se trompent. Les Enfants perdus et les Hurons ne sont pas si loin, et, avant trois heures mes frères les auront rejoints.

—Que mon fils le Castor m'écoute, dit Flèche-Noire. Mon sort est entre ses mains. Qu'il me guide vers ma fille, et ma vie lui appartient.

Le Castor lui tendit la main.

—Mon cœur a toujours aimé les Yakangs et haï les Enfants perdus, dit-il ; je ferai ce que mon père désire.

Et prenant la tête de la troupe, il s'avança à grands pas dans la prairie.

L'Abeille, qui supportait la fatigue aussi bien que le guerrier le plus robuste, semblait réfléchir profondément, tout en jetant de temps en temps un regard perçant sur le Castor.

Tout à coup elle quitta son rang, et s'approchant du jeune Indien, elle murmura quelques mots à voix basse :

Le Castor tressaillit.

—Bon ! fit l'Abeille ; les yeux d'une mère voient tout. Mon fils aime Fleur-de-Printemps, il la sauvera.

Arrivé au pied de la colline, le Castor longea sa base pendant quelques minutes, puis il s'engagea dans un étroit défilé conduisant au versant opposé.

—Oach ! dit le sorcier au Marcheur nous le sc

mes plus qu'à deux milles du lieu redoutable où git le trésor de Montcalm, le grand guerrier blanc. Les Enfants perdus connaîtraient-ils ce secret ?

—Je l'ignore. S'ils ne le connaissent pas, il faut les chasser, pour les empêcher de le découvrir ; et s'ils le connaissent déjà...alors...

Le trappeur acheva sa pensée en frappant avec force la crosse de sa carabine.

Depuis quelques instant déjà, la marche du Castor s'était relentie, et il avait fait signe à ses amis de ne plus avancer qu'avec une extrême précaution. Bientôt il ordonna aux Yakangs de s'arrêter ; puis prenant à part Flèche-Noire, le trappeur et Thémistocle :

—Que mes frères me suivent, dit-il, et vous, guerriers yakangs, ne sortez de votre retraite que lorsque vous attendrez retentir le croassement du corbeau.

Mais il eut beau employer tous les moyens possibles de persuasion, il ne put empêcher l'Abeille de se joindre à lui et d'accompagner son mari.

A quelques distance de l'endroit où ils se trouvaient, se dressait une sorte de muraille de rochers qui semblait servir de contre-fort à la chaîne de collines. D'épais buissons de gadelliers sauvages et de rosiers des savanes en garnissaient le pied, et quelques pins rouges séculaires, étendant sur eux leurs bras touffus, semblait les protéger.

C'est vers cet endroit que le Castor dirigeait ses amis en rampant dans les hautes herbes et les murettes.

Arrivé à la base des rochers, il écarta avec précaution le feuillage qui masquait la vue et, faisant signe au trappeur et au chef yakang :

—Que mes frères regardent, dit-il.

Flèche-Noire colla son œil contre l'ouverture ainsi pratiquée et recula soudain comme s'il eût été mordu par un serpent.

Il venait d'apercevoir, attaché dos à dos au poteau de torture, sa fille et Raoul de Valvert, entourés d'un cercle d'Indiens qui préparaient les instruments du supplice. Tous les ennemis de son peuple étaient là : l'Œil-Sanglant avec les Enfants perdus, le Nuage-Blanc et l'Oiseau-du-Tonnerre avec les Hurons, le Novice avec sa bande d'écumeurs du désert.

Vaincu par la douleur, par la rage, incapable de se maîtriser plus longtemps, le chef yakang brandit son tomahawk et porta sa main à sa bouche pour donner le signal convenu avec ses guerriers, lorsque le trappeur le retenait :

—Que mon frère soit prudent, lui dit-il. Le supplice de ces enfants ne va pas commencer encore et les ennemis pourraient les tuer si nous agissions trop

précipitamment. Employons d'abord la ruse, la force viendra après. Laissez-moi faire.

Et le trappeur se penchant vers Thémistocle, lui murmura quelques mots à l'oreille.

XIII.

Nous avons laissé le Nuage-Blanc et son fils couchés à plat ventre sur la terre pendant l'orage et fixant des yeux ardents sur le cirque de rochers qui abritait la troupe des Yakangs.

—Que mon fils s'apprête ! dit le Nuage-Blanc ; bientôt il pourra monter s'il est digne de recevoir le titre de guerrier.

Les deux Indiens se levèrent et, sûrs que dans l'obscurité de la tourmente ils ne seraient point aperçus, ils s'élançèrent en courant.

Un éclair permit aux Hurons de s'orienter. Sans songer qu'ils pouvaient être eux-mêmes emportés par la rafale, ils se précipitèrent vers Fleur-de-Printemps.

—Deux prises valent mieux qu'une, murmura l'Oiseau-du-Tonnerre en s'avançant vers Raoul étendu sur la terre non loin de la jeune fille.

Une minute après, les Hurons s'enfuyaient portant sur leurs épaules les captifs bâillonnés, garrottés et encore privés de sentiment.

Les ravisseurs coururent sans s'arrêter jusqu'au bord du fleuve.

La nuit était tout à fait venue lorsque les deux Hurons arrivèrent au camp des Enfants perdus.

—Le Nuage-Blanc sait tenir ses promesses, dit le chef en déposant Fleur-de-Printemps aux pieds de l'Œil-Sanglant.

—De plus, dit l'Oiseau-du-Tonnerre, voici un ennemi dont la capture réjouira le cœur de mon frère. Œil-Sanglant eût un méchant sourire.

—Que comptent faire les guerriers hurons de leurs prisonniers ?

—Rien répondit Nuage blanc : j'ai promis à mon frère de les lui amener, je tiens ma promesse ; ils sont à lui, l'Œil-Sanglant en disposera à sa guise.

—Merci ! répondit le chef des Enfants perdus. Un jour viendra où l'Œil-Sanglant saura reconnaître ce service. Qu'on amène les prisonniers sous ma tente, dit-il à deux de ses guerriers.

Cet ordre fut immédiatement exécuté.

Raoul, anéanti par ce qui lui arrivait, gisait inerte sur le sol. Incapable de rassembler ses idées, il se croyait le jouet d'un cauchemar pénible et appelait de tous ses vœux l'instant de réveil.

Quant à Fleur-de-Printemps, plus habituée à ces mœurs étranges, elle ne se dissimulait pas l'horreur

de sa position. Mais, loin de se laisser abattre, la courageuse fille semblait puiser une nouvelle énergie dans sa faiblesse même.

—Flèche-Noire, se disait-elle, s'apercevra bientôt de notre absence et saura nous délivrer. Attendons !

Tout à coup, un coin de la tente se souleva et Œil-Sanglant entra.

L'Indien considéra avec une joie féroce les deux prisonniers, puis s'approchant de la jeune fille :

—Fleur-de-Printemps sait-elle qui lui parle ? dit-il.

—Oui. Vous être un Enfant perdu, un ennemi de ma race... un chef peut-être.

—L'Œil-Sanglant ! dit l'Indien avec emphase.

A ce nom redouté et abhorré parmi les Yakangs, la jeune fille se recula en frissonnant.

—L'étoile des Yakangs sait-elle quel sort nos guerriers lui réservent ainsi qu'au guerrier pâle ? Sait-elle qu'ils veulent les attacher tous deux au poteau du sang »

—Oh ! s'écria la jeune fille.

—Fleur-de-Printemps n'ignore pas que les Enfants perdus connaissent l'art de faire crier comme de vieilles femmes les guerriers les plus courageux. Quelle contenance fera-t-elle lorsque les couteaux de mes fils découperont les chairs, lorsque ses ongles et ses cheveux seront arrachés un à un ?

Le chef des Enfants perdus se tut pour juger de l'effet que ses paroles avaient produit.

Fleur-de-Printemps frissonnait. Elle connaissait de longue date ces horribles exécutions et savait à quel degré de perfection les Enfants perdus avaient porté l'art des supplices.

—Cependant l'étoile des Yakangs peut échapper à son sort, dit tout à coup l'Indien.

—Que le chef s'explique.

—Les deux yeux de Fleur-de-Printemps éclairèrent mon cœur depuis longtemps. Qu'elle consente à partager mon wigwam et, au lieu d'être attachée au poteau de torture, elle sera aimée et respectée de nos guerriers.

—Fleur-de-Printemps est la fille d'un chef. Jamais elle vivra avec un chien des prairies !

—Que ma fille prenne garde ! s'écria Œil-Sanglant en fronçant les sourcils et étraignant convulsivement le bras de la jeune fille.

Fleur-de-Printemps poussa un cri de douleur.

—Votre conduite est infâme, chef, dit Raoul. Le beau mérite de faire trembler une femme !

Œil-Sanglant se tourna vers Raoul, auquel il n'avait pas pris garde jusque-là, et, pour toute réponse, lui fouetta le visage d'un revers de sa robe de bison.

A cette insulte, un nuage passa devant les yeux du marquis. Ses muscles se roidirent comme pour briser les liens ; mais, voyant l'inutilité de ses efforts, il retomba sur le sol et poussa un gémissement de fureur et d'impuissance.

—Œil-Sanglant frappe un ennemi sans défense, s'écria Fleur-de-Printemps, dont les yeux lançaient des éclairs ; c'est un lâche ; mon cœur le méprise et les guerriers de ma race feront des sifflets de guerre avec ses os.

—J'ai voulu sauver la fille des Yakangs, dit l'Indien d'une voix sombre ; elle ne l'a pas voulu, elle mourra.

—Apprêtez vos supplices, dit la jeune fille ; je les attends sans crainte.

L'Œil-Sanglant quitta la tente, le cœur plein de rage, et sur l'heure convoqua les chefs de la troupe.

—Que décident mes frères du sort des prisonniers ? dit-il ?

—Le poteau du sang, fit le métis Scott.

Les autres chefs approuvèrent.

—Bien ! dit l'Œil-Sanglant. Les prisonniers seront attachés au poteau de torture demain, lorsque le soleil aura parcouru la moitié de sa carrière.

Puis, laissant ses compagnons, le chef des Enfants se dirigea de nouveau vers la tente pour faire connaître aux prisonniers la décision du conseil.

Après le départ de leur ennemi, les prisonniers gardèrent d'abord le silence avec une morne résignation.

—Mourir ainsi, dit tout à coup Raoul, c'est affreux... Fleur-de-Printemps, abandonne-moi à mon triste sort et accepte la proposition de l'Œil-Sanglant.

—Jamais.

—Songe à ta mère, à ton père.

—Flèche-Noire est un chef ; il maudirait sa fille, si sa fille tremblait en face de la mort.

—La mort n'est rien... mais la souffrance !

—La souffrance ?... Celui qui implore ses ennemis est un lâche... Mais le supplice ne peut avoir lieu encore et les Yakangs doivent être sur notre piste.

—Et s'ils arrivent trop tard ?

—Alors nous mourrons ensemble... C'est un bonheur de mourir avec ceux qu'on aime.

Tout à coup la tente s'entr'ouvrit et un homme parut. C'était le Castor.

—Que ma sœur ouvre son cœur à l'espérance, dit-il. Un ami est là ; bientôt Fleur-de-Printemps rejoindra les guerriers de sa tribu.

—Seule ?

—Seule.

—Alors Fleur-de-Printemps reste.

—Que veut dire ma sœur ?

—Vivre avec lui ou mourir ensemble, fit la jeune fille en tournant ses beaux yeux vers Raoul.

—Quels sont les liens qui unissent ma sœur à l'étranger ?

—Fleur-de-Printemps l'aime.

Et toute honteuse elle détourna la tête.

A cet aveu, le Castor poussa un soupir douloureux et appuya ses mains crispées sur son cœur comme pour en comprimer les battements.

—Fleur-de-Printemps aime un blanc, un des ennemis insatiables de sa race ! Cela lui portera malheur.

—L'étranger n'est pas un ennemi ; il a sauvé mon peuple. Les Yakangs l'ont adopté et Fleur-de-Printemps lui a donné son cœur.

Le Castor jeta sur Raoul un regard d'une expression étrange ; ses sourcils se froncèrent et il tomba dans une profonde rêverie.

Dans le cœur de ce sauvage enfant de la nature, habitué à ne reconnaître d'autres lois que celles de ses passions et de ses caprices, son amour pour la jeune fille et sa haine pour un rival se livraient un violent combat.

Soudain le Castor releva la tête.

—Ma sœur sera obéie, dit-il avec effort ; elle partira avec le guerrier pâle.

Et, se baissant vers les prisonniers, il se mit en devoir de couper leurs liens, lorsqu'une main pesante s'appuya sur son épaule.

Le Castor se releva d'un bond. Il se trouvait en présence de l'Œil-Sanglant.

—Le Castor est généreux, dit celui-ci avec ironie ; il donne la liberté à des prisonniers qui ne lui appartiennent pas.

—Trêve de railleries ! s'écria le jeune Indien ; maintenant que l'Œil-Sanglant a surpris mes desseins, je n'ai plus besoin de les cacher. Oui, je veux délivrer les prisonniers.

—Ces prisonniers m'appartiennent. Le conseil des chefs les a condamnés à être attachés au poteau du sang.

—Le conseil des chefs ?... Le Castor n'y assistait pas, et cependant le Castor est un chef. D'ailleurs, que m'importent vos décisions ? Les Enfants perdus sont des chiens, mon cœur les méprise depuis qu'il les connaît.

—Le Castor est un traître, et comme un traître il mourra, dit l'Œil-Sanglant en faisant un pas vers le jeune homme.

—Prenez garde, chef ; je ne suis pas un enfant, et les menaces ne m'ont jamais effrayé. J'accepte le combat ; j'ai juré que la chevelure de l'Œil-Sanglant

ornerait un jour mes mocassins... car moi aussi j'aime Fleur-de-Printemps.

En entendant ces mots, le chef des Enfants perdus poussa une exclamation de rage et dégaina son couteau.

Le Castor l'imita.

Les deux Indiens, la tête haute, le visage enflammé, s'observaient du regard, prêts à fondre l'un sur l'autre.

—Non ! dit tout à coup Œil-Sanglant, pas ainsi.. Le poteau de torture aura trois victimes au lieu de deux.

A ces mots, il sortit de la tente en poussant son cri de guerre.

Les Enfants perdus accoururent autour de lui.

—Que mes fils s'assurent du Castor ! cria-t-il. Le Castor est un traître.

Les Enfants perdus obéirent ; mais le Castor, par un mouvement rapide comme l'éclair, fendit d'un coup de tomahawk la tête du premier Indien qui s'approcha de lui ; puis, montant avec une agilité inouïe sur la muraille de rochers qui entouraient le camp :

—Les Enfants perdus ne sont pas des guerriers, cria-t-il ; le Castor se rit de leur colère. Un jour ils le retrouveront sur le sentier de la guerre

Et, d'un bond prodigieux, il sauta au bas de la muraille et s'enfuit dans la direction des collines.

Des Enfants perdus n'osèrent imiter son exemple, et, comme il leur eût fallu faire un long détour pour suivre la piste du Castor, ils jugèrent toute poursuite inutile et remirent leur vengeance à un moment plus favorable.

—Je ne sais pourquoi, se dit en lui-même le métis Scott, la conduite du Castor m'intrigue. Je suis sûr que j'apprendrai de bonnes choses en le suivant.

Et escaladant à son tour les rochers, il exécuta la manœuvre du Castor et disparut dans les hautes herbes.

XIV

Le Castor marcha tout le reste de la nuit sans sentir son allure. Au point du jour, il arriva au pied de la plus haute des collines et se dirigea vers le sommet à travers les broussailles inextricables qui en couvraient la surface,

Vers le milieu de la montée, changeant de direction, il s'engagea résolument sur une étroite corniche qui surplombait l'abîme.

Bientôt il déboucha sur une plate-forme au centre de laquelle se dressait une gigantesque aiguille de granit.

Un homme était assis à la base de la pierre.

C'était un grand vieillard à la face ridée, aux longs cheveux flottants, blancs comme la neige. Il portait le costume traditionnel des Indiens des cinq grandes nations désignées habituellement sous le nom générique d'*Iroquois*. A sa droite, sur le sol, était posé un arc et le carquois garni de flèches ; à sa gauche, la lance et le tomahaw. Immobile, l'œil fixé vers l'Orient, on eût dit une statue de bronze.

Le Castor considéra quelques instants cet homme d'un air attendri, puis il posa le main sur l'épaule.

Le vieillard tressaillit.

—L'esprit de mon père est occupé, dit le Castor ; il ne s'aperçoit pas de la présence de son fils.

—Oui, répondit le vieillard en étreignant le jeune homme sur sa poitrine. L'esprit de Nonnahcomah est triste ; il songe aux Indiens dont la puissance décroît de jour en jour.

—Que mon père chasse ces triste pensées : le sang des jeunes hommes bouillonne dans leurs veines.

—Bon ! Que mon fils s'asseye à mes côtés, et qu'il me disent tout ce qu'il sait sans omettre aucun détail.

Le Castor obéit et raconta longuement son amour pour Fleur-de-Printemps, l'arrivée du Novice à la clairière, l'attaque du village yakang par les Enfants perdus, la brusque apparition de Raoul, du Marcheur et du démon du Champ-Rouge ; puis il dit la capture de la jeune fille et de Raoul par les chefs Hurons, et enfin la scène de la tente où il avait ouvertement rompu avec les Enfants perdus.

Le récit achevé, le vieillard laissa tomber son front dans ses mains et sembla méditer.

—Mon fils, dit-il enfin en relevant la tête, a dû se demander très-souvent pourquoi Nonnahcomah vivait toujours seul, isolé sur cette colline, loin du commerce des autres fils du Grand-Esprit.

—Mon père a deviné ma pensée.

—Eh bien ! que le Castor m'écoute, je vais lui montrer le fond de mon cœur.

—Que mon père parle, son fils l'écoute avec respect.

—Le Castor sait que les Indiens sont les fils aînés du Wacondah. C'est pour eux que le Grand-Esprit créa les prairies ; c'est pour les nourrir et les vêtir que le maître de la vie peupla le désert de bisons. Autrefois notre race, aujourd'hui vaincue par les visages pâles, était riche et puissante : elle régnait sans partage sur toutes les terres et n'avait de limites que celles formées par les grandes eaux. Un sachem redoutable, terrible dans les combats et sage durant la paix, commandait à tous les Peaux-Rouges. Ce grand sachem demeurait bien loin d'ici, dans la ville sacrée et éternelle, et sa puissance était immense.

Hélas ! qui sait cela aujourd'hui ? Moi seul peut-être.

Un jour, jetant les yeux sur la mer, les Indiens virent apparaître avec surprises des pirogues immenses, semblables à des montagnes flottantes, venant du côté d'où naît le soleil. C'étaient les visages pâles qui, poussés par le dieu du mal, leur protecteur, venaient voler les terres des fils du Wacondah.

Malgré des prodiges de valeur, le grand chef fut vaincu, puis il disparut... Les visages pâles se vantèrent de l'avoir tué ; mais, mon fils le sait, la langue des visages pâles est fourchue. Le grand chef des Peaux-Rouges n'était pas mort : enveloppé d'un nuage, il était monté jusqu'aux prairies bienheureuses pour implorer la pitié du Grand-Esprit.

Avant de partir, il avait fait cacher en différents endroits de son royaume la plus grande partie de ses richesses, et, quand il reviendra, il retrouvera ses trésors pour soutenir la guerre contre les visages pâles, les refouler dans leurs îles et donner de nouveau à nos frères l'empire du monde... Hélas ! fit mélancoliquement le vieillard, quand ce jour luira-t-il ?... Que le grand chef se dépêche, il y a longtemps que ses fils attendent.

—Eh bien ? dit le Castor.

—Eh bien ! si Nonnahcomah vit seul, c'est qu'il connaît un de ces trésors et qu'il le garde.

—Est-ce possible ?

—Mon fils le verra bientôt,

—Comment mon père l'a-t-il découvert ?

—Que mon fils m'écoute, je n'ai pas fini. Le premier de notre famille se nommait Griffes-d'Ours. C'était un grand guerrier, un chef redoutable de la tribu des Yakangs.

—Des Yakangs ?

—Oui, des Yakangs ; voilà pourquoi j'ai recommandé à mon fils le Castor d'aimer les guerriers de la Flèche-Noire et de les traiter comme des frères.

—Alors pourquoi mon père m'a-t-il conseillé d'entrer dans les rangs des Enfants perdus, leurs plus mortels ennemis ?

—Pourquoi ? Parce que les Enfants perdus immolent au Grand-Esprit tous les visages pâles qui entrent sur notre territoire et les empêchent ainsi, sans le savoir, de découvrir jamais le trésor sur lequel je veille...

Un jour, notre père Griffes-d'Ours escortait dans les prairies, à la tête d'une troupe de Hurons avec lesquels il venait de faire la paix, une famille de visages pâles qu'il avait juré de protéger. Mais les Hurons, troublés par les vapeurs de l'eau de feu, qui rend fou les pauvres Indiens, massacrèrent les visages pâles au mépris de la paix jurée. Griffes-d'Ours

lui-même, voulant défendre ses protégés, tomba percé de coups. Cependant il n'était pas mort. Profitant des ténèbres de la nuit, il s'éloigna, en rampant, du lieu du carnage. Il erra longtemps dans le désert, sans abri, sans asile, supportant la faim et la soif, blessé, le sang brûlé par la fièvre, mais soutenu par l'espoir de la vengeance. Un jour qu'il venait de s'endormir au bord d'un cours d'eau, le grand chef lui apparut, et montrant du doigt cette colline, lui ordonna de veiller à la sûreté d'un trésor qui y était caché et de le défendre surtout contre la cupidité des visages pâles.

Griffe-d'Ours obéit. Il escalada la colline, découvrit le trésor et le garda pendant trente-deux ans.

Cependant à chaque lune, abandonnant son poste, il se rendait au village des Hurons et immolait l'un des meurtriers pour apaiser les mânes des victimes. Trente fois il renouvela ces expéditions, jusqu'à ce que toute la troupe des Hurons coupables eût disparu.

Quand Griffe-d'Ours mourut, son fils lui succéda, puis un autre, puis un autre encore, puis enfin Donnahcomah. Mais, hélas ! Donnahcomah est bien vieux ; bientôt il ira rejoindre ses pères dans les prairies bien-heureuses, et alors mon fils le Castor le remplacera. Maintenant que mon fils me suive.

Donnahcomah se dirigea vers l'une des extrémités de la plate-forme et contourna un amas de rochers surplombant l'abîme. Derrière ces blocs de pierre s'ouvrait l'ouverture étroite d'une grotte obscure et profonde. Le vieillard, allumant une branche de pin, se glissa à plat ventre dans la grotte, suivi du Castor.

Après de longs détours dans les corridors tortueux les deux Indiens atteignirent le fond de l'excavation et un cri d'admiration jaillit de la poitrine du jeune homme.

Devant lui, appuyés sur le sol et montant jusqu'à la voûte, des morceaux de poudre d'or se dressaient, renvoyant en fauves leueurs les rayons du flambeau réfléchis sur la surface.

—Aucun visage pâle n'a jamais soupçonné l'existence de cette grotte ? demanda le Castor.

—Si, un seul ; quand le père de mon père veillait ici, un visage pâle, guidé sans doute par le mauvais esprit, réussit à s'introduire dans la grotte. Pendant trois jours et trois nuits, mon ancêtre le poursuivit à travers la prairies et parvint à l'atteindre. Mais le visage pâle, s'échappa, laissant sa chevelure entre les mains de son ennemi. C'était un guerrier du grand chef blanc Montcalm, ennemi des Iroquois et allié des Hurons.

—Et parmi mes frères les Indiens ?

—Un seul, le grand sorcier des Yakangs.

—Bon ! Mais que mon père me permette une question. Si un étranger venait en ces lieux, que ferait mon père ?

—Il le tuerait.

—Mais si mon père, malgré son courage, était obligé de céder ?

—Donnahcomah est prudent ; il connaît les ruses des visages pâles. S'il était forcé de céder, alors... Que mon fils regarde.

Et élevant le flambeau au dessus de sa tête, le vieillard montra un large trou pratiqué dans l'une des parois de la grotte et rempli de poudre grossière.

—Une étincelle tombe là, dit-il, et la montagne s'écroulera !... Il vaut mieux détruire le trésor que de le laisser ravir par des visages pâles.

Le Castor fit un signe d'essentiment, puis, précédé du vieillard, il sortit de la grotte, les yeux encore éblouis des richesses qu'il venait de contempler.

Le Castor redescendit la colline. Nous l'avons vu guider les Yakangs vers le camp de leurs ennemis.

Environ une heure après, Donnahcomah suivait le même chemin.

Le vieillard venait à peine de disparaître, qu'un homme surgit derrière l'aiguille de granit.

Cet homme était le métis Scott.

—Je savais bien dit-il, que j'apprendrais de bonnes choses en suivant le Castor. Voyons un peu, à notre tour, ce fameux trésor. Qu'il appartienne au grand chef ou au diable, je puis bien en prendre ma part.

Et allumant le flambeau, il pénétra dans la grotte.

A la vue des immenses richesses qui s'étaient devant ses yeux :

—Hourra ! s'écria-t-il avec une voix qui n'avait plus rien d'humain.

Et dans un accès de démence, le misérable se rua sur ces morceaux d'or, se roulant sur eux et y enfonçant ses bras tout entiers, comme s'il eût craint que quelqu'un voulût les lui ravir.

XV.

Obéissant aux ordres du Marcheur, Thémistocle, avec une agilité dont il s'émerveillait lui-même, monta sur l'un des pins qui étendaient leurs longues branches jusqu'au-dessus du poteau de torture et se perdit bientôt dans le feuillage. Puis, avec des précautions infinies, il rempa sur les branches jusqu'au-dessus de la tête des deux victimes, Arrivé là, le nègre s'arrêta, guettant une occasion favorable.

Au bout de quelques minutes, les préparatifs du supplice étaient terminés.

—Que les guerriers prennent leur place ! s'écria l'Œil-Sanglant. Bientôt leurs oreilles seront réjouies par les cris de douleurs de leurs ennemis.

Toute la bande obéit. Il s'ensuivit un moment de confusion pendant lequel le poteau du sang resta sans surveillance. Thémistocle, jugeant le moment propice, se suspendit à l'extrémité de la branche. La branche plia et le nègre, sautant légèrement à terre, vint se placer devant les victimes ébahies, fièrement appuyé sur sa massue.

Lorsque les Indiens se retournèrent, ils poussèrent une clameur d'épouvante :

—Le démon du Champ-Rouge !

Œil-Sanglant lui-même frissonna.

—Oui, c'est le démon du Champ-Rouge, dit le nègre d'une voix retentissante. Le Grand-Esprit, mon père, m'envoie punir les lâches et les voleurs.

—Grâce pour mon peuple ! cria Œil-Sanglant.

—Qui parle ainsi ? qui implore ma pitié ? Œil-Sanglant a-t-il jamais fait grâce à ses ennemis ?.... Non, les Enfants perdus mourront ! Je dois les imoler à la colère du Grand-Esprit : ainsi le veut mon père.

Tous les Indiens tremblaient, croyant leur dernière heure venue.

—Cependant, dit Thémistocle en élevant encore la voix, cependant quelque soit mon ressentiment, mon cœur est bon...il peut encore pardonner si les Enfants perdus veulent m'obéir.

—Ils obéiront.

—Qu'ils coupent les liens de ces prisonniers et qu'ils les laissent partir.

—Ces prisonniers sont à moi ! s'écria Œil-Sanglant.

—Ils sont au maître de la vie, dit Thémistocle d'une voix sévère.

Terrifié, le chef des Enfants perdus allait donner l'ordre de délier les victimes, lorsque tout à coup le Novice, élevant la voix :

—Que veut dire ceci, guerrier ? cria-t-il. Les Enfants perdus vont-ils se laisser effrayer par un imposteur qui abuse de leur crédulité ?

—Que mon frère se taise, dit Œil-Sanglant, et qu'il n'attire point sur mon peuple la colère du démon du Champ-Rouge.

—Ah ! ah ! fit en riant le Novice... un démon ! Sachez, chef, que chez les visages pâles j'avais trente hommes semblables à celui-ci pour esclaves.

—Si c'est un démon, qu'il évite ceci, fit un des Américains en couchant en joue Thémistocle.

La position du nègre devenait critique, mais le traqueur veillait. Passant le canon de sa carabine

entre les branches du buisson qui le cachait, il pressa la détente. L'Américain poussa un cri de rage et laissa tomber son arme brisée par la balle du Marcheur.

—Trahison ! s'écria le Novice.

Et, suivi de ses hommes, il se précipita sur Thémistocle.

Les Enfants perdus tremblaient. Ne doutant pas un instant de la puissance surnaturelle du nègre, ils s'attendaient à voir le feu du ciel tomber sur la bande du Novice. Mais, à leur grande surprise, le feu du ciel ne tomba pas et ils virent Thémistocle se défendre à coups de massue comme un simple mortel.

Cette vue éveilla leurs soupçons et ranima leur courage. L'Œil-Sanglant entrevit la possibilité de conserver ses prisonniers.

—Guerriers, dit-il, les paroles de notre frère le Novice seraient-elles vraies ? Soixante Enfants perdus valent bien un fils du Grand-Esprit.

—Oach ! répondirent les Indiens. A mort !

Et ils se ruèrent sur Thémistocle.

—A notre tour, dit alors le Marcheur. Chef, donnez le signal.

Flèche-Noire obéit ; le croassement du corbeau retentit ; puis, escaladant les rochers, nos amis accoururent sur le théâtre de la lutte.

Le traqueur marcha droit au poteau de torture, et, coupant les liens des victimes :

—Courage ! défendez-vous, dit-il en tendant une paire de pistolets au jeune homme.

A la vue de ces nouveaux ennemis, les Enfants perdus poussèrent un cri de rage et la mêlée devint générale. Thémistocle surtout faisait des prodiges de valeur. Sa haute taille dominant les assaillants, on voyait sa terrible massue se lever et s'abattre avec une sorte de régularité mécanique, et à chacun de ses coups répondait le râle d'un mourant.

—Au diable ! dit tout à coup le Novice à ses hommes ; laissons ces gens-là se battre : leurs querelles ne nous regardent pas. Au trésor !

—Au trésor ! firent les Américains.

Mais ils n'avaient pas fait trente pas qu'ils rencontrèrent la troupe des guerriers yakangs accourant au signal de leur chef. Au premier choc, les cinq compagnons du Novice tombèrent mortellement frappés. Le Novice lui-même gisait à côté d'eux, un couteau à scalper planté dans la poitrine.

L'arrivée des Yakangs changea complètement la face du combat. Sans doute ils avaient contre eux le désavantage du nombre ; mais ils avaient pour eux le courage, la force, l'adresse et une cause juste à défendre.

Après quelques instants d'une mêlée furieuse, le

résultat de la lutte n'était plus incertain pour Œil-Sanglant. Il vit ses guerriers faiblir. Jetant alors un regard désespéré autour de lui, il aperçut, au pied de la muraille de granit, Fleur-de-Printemps accroupie sur le sol auprès de sa mère.

Se dégageant par un effort prodigieux du cercle d'assaillants qui l'entouraient, le chef des Enfants perdus s'élança vers les deux femmes et saisit Fleur-de-Printemps entre ses bras. Mais déjà Raoul et le Castor s'élançaient vers lui.

—Laissez la jeune fille ! cria Raoul en armant son pistolet.

Œil-Sanglant était cerné, il comprit que toute fuite était impossible :

—Oach ! dit-il d'une voix sombre, mon cœur aussi aime l'étoile des Yakangs et aucun de mes ennemis ne l'aura !...

Et, prompt comme l'éclair, il enfonça son couteau à scalper dans le cœur de la jeune fille.

Fleur-de-Printemps poussa un soupir, ferma les yeux et inclina la tête comme un lis brisé par l'orage. Elle était morte.

A la vue de ce lâche assassinat, Raoul tomba inerte sur le sol. Le Castor, poussant un cri désespéré, se précipita vers le cadavre de la jeune fille.

—Le Castor a trahi la foi jurée, murmura Œil-Sanglant : c'est un traître, il mourra !...

Et joignant l'action à la menace, il frappa le Castor. Le Castor tomba à côté de Fleur-de-Printemps, tenant entre ses mains les mains tièdes encore de la jeune fille.

Ce nouveau meurtre accompli, Œil-Sanglant se retourna pour fuir, mais il poussa une sourde exclamation.

Flèche-Noire se dressait devant lui comme la statue du châtiment...

En ce même moment, le Nuage-Blanc se rangeait à côté de son allié le chef des Enfants perdus.

Les trois ennemis s'observèrent quelques secondes en silence. Telle était la renommée du chef yakang, que le Nuage-Blanc et Œil-Sanglant n'osaient prendre le rôle d'agresseurs.

Tout à coup, rapide comme l'éclair, le bras de Flèche-Noire se détendit ; son tomahak fendit les airs en sifflant et vint s'implanter dans le front de Œil-Sanglant. Le chef des Enfants perdus chancela, ses bras s'ouvrirent, puis il tomba de toute sa hauteur comme un chêne abattu par la tempête.

En même temps, Flèche-Noire se ruait sur le Nuage-Blanc, et, jugeant qu'il n'avait pas besoin d'armes contre un tel ennemi, il le saisit à la gorge. Les traits du chef huron se contractèrent, ses yeux sortirent de leur orbite, et quand le puissant éta u

qui l'étreignait s'ouvrit, le Nuage-Blanc avait vécu.

Un instant après, le Marcheur brisait d'un coup de pistolet la tête de l'Oiseau-du-Tonnerre. Les Enfants perdus, privés de leurs chefs, ne combattaient plus que mollement. Bientôt leur défaite fut complète et les débris de la bande, éparpillés dans la prairie, s'enfuirent dans toutes les directions. Quarante de leurs compagnons, outre leurs chefs, avaient trouvé la mort dans le combat. Mais la victoire coûtait cher aux Yakangs : outre Fleur-de-Printemps dix d'entre eux étaient morts et presque tous les autres blessés.

Tout à coup l'oreille du trappeur fut frappée par un cri de détresse s'élevant à quelques pas du champ de bataille. Le Marcheur se dirigea du côté d'où partait la voix et se trouva en présence du Novice gisant à terre.

—Mon Dieu ! s'écria le trappeur, c'est vous qui l'avez voulu.

Et prenant dans ses bras le Novice qui venait de rouvrir les yeux, il le porta vers ses amis.

—Oach ! dit Flèche-Noire. C'est le chef des pirates blancs du désert. Que les guerriers décident de son sort. Ma fille morte veut du sang !...

Les Yakangs consultés déclarèrent à l'unanimité que le Novice avait mérité la mort et qu'il fallait, séance tenante, l'achever en le faisant brûler à petit feu. En entendant cette sentence, le Novice frissonna d'horreur.

—Je m'oppose à cette exécution, fit le trappeur. J'ai des droits antérieurs aux vôtres sur ce brigand.

—Que mon frère songe à ma fille ! s'écria Flèche-Noire en montrant du doigt le cadavre de Fleur-de-Printemps.

Les Yakangs firent cercle autour de leur frère adoptif.

—Guerriers, commença le trappeur, vous le savez, je ne suis pas né comme vous au milieu des prairies. Jadis, quand j'étais jeune, il y a bien des années, je vivais parmi mes frères les visages pâles. J'étais heureux. Tout me souriait. Au milieu de mes richesses, le ciel m'avait donné, du moins je le croyais, le bien le plus précieux : le cœur d'un ami.

J'aimais une jeune fille belle et riche, j'en fus aimé. J'implorai son père de me l'accorder en mariage. A partir de ce moment, je vis un changement s'opérer dans la conduite de mon ami. Froid, réservé avec moi, il sembla m'éviter... ; enfin, je cessai complètement de le voir.

Deux années se passèrent. J'avais conduit ma femme à la campagne, et bientôt deux enfants, deux anges que mes yeux ravis contemplaient suspendus

au sein de leur mère, vinrent mettre le comble à mon bonheur. Pauvres enfants ! fit le Marcheur en essuyant une larme qui roulait dans ses yeux.

Hélas ! j'oubliais que c'est surtout pendant le calme qu'on doit craindre la tempête, et que le bonheur n'est pas sur terre.....

Un jour, je dus m'absenter quelques temps. De retour à la maison, alors que je croyais presser sur mon cœur les êtres que j'aimais, jugez de ma douleur !... je ne trouvai qu'un monceau de cendres, et parmi les débris fumants, j'aperçus avec horreur les cadavres carbonisés de ma femme et de mes enfants.

—Grand Dieu !

—Un crime avait été commis. Guidé par la rumeur publique qui se trompe rarement, j'eus bientôt réuni des preuves suffisantes pour connaître le coupable.....

—Et ce coupable ?..... demanda Flèche-Noire.

—Le voici ! s'écria le trappeur en désignant le Novice, qui se voilait la figure sous ses mains.

—Fou de douleur, je quittait le pays qui me rappelait de tels souvenirs, je m'enfonçais dans le désert, où depuis trente ans je vis seul, pleurant mon bonheur passé, et visité souvent par les fantômes des êtres adorés que j'ai perdus... Les Yakangs croient-ils à présent que j'ai plus de droits qu'eux sur le prisonnier ?

Les Yakans baissèrent la tête.

—Vous êtes un lâche ! s'écria le Novice. Vous voulez assassiner un homme blessé et sans défense.

—Ce n'est pas ainsi que je l'entends, fit le trappeur. Je veux ta vie, mais tu pourras la défendre. Ta blessure n'est pas mortelle ; quand elle sera cicatrisée, nous nous retrouverons face à face. C'est un duel loyal que je te propose... c'est le jugement de Dieu.

—Oh ! je le tuerai !...

—Impossible ; Dieu est juste.

—A boire ! j'étouffe ! gémit le Novice.

Le trappeur se pencha vers lui, sa gourde à la main.

Tout à coup le Novice, saisissant un pistolet à sa ceinture, ajusta le Marcheur penché et fit feu.

—Assassin ! fit le trappeur qui avait entendu la balle siffler à ses oreilles. Je pourrais te tuer comme une bête venimeuse ; mais...

—Meurs donc ! cria le Novice en déchargeant un second coup de pistolet.

Mais, cette fois encore, la balle, mal assurée, manqua son but comme la première.

—C'en est trop ! fit Thémistocle d'un air terrible.

Et, saisissant le Novice par la jambe, il le fit tourner comme une fronde et lui brisa la tête contre un fragment de rocher.

—Qu'as-tu fait, malheureux ? dit Raoul

—Maître, dit gravement le noir, quand pauvre nègre rencontre un serpent sur son chemin, il lui écrase la tête ; lui plus mordre... Bon Dieu l'a fait fort pour ça...

En ce moment le Castor, se soulevant avec un profond soupir, jeta un coup d'œil éteint autour de lui.

—Fleur-de-Printemps..... murmura-t-il, morte ! Et le guerrier pâle ?..... il vit..... Ah ! je l'aimais plus que lui !...

Puis il retomba sur le corps de la jeune fille, comme s'il eût voulu défendre celle qu'il aimait même après la mort.

—Donnahcomah n'a plus de fils ! s'écria douloureusement le vieillard, qui depuis quelques minutes était arrivé sur le champ de bataille... Qui lui succédera pour veiller sur le trésor ?

Tout à coup un bruit formidable, pareil au grondement d'un tonnerre lointain, vint frapper l'oreille des acteurs de cette scène. En même temps une longue colonne de fumée, mêlée de débris de rochers, s'éleva sur la plus haute des collines.

—Le grand chef lui-même a détruit son trésor, s'écria le vieillard avec épouvante... Il n'a pas voulu que ses richesses tombassent aux mains des visages pâles, ses ennemis... Donnahcomah a trop vécu.

Nous devons avouer que Montézuma n'était pour rien dans l'explosion de la colline. C'était le Métis qui, explorant la grotte, avait imprudemment approché son flambeau allumé du trou de la voûte pour voir si ce trou ne contenait pas, lui aussi, un peu d'or. Une étincelle avait mis le feu à la poudre et enseveli le bandit sous les décombres du trésor qu'il convoitait.

Flèche-Noire, brisé par la douleur, demeurait immobile devant le cadavre de sa fille. Thémistocle s'approcha du pauvre père et, lui posant la main sur l'épaule :

—Pourquoi le chef yakang pleure-t-il ? A cette heure sa fille est heureuse. Le Grand-Esprit avait besoin d'une épouse, il a choisi l'étoile des Yakangs.

—Le démon du Champ-Rouge dit-il vrai ?

—Que Flèche-Noire lève la vue au ciel cette nuit, il verra sa fille briller parmi les étoiles du Waccondah.

Le chef yakang retomba dans sa triste rêverie.

—Ah ! dit-il en relevant la tête, le maître de la vie est cruel. Pourquoi m'a-t-il si tôt enlevé ma fille ?

—Courage! mon frère, ajouta le trappeur en montrant le ciel. Là haut existe une patrie où tous tant que nous sommes, indiens et visages pâles, nous retrouverons un jour ceux que nous pleurons, et où nous pourrons les aimer pendant toute l'éternité! ...

.....
 Environ un an après les événements que nous venons de raconter, un jeune homme, sortant des prairies du Nord, arrivait à Québec. Ce jeune homme était Raoul de Valvert, porteur d'une leur de plus de \$50,000. D'où lui venait cette fortune? De ses amis les Indiens, qui pendant toute l'année avaient chassé et trappé sans relâche, lui avaient cédé les peaux des animaux tués et les avaient eux-mêmes transportées en Canada, où le Marcheur, habitué de longue date à ces trafics, les avait vendues au moment opportun en réalisant d'énormes bénéfices.

Et Thémistocle?

Pendant l'année qu'il passa chez les Yakangs, le brave nègre continua, avec un succès toujours croissant, son rôle de divinité protectrice. Cependant il était homme après tout; aussi ne tarda-t-il pas à se laisser toucher par les charmes d'une jeune Indienne, fille d'un des chefs influents de la tribu, et un beau jour Thémistocle, prenant son air majestueux, la demanda sérieusement en mariage. L'Indien, fier de l'honneur que lui faisait le démon de Champ-Rouge, s'empressa d'accéder à ses vœux.

Aujourd'hui Thémistocle, entouré de sa femme, qu'il adore, et de deux petits enfants, qui rôdent sans cesse autour de ses grandes jambes, mène la vie aventureuse des Peaux-Rouges, qu'il est censé protéger.

N'était le souvenir de son maître, Thémistocle se considérerait comme le plus heureux des hommes.

FIN.

LA RAGE DE L'OR.

SUITE.



Encore ne pas que cette province vierge du Mexique ne soit pas une assez bonne édition du paradis terrestre, à l'usage des femmes, dit insouciamment le gentilhomme; les autres pays semblent s'être cotisés pour lui donner chacun son plus bel arbre, sa plus belle fleur, son plus bel oiseau et son plus riant jour de soleil. C'est vrai. Je sais aussi qu'il suffit souvent aux fem-

mes, pour être heureuses, de regarder à deux les lianes vertes et les étoiles, ou d'écouter le bruissement d'une cascade, la mandore d'un troubadour, le roucoulement élégiaque d'un berger assis à leurs pieds. Mais l'homme, ma chère enfant, a d'autres destinées à accomplir, il ne peut pas être à toute heure de sa vie troubadour ou berger. Il a besoin de dépenser son énergie dans les luttes que lui prépare la société.

Ainsi, puis-je, moi, ex-courtisan de Versailles et de Trianon, végéter ici dans la misère, à côté d'un laveur d'or; mendiant déguenillé hier, riche seigneur aujourd'hui? Exilé au Mexique, je voudrais être maître d'y satisfaire toutes mes fantaisies, comme ces vice-rois espagnols qui vivaient en satrapes avec une ville de palais, un peuple d'esclaves et une flotte de galions. Non! un gentilhomme doué de courage et de volonté ne doit pas vivoter comme un poète d'hôpital dans ce pays enchanté où les torrents roulent des sables d'or.

—Oh! Gontran! c'est vous maintenant qui laissez votre esprit s'égarer dans des chimères! dit Elizabeth.

—Madame, répliqua brusquement le gentilhomme en jetant avec dépit le bout de son cigare par terre, il est facile à une femme qui a du sang bourgeois dans les veines de se résigner à l'humble existence que nous menons ici!

Le mot était cruel, car le regard de la jeune femme devint humide, et ce fut d'une voix très basse et tremblante d'émotion qu'elle répondit:

—Je n'ai jamais oublié, Gontran, que je suis la fille d'un marchand, et que votre loyauté et votre

générosité vous ont poussé à m'offrir votre protection et votre nom de gentilhomme.

—Pauvre enfant ! vous m'avez prêté là des vertus de tragédie dont je suis indigne, dit M. de Favières en riant aux éclats et en se berçant dans son hamac. Vous ne connaissez guère le comte Gontran si vous croyez qu'il vous a épousée pour fournir un sujet de pastorale à son ancien camarade M. de Florian, le capitaine de dragons.

—C'est mal de plaisanter sur un tel sujet, mon ami, reprit tristement Elisabeth. Vous n'êtes plus le courtisan de Versailles. Pourquoi donc rougir d'une noble action comme d'un ridicule et la tourner en raillerie ? Oh ! vos sarcasmes ne parviendront jamais à chasser de mon cœur le souvenir de cette nuit où vous m'êtes apparu comme un ange sauveur.

—Et vous ne vous êtes jamais dit, répliqua M. de Favières, que votre père était le plus riche de la Cité, que j'avais perdu mon patrimoine par le jeu ou l'usure le plus sordide, et que, grâce à cette mésalliance, je rétablissais mes affaires !

—Vos envieux ont pu supposer de telles pensées, Gontran, dit Elisabeth, mais nul n'a eu l'audace de croire que je prêtais l'oreille à de si indignes calomnies.

—Très-bien, ma chère ; du reste, si j'ai dû à l'argent de votre père de pouvoir racheter mon château et mes terres, je n'ai pas joui longtemps de ma seconde richesse, reprit le gentilhomme. Les sonnettes philosophiques ont porté leurs fruits. Une belle nuit, ces bons villageois que vous aimiez à faire danser le dimanche sur la pelouse du parc,—et que je négligeais trop fréquemment de faire brancher haut et court pour fait de braconnage,—se sont enhardis jusqu'à venir brûler mon château, et ils ont poussé la complaisance jusqu'à faire la haie tout autour pour nous repousser dans le brasier à coups de fourche et autres armes aratoires. Dieu le leur rende !

—Oh ! quelle affreuse nuit, s'écria Elisabeth ; quelle terreur lorsque je me reveillai suffoquée par la fumée, et me traînai chancelante jusqu'au berceau de ma petite Alice qui pleurait et m'appelait. Je la pris dans mes bras et me précipitai vers la fenêtre. La cour du château était toute rouge des reverberations de la flamme qui léchait les murs en sifflant. Une balle vint trouer la vitre, et je me rejetai en arrière, effarée. Parmi les incendiaires je reconnaisais pourtant des hommes qui me devaient peut-être la vie de leurs femmes et de leurs enfants, et qui, plus d'une fois, avaient béni mon nom. Cè fut alors que vous entrâtes dans ma chambre, en m'ordonnant

d'abandonner Alice au fond de son berceau pour fuir avec vous par le corridor secret, pratiqué dans l'épaisseur des murailles, et qui conduisait aux caves et aux carrières de la montagne. Comment aviez-vous pu concevoir cette pensée et croire que je vous obéirais ?

—Les femmes s'exagèrent toutes choses, dit Gontran. Croyez-vous donc que j'eusse voulu sacrifier mon enfant ? mais j'étais sûr que ces furieux respecteraient son berceau ; qu'en emmenant avec nous la pauvre petite créature, ses cris devaient nous dénoncer, et empêcher notre fuite et notre salut.

—N'importe, Gontran ! je ne me serais pas séparée de l'enfant, j'aurais attendu la mort en la gardant dans mes bras, reprit la jeune femme, si à cette heure terrible je n'avais pas vu entrer dans notre chambre, le bonnet rouge sur la tête et la pique à la main, cet honnête forgeron, ce digne Max Birmann que j'avais marié à ma sœur de lait, et qui nous a juré de défendre Alice comme sa propre fille, et de la sauver au risque de sa vie ! Oh ! j'entends encore à mon oreille le gémissement plaintif de l'enfant, lorsque vous l'arrachâtes à mes baisers et à mon étreinte ! Je la vois me suivant de ses yeux étonnés et pleins de larmes ! Pauvre Alice ! quand pourrai-je te revoir ?

—Oui, la destinée nous a accablés, dit M. de Favières, et d'une façon cruelle. Depuis notre arrivée au Mexique, point de nouvelles de France. J'avais apporté ici les débris de ma fortune, et le jeu les a stérilement dévorés. Il a fallu quitter les villes de la côte et nous réfugier dans ce désert. Que faire, à cette heure, où j'ai épuisé nos dernières ressources ! Je sens en moi une énergie à conquérir un trône, et à quelle misérable corvée ne vais-je pas être obligé de l'user ! J'en suis réduit à envier le sort de ces dompteurs de chevaux sauvages, qui risquent chaque jour leur vie pour un morceau de pain.

—Mais ne pouvons-nous, mon ami, vivre de bien peu dans ce coin du désert ? reprit timidement Elisabeth.

—Nous n'avons même plus le droit de vivre ici comme des pauvres honteux, madame, s'écria l'émigré. Depuis une heure, je cherche vainement à vous faire comprendre l'affreuse position dans laquelle je me trouve. Ecoutez-moi à mon tour, et en deux mots je vais vous dévoiler le passé. Je vous ai aimée, Elisabeth, parce que vous étiez riche. J'ai été ruiné de nouveau, non par mes folies cette fois, mais par une révolution. Aujourd'hui j'ai perdu non-seulement tout l'or qui nous restait, mais encore j'ai perdu sur parole !

—Sur parole ! répéta la jeune femme avec un frémissement nerveux.

—Oui, reprit le gentilhomme, et vous seule pouvez me sauver de ce nouveau désastre, si vous m'aimez ! Non-seulement me sauver, mais me mettre à même de reconquérir notre fortune. C'est un grand sacrifice que je vous demande ; mais qui aime a confiance, et si vous me refusiez, je garderais votre amour comme un mot et une ombre vaine. Pour moi je ne cherche pas à vous tromper, Elisabeth ; je ne me pose pas à vos yeux en héros idéal. J'aimerais en vous la femme dévouée qui m'aura tiré de la misère, comme j'ai aimé la mère de mon enfant ; mais je hairais la femme qui, tout en protestant de sa tendresse, voudrait me sacrifier à de vains scrupules !

—Oh ! Gontran ! pouvez-vous douter de moi ! murmura-t-elle ; mais que puis-je faire ? parlez !

—Si vous le voulez, Elisabeth, reprit avec chaleur M. de Favières, en huit jours je paye ma dette et je frète moi-même un navire pour tenter le trafic dont je vous ai parlé. Si je réussis avec le bétail noir, nous serons riches, et au lieu d'attendre ennuyusement ici des nouvelles de Max Birmann, nous irons en Europe chercher notre petite Alice.

—Alice, répéta la mère avec une effusion profonde, Alice ! mais parle donc, Gontran ! dis-moi comment je puis magnifiquement changer notre détresse en bonheur ?

Le front de M. de Favières se plissa. Un instant le gentilhomme parut éprouver un sentiment d'embarras et d'hésitation, mais ce ne fut qu'un éclair, et il reprit d'une voix ferme :

—A l'heure de notre fuite, Elisabeth, je vous ai vu tirer de votre prie-Dieu un coffret incrusté d'or et de nacre !

—Oui, Gontran !

—Ce coffret renfermait le riche écrin de diamants que votre père vous avait donné comme cadeau de noces ?

—Mais vous le savez aussi bien que moi, mon ami.

—Ces diamants sont votre bien, et jamais je ne vous en aurais parlé, Elisabeth, sans la détresse fatale où nous nous trouvons !

Que dites-vous, Gontran ? s'écria la jeune femme en le regardant avec émotion ; mais ces diamants ne sont plus mon bien, puisque j'ai une fille. C'est la fortune, c'est la dot d'Alice.

—Oh ! reprit en souriant M. de Favières, rassurez-vous ; avec cet écrin, je me charge de tripler la dot de notre fille et de relever notre fortune. Cet écrin sera pour nous une baguette de fée !

—Mais je ne puis vous le donner.

Vous ne pouvez me le donner, répéta avec un geste de surprise menaçante l'émigré, dont la figure prit une teinte livide. Pourquoi donc, madame ? Vous défiez-vous de moi ?

—Non, oh ! non, mon ami, dit la jeune femme effrayée, mais c'est impossible ; impossible ! Oh ! malheureuse que je suis !

Trève à ces détours, dit durement M. de Favières ; il me faut ces diamants. Où sont-ils ? J'attends, madame !

—Mais tu ne comprends donc pas que je ne l'ai plus ? s'écria Elisabeth, foudroyée par le regard terrible de son mari, dans lequel elle venait de voir luire la haine.

—Mensonge ! dit l'émigré en se jetant hors du hamac et perdant tout à fait son insouciance affectée. Ne songez pas à ruser avec moi, songez que, sans ce vague et dernier espoir, je n'aurais pas aveuglement tenté la fortune jusqu'au bout. Si je n'ai pas ces diamants, il ne me reste qu'à devenir un voleur ou à me casser la tête d'un coup de pistolet ! Maintenant ! répondez-moi encore que vous ne les avez plus !

—Oh ! mon Dieu ! il ne me croit pas ! dit Elisabeth. Mais par pitié, Gontran, ne me parlez pas si durement, ne me regardez pas avec tant de colère ! Si j'avais cet écrin, aurais-je le courage de vous le refuser ?

Mais M. de Favière, au lieu d'être apaisé par cette dernière parole prononcée d'une voix déchirante, fut encore plus exaspéré, car il y devina le cri de la vérité. Il s'approcha de sa jeune femme et, lui saisissant le bras :

—Vous n'avez plus ces diamants, reprit-il, mais qu'en avez-vous donc fait, malheureuse ?

—J'ai remis l'écrin à Max Birmann avec la mante de l'enfant, murmura Elisabeth, pâle comme une morte, et sentant ses genoux fléchir.

—A Max Birmann ! répéta Gontran avec fureur. Ne mentez-vous pas ?

Et dans le transport de sa colère insensée, car pour cet esprit blasé et sans principes, pour ce gentilhomme démoralisé par le contraste d'une haute fortune et de la misère, une semblable déception était pire que la mort, il saisit le *chuchó* avec lequel il frappait ses esclaves paresseux et le leva sur la pauvre femme tremblante, en disant :

—Répétez donc cela, madame ! faites moi comprendre que nous sommes tout à fait ruinés.

Au même instant une main robuste étreignit le bras de Gontran et détourna légèrement le *chuchó* levé sur Elisabeth.

IV

TERRAL LE PÉON.

A ce contact, les lèvres de M. de Favières devinrent blêmes, son visage bilieux s'empourpra, et il s'écria en tournant la tête :

—Qui donc a osé entrer ici et nous écouter ?

Son regard rencontra le regard calme et triste du péon Terral.

C'était un jeune homme de haute taille, robuste et bien proportionné, dont le nez droit, le front un peu bombé, le menton fin et la bouche légèrement arquée rendaient la physionomie noble et distinguée. Il avait des cheveux noirs, crépus et bouclés qui, couronnant et dégageant le front, lui donnaient une expression fière, rendue plus frappante par le brillant humide de ses yeux aux cils veloutés.

—Comment ! c'est toi, misérable, lui dit Gontran avec une sorte de stupeur. Tu oses te présenter aussi hardiment devant moi après ta désertion, et porter la main sur ton maître !

Le péon courba humblement la tête et répliqua :

—J'ai eu tort, maître ; je me suis laissé entraîner à la poursuite des chevaux sauvages, par un bon souvenir de mon ancien métier, et je me suis égaré pendant bien des jours dans le desperbado.

—Facile excuse ! dit ironiquement M. de Favières. Et combien m'as-tu dompté des chevaux, habile vaquero ! Combien en as-tu ramenés dans nos splendides écuries ?

—Aucun, répondit Terral.

—Aucun ! répéta l'émigré. Tu sais alors ce qui t'attend, honorable vagabond. Si tu étais esclave et que j'en eusse beaucoup d'autres de rechange, tu pourrais bien alors pourrir au fond d'une citerne fréquentée par les scorpions et les vipères. Mais puisque tu es un travailleur libre, un engagé volontaire, tu en seras quitte pour seize heures de cepo. Je te traite en digne gentilhomme de la selle et de la sangle.

—Seize heures de cepo, murmura Elizabeth en regardant avec émotion le robuste péon, qui avait écouté cette menace dans une froide immobilité.

—Cela ne me rendra pas le temps qu'il m'a volé, dit Gontran avec dureté, mais cela calmera ses goûts volages.

Terral se mordit les lèvres, et une sueur froide mouilla la racine de ses cheveux ; pourtant il garda le silence.

—Seize heures ! insista la jeune femme ; mais ne voyez-vous pas, Gontran, comme ce pauvre péon est fatigué, exténué ; son manteau est en haillons ; ses

pieds sont ensanglantés ; n'a-t-il donc pas assez souffert ?

—Silence, madame ! dit M. de Favières. Il a souffert pour ses plaisirs ; il souffrira maintenant pour son devoir. Nous ne sommes plus à Paris pour faire du sentiment. Avec ce système au milieu du désert, nous serions tous perdus. Allons, drôle, marche au repos.

Et il leva sur Terral le chuchó dont il avait menacé Elisabeth, irrité qu'il était de l'air calme et souverain qu'affectait le pauvre péon. Mais ce dernier répliqua tranquillement et sans bouger d'un pas :

—Ne me frappez point, maître !

—Ah ça ! est-ce toi qui espères m'en empêcher ? dit M. de Favières avec un rire insolent et forcé.

—Peut-être ! répondit le péon.

—Ma foi ! j'ai le défaut d'être fort curieux, ajouta le maître, et je serais bien aise de voir comment tu t'y prendras !

Et il toucha du bout du chuchó l'épaule de Terral. Ce dernier frissonna, arracha l'arme flétrissante des mains de M. de Favières et, après un instant d'hésitation, la jeta dans un coin de la salle, tandis que la jeune femme se précipitait vers lui en s'écriant ;

—Jacques, ne menacez pas votre maître ! ne lui résistez pas !

—Ne craignez rien pour votre mari, madame, dit Terral avec un calme sourire.

Gontran le regardait en écumant de colère, tant cette révolte était pour lui chose monstrueuse et inouïe.

—Acacia ! cria-t-il enfin.

—Maître, ne cherchez pas à employer la force brutale contre moi, reprit le péon. Vous oubliez que je ne suis pas un nègre, un esclave, une chose que vous avez achetée corps et âme, qui vous appartient comme votre fusil et votre cheval, et dont vous puissiez faire ce que bon vous semble. Je suis pauvre diable et je me suis mis volontairement et librement à vos gages. C'est un marché que nous avons fait. Vous me devez le toit, la nourriture, et trente piastres par an. Moi, en échange, je vous ai vendu mon travail et mon temps. mais non pas mon honneur, car je suis de vieux sang chrétien. Si je néglige mon devoir, vous avez le droit de me faire punir, et je subirai sans honte le châtement. Mais vous n'avez pas le droit de m'insulter ; car ce serait me donner celui de me défendre et de me venger. Je ne suis qu'un bon, honnête péon, maître, car rien ne me forçait de revenir à l'habitation, et ce n'est pas

Acacia qui serait parvenu à découvrir ma trace dans le désert.

M. de Favières, vaincu par ce sang froid, ne répondit point ; il siffla un air de chasse entre ses dents et fit signe au nègre qui était accouru de mettre immédiatement Terral au cepo. Acacia voulut saisir le bras du péon pour l'entraîner, mais ce dernier le repoussa en disant :

— Marche devant ! je te suivrai !

Et il le suivit avec une fierté dédaigneuse.

— Acacia, dit l'émigré, tu ne détacheras cet homme du cepo qu'à la nuit, et tu ne lui donneras point à boire !

Puis se tournant vers Elisabeth :

Maintenant, madame, ajouta-t-il froidement, je désire rester seul, et vous prie d'excuser mon emportement ! C'est une lacheté indigne d'un gentilhomme que de frapper une femme, mais la déception que j'ai éprouvée tout à l'heure m'a causé un instant de folie et d'égarément.

— Gontran, je ne me souviens plus de votre colère répondit la jeune femme ; mais dites-moi que vous ne me haïssez pas.

— Est-ce qu'un mendiant à le droit d'aimer encore où de haïr ? dit l'émigré d'un air sombre. Il ne doit songer qu'à demander l'aumône avec une prière à la bouche et une carabine au poing. Maintenant, je n'ai plus de force que pour haïr ceux qui sont riches comme je l'ai été, mais mon cœur est mort pour l'amour !

Elisabeth s'adossa à la muraille, froide et chancelante. Les larmes silencieuses coulaient le long de ses joues pâles.

— Des larmes ! voilà tout ce que les femmes savent nous donner, après nous avoir plongés dans l'abîme, s'écria durement M. de Favières. Vous ne pleureriez pas, madame, si vous aviez gardé les diamants que vous avez livré à ce misérable Birman, Ce serait une fortune, et vous auriez l'espoir de revoir notre enfant, tandis que maintenant, perdus, oubliés, au fond du désert, elle n'entendra jamais parler de nous.

— Oh ! vous êtes trop cruel pour une mère, Gontran, murmura la pauvre femme éperdue, en cachant son front glacé dans ses mains.

Mais, haussant les épaules, M. de Favières sortit de la salle et se retira dans sa chambre, où il se mit à se promener de long en large avec une agitation convulsive.

Cependant le péon avait suivi Acacia dans la petite tour exposée au soleil, où se trouvaient les ce-

Il serra sur son front le mouchoir à carreaux qui

couvrait ses cheveux, ôta sa veste de cuir à boutons d'argent terni, et se laissa garrotter par le nègre sur le cepo, formé de deux traverses de bois qui se superpose l'une à l'autre. Une échancrure semi-circulaire, pratiquée dans chacune de ses traverses, enfermait les jambes et le cou du péon : elles étaient exhaussées de façon que les jambes du patient fussent plus élevées que la tête, qui s'appuyait sur la nuque. Cette position ne devait pas tarder à devenir intolérable, et la cruauté du supplice était d'autant plus terrible que les rayons d'un soleil ardent tombaient d'aplomb sur le cepo choisi par le nègre.

Terral n'avait pas prononcé une parole pendant les apprêts de sa peine ; mais dès que le nègre l'eut vu solidement lié sur le cepo et dans l'impossibilité de faire un mouvement, il le regarda d'un air de triomphe et s'écria :

— Eh bien ! le péon est traité comme l'esclave ; le blanc si fier de sa peau cuivrée, comme la face d'ébène ! Il s'est laissé condamner au châtiment des esclaves devant la maîtresse, lui qui se vantait, comme un bon chrétien du Mexique, de ne jamais approcher des cejos que pour y attacher Acacia !

Tais-toi, misérable répliqua Terral avec mépris ; le maître ne m'a pas condamné à entendre tes injures !

— Que ne m'a-t-il ordonné de te frapper avec son chucho jusqu'à ce que le sang jaillisse de ta peau ! Nous verrions si ton sang est d'une autre couleur que le mien, puisque tu es si fier et que tu méprises ceux qui sont comme toi serviteur de don Gontran.

— Qu'y a-t-il de commun entre nous, Acacia ? dit le péon froidement. Tu es né et tu mourras esclave ; ton corps, ni ton âme, ni tes pensées ne t'appartiennent. Moi, c'est ma volonté qui m'a fait serviteur. Mon temps fini, je puis courir le désert, et avec mon lazzo et ma selle, gagner rudement et bravement ma vie !

— Alors, pourquoi t'es-tu fait esclave pour gagner quelques piastres de plus, lorsque ton père t'avait fait libre comme l'oiseau de la forêt ? Le jaguar vient-il tendre son cou à la chaîne pour obtenir un quartier de bison du chasseur ? Oh tu vois bien que tu es un lâche, Jacques Terral !

— Un lâche ! répéta le péon dont les yeux s'allumèrent et qui se tordit sur le cepo comme pour se dégager de ses liens.

— Ah est-ce que ces cordes te gênent ? dit en ricanant le nègre. Tu as peur de tomber, peut-être ! attends, je vais les attacher plus solidement.

Et il en resserra les nœuds autour des jambes et des bras de Terral, qui ne lui répondit que par un sourire de mépris, quoiqu'il souffrit cruellement.

—Tu as beau faire le vaillant, reprit Acacia en fixant sur lui un regard sardonique, je le dirais devant don Gontran et devant la senorita Elisabeth, tu est un homme sans cœur et sans courage, puisque de vaquero tu t'es fait péon.

—La senorita ne te croirait pas, dit Terral, dont les joues hâlées s'embrasèrent d'une fugitive rougeur. Elle ne me jugera pas sur la parole d'un reptile tel que toi.

—Un reptile ! répéta Acacia, Pourquoi cela ? parce que je suis né d'un père et d'une mère esclaves, et que j'ai été vendu comme un cheval dompté. A qui la faute ?

—Non pas à cause de cela, dit Terral, mais parce que tu as l'âme basse, haineuse et méchante ; parce que tu rampes en souriant à tes maîtres, en baisant le chuchó qui te châtie, tout en souhaitant de pouvoir brûler leur toit et empoisonner la grenade qu'ils toucheront de leurs lèvres ! Oh ! je te connais, honnête Acacia !

—Quel bon devin ! s'écria le nègre avec un éclat de rire forcé. Le cepo te rend prophète, brave péon. Eh bien, veux-tu que je le devienne à mon tour, et que je te dise pourquoi tu as renoncé à la vie libre du désert pour devenir mon compagnon ?

Terral sentit un frisson courir par tout son corps, puis une flamme fiévreuse faire battre le sang de ses artères, comme s'il eût été couché sur un brasier : ses oreilles bourdonnaient.

—Tais-toi ! cria-t-il enfin d'une voix étranglée, tais-toi, langue venimeuse !

—Ah ! tu m'as compris trop vite, répliqua le nègre, et tu voudrais bien comprimer ma bouche avec un bâillon de fer, n'est-ce pas ? tu voudrais cacher à tous les yeux la passion qui t'a dompté, toi le fier vaquero, comme tu domptais les chevaux les plus endiablés. Mais il fallait dire à ton visage de ne pas devenir rouge et pâle, à tes yeux de ne pas briller comme des diamants, à ta voix de ne pas trembler, lorsque la maîtresse te parle ou te regarde. Sa vue te rend faible ou craintif comme un enfant. Je pourrais bien me venger de ton orgueil, en révélant ce beau mystère à don Gontran ou à la senorita Elisabeth.

—Ne prononce pas ce nom, cria le péon : dans ta bouche le nom de cette sainte est un blasphème. Ouvrage moi, mais respecte ta maîtresse.

—Rassure-toi, dit froidement Acacia : ils ne sauront rien. Si la senorita voyait en toi autre chose qu'un vil péon, un humble serviteur, j'aurais averti le maître, comme le doit faire un honnête esclave, qui ne pense guère à empoisonner les grenades. Mais la maîtresse n'aime que don Gontran ; lui seul est

beau, est brave, est fier, est noble assez pour elle. Dans le monde entier elle ne voit que lui.

—Va-t'en, va-t'en ! murmura Terral, et laisse-moi subir en paix la justice de don Gontran, ou bien ajouta-t-il d'un air sombre, je puis te dire à mon tour ce qui te rend si calme et si patient aux châtiements, ce qui t'empêche d'incendier l'habitation et de t'enfuir.

—Ce n'est pas là un grand secret, reprit Acacia ; je serais partout dénoncé par ma peau noire et ne trouverais même pas de refuge chez les voleurs des savanes.

—Tu mens, Acacia, dit le péon. Si je suis revenu à l'habitation volontairement, moi, c'est que j'avais d'égal à égal, d'homme libre à homme libre avec le maître, c'est que j'avais engagé ma parole et que ma parole est sacrée. Mais si, toi, tu ne t'enfuis pas ce n'est ni par crainte, ni par dévouement pour don Gontran : c'est que tu l'aimes, avec la fureur d'une bête fauve, cette chaste et noble femme, cette sainte et noble senorita, devant qui je m'agenouillerais comme devant l'image de la Vierge ! Ah ! tu as donc cru qu'on ne pourrait rien lire sur ta face d'ébène, et que ta pensée serait impénétrable à tous derrière ce masque difforme !

Le nègre resta immobile comme une statue de bronze ; puis, croisant ses bras sur sa poitrine :

—Pauvre péon, dit-il avec une sorte de pitié ironique, si nous avons deviné juste tous les deux, le difforme Acacia a eu aujourd'hui plus de bonheur que le beau dompteur !

—Que veux-tu dire ? demanda Terral avec surprise.

—Les femmes aiment mieux les vaillants que les lâches, reprit Acacia. La senorita va te voir étendu sur le cepo subissant avec humilité ce honteux châtiement des esclaves voleurs ou paresseux, et moi, le nègre hideux et difforme, elle a vu du moins que je n'étais pas un lâche poltron et que je ne lâchais pas pied devant les serpents

Le péon fit un violent effort qui dégagea ses mains ; il redressa sa tête et regarda en face Acacia, oubliant sa position : la douleur fut atroce, mais il ne poussa pas un cri.

Le nègre sourit et continua :

—Tu es étonné, compagnon ? Eh bien, oui ! ce matin notre maîtresse était endormie à deux pas d'un serpent que j'ai vu s'élaner vers elle.

—Un serpent ! répéta le péon, dont la figure se couvrit d'une teinte verdâtre. Et je n'étais pas là pour protéger dona Elizabeth !

Ses yeux s'injectèrent de sang, et ses bras se tendirent roides avec tant de violence que la corde qui

liait ses poignets se rompit. Le cepo trembla sous cette convulsion suprême.

—Mais j'étais là, moi, s'écria le nègre avec un accent de triomphe, et j'ai écrasé la tête du serpent sous mes pieds.

Terral avait redressé son visage où se résumaient tous les degrés de l'épouvante ; des gouttes de sang rougissaient son col nu, arraché de l'échancrure du cepo par une énergie surhumaine.

Il regarda Acacia avec un mélange d'envie et d'admiration !

—Tu as fait cela, compagnon ? demanda-t-il d'une voix encore altérée par le saisissement, comme si on lui eût fait avaler des grains de sable ardent.

Le nègre recula ; il avait peur devant ce robuste patient, capable de briser l'instrument de son supplice et de s'en faire une arme pour abattre son bourreau à ses pieds.

—Tu as sauvé la maîtresse ! reprit le péon avec effroi.

—Oui, répondit Acacia.

Une larme perla au coin de la paupière de Terral. Un sourire s'esquissa aux contours de ses lèvres. Il tendit au nègre ses deux mains meurtries :

—Acacia, dit-il, je t'ai adressé des paroles de mépris ; j'ai eu tort. Je te pardonne ta haine contre moi. Ne crains rien de ton compagnon désormais ; il sera comme toi, un fidèle serviteur de don Gontran. Maintenant, va chercher d'autres cordes pour lier plus solidement mes poignets.

Et il laissa retomber sa tête dans l'échancrure du cepo.

V

LA JARRE.

Le nègre haussa les épaules, car il n'était pas capable de comprendre, l'égoïste, la nature du sentiment qui dirigeait la conduite de Jacques Terral, et, sortant de la cour des cepos, il alla rôder, avec un air d'insouciance, autour de la petite hutte de bambous, à demi enfouie derrière les larges feuilles et les tiges grimpantes des calebossiers aux collines d'or. Cette hutte était le boudoir d'Elisabeth. La jeune femme venait de s'y retirer, après que M. de Favière l'eût priée, avec un geste impératif, de le laisser seul, et là, elle pleura amèrement, car il avait suffi de la conversation et de la scène que nous avons rapportées pour tuer dans son cœur tout le bonheur passé.

Jamais le caractère égoïste de son mari n'avait éclaté d'une façon si brutale à ses yeux. A mesure que l'amour de Gontran, s'était attiédi et glacé, celui de la jeune femme s'était enraciné par la posses-

sion et exalté par les souffrances endurées ensemble. Plus le gentilhomme s'était montré léger, insouciant, personnel, avide de joies extérieures, sarcastique et dédaigneux, plus Elisabeth avait trouvé d'attrait à conquérir ce cœur difficile et hautain. Elle s'immolait volontiers à cette idole dont la présence, la voix, le regard, le sourire étaient pour elle d'immenses bonheurs. Quand il se plaignait de sa position misérable, lui noble, lui habitué à toutes les jouissances du luxe et de la vanité, elle sympathisait à ces plaintes amères, loin de s'en offenser, et arrivait à se souhaiter ardemment une fortune nouvelle tombée du ciel, afin de la lui sacrifier. Qui sait si dans cet amour ne se glissait pas un peu de cet orgueil secret qui entraîne souvent une femme douce et pure à s'éprendre d'un homme violent et brutal, où d'un charmant vaurien, dans l'espoir secret de vaincre ses mauvais instincts.

Cependant la jeune femme n'avait pu s'empêcher d'être frappée de la dignité réelle déployée par le péon, qui, malgré ses haillons, son état d'exténuation et son humble condition, avait su se montrer supérieur à son maître et lui épargner une action honteuse. Elle ne put songer sans émotion aux souffrances que devait endurer le pauvre Terral sur le cepo ; cette pensée lui donna le courage pour braver la défense de M. de Favières, et elle résolut d'aller visiter le patient pour le consoler dans sa peine et réparer ainsi une humiliation dont elle s'accusait d'être la cause. Après avoir hésité quelque temps encore, elle se décida, réfléchissant qu'à cette heure de sieste et de silence son mari devait être endormi dans son hamac, et que nul regard n'espierait une démarche qu'elle croyait audacieuse. Elle sortit de la hutte et se dirigea vers la cour des cepos, en regardant avec soin autour d'elle ; mais elle n'aperçut pas Acacia, tapi dans l'herbe haute, l'œil aux aguets, et qui ne l'eut pas plutôt vue entrer dans la cour, qu'il courut gratter à la porte de son maître.

—J'avais défendu qu'on vint troubler mon repos, s'écria aussitôt M. de Favières.

—Pardon, maître, répondit Acacia, mais j'ai une nouvelle à vous apprendre...

—Quelle nouvelle ?

—La senorita est allée voir le péon au cepo, maître.

—Ah ! tout le monde me brave ici ! dit Gontran en ouvrant la porte. Suis-moi, Acacia. Leur conversation doit être intéressante, je veux l'entendre.

Cependant Elisabeth était entrée dans la cour avec la légèreté d'une ombre. Terral n'avait pas entendu le bruit de ses pas : il s'exhaussait sur ses coudes et cherchait à se préserver, en croisant ses

mains au-dessus de son visage, de l'ardeur calcinante du soleil.

—Pauvre péon ! dit la jeune femme, comme vous devez souffrir !

En entendant ces paroles, prononcées d'une voix mélodieuse, Terral crut faire un rêve : il ouvrit les yeux, et le sang tourna dans ses veines en reconnaissant Elisabeth.

—Vous ici, madame ! murmura-t-il d'une voix troublée. Vous avez eu pitié de moi, vous, la femme du maître inflexible qui me punit. Oh ! vous êtes bonne et belle, comme la Vierge, madame ! Vous ne croyez donc pas, vous, qu'un péon soit une brute servant, ainsi qu'un chien ou un faucon, le désir du maître, et dont le cœur doit être insensible à l'insulte comme le corps au vent, à la pluie et au soleil ! Telle est la croyance de don Gontran ! Mais vous, madame, vous comprenez que le cœur d'un péon est susceptible de haine et d'affection, parce que vous avec souffert.

—N'accusez pas M. de Favières, dit doucement Elisabeth. Il est noble et généreux, mais ses malheurs ont aigri son âme et l'on rendu défiant et injuste. J'obtiendrai de lui qu'il vous fasse grâce du reste de la peine, maintenant que sa colère est passée !

—Je ne veux rien lui devoir, interrompit le péon. Je ne veux pas que vous priiez pour moi, l'homme qui vous a menacée, vous qui êtes plus douce qu'un ange du ciel, et qui a failli vous frapper comme on frappe les esclaves, vous qu'il devrait adorer à genoux. Il n'aurait qu'à s'emporter de nouveau, et je ne serais plus là pour recevoir le coup à votre place !

—Taisez-vous, malheureux ! dit la jeune femme effrayée de ces paroles hardies. N'oubliez pas que M. de Favières était en France un fier gentilhomme, habitué à être obéi, et qu'il est tombé du haut d'une existence princière dans cette misère et cette solitude insupportables pour lui. Soyez-lui un fidèle serviteur, Terral, et ne l'abandonnez pas parce qu'il est malheureux. Il est des douleurs pires que le supplice du cepo, croyez-moi !

—Vous dites que don Gontran est malheureux, madame reprit le péon, et il est aimé de vous, et vous consentirez à vivre toujours avec lui au fond de ce désert ?

—Oh ! dit Elisabeth, que ne puis-je en donnant tout mon sang lui rendre cette fortune qui est un besoin pour lui !

A CONTINUER,

ESQUISSES CANADIENNES.

NI VU, NI CONNU.

Oh ! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard, je courrais le monde,
Retroussant ma moustache blonde,
Le sabre au poing et bataillant !...

De quelle ardeur nous étions épris, George Routier et moi et tous nos volontaires, le 15 avril 1865, lorsque notre compagnie reçut ordre de marcher aux frontières !

Les féniciens ! On ne parlait que de ça, on en voyait partout.

Bataille, plaies et bosses, mitraille, grands coups d'épée classiques ! Nous ne respirions pas autre chose. Ah ! c'était bien beau !

La patrie outragée,
Reclame des vengeurs !...

Nous allions être les vengeurs en question.—Il n'y avait pas à se le cacher : au bruit de nos pas tout plierait, tout ennemi s'enfuierait et ceux qui ne disparaîtraient pas assez vite, nous leur ferions la cérémonie inventée par les Turcs pour asseoir solidement les gaillards un peu trop brouillons.

Nous partions donc en guerre. J'étais le plus ancien sergent de ma compagnie, mais je donnai volontiers mon appui au sergent George Routier qui paraissait réunir le suffrage universel pour arriver sergent.....ma foi, je ne sais pas comment cela s'appelle, mais les Anglais ont adopté le mot « color-serjeant » que nombre de Canadiens ont traduit par « sergent de couleur, » ce qui ferait supposer que

nous avons des nègres à qui nous donnons de préférence ces sortes de grades. Jusqu'à l'introduction d'un mot plus juste, j'adopterai « sergent de compagnie » sans rapport avec le terme « demoiselle de compagnie »—croyez-le bien. Ce sergent ayant la surveillance de sa compagnie et étant préposé à la comptabilité d'icelle, je crois qu'il a droit à être désigné de la sorte.

En tous cas, ce qu'il importe de vous dire, c'est que George dût principalement sa nomination à la belle barbe qu'il portait malgré ses vingt-deux ans et sa figure de jeune fille. Avec cela, du talent, de la souplesse, et la confiance des soldats—bon sergent, s'il en fut jamais, mais dût à mener, une fois en colère !

Nous arrivons à Niagara en plein soleil de mai. C'était délicieux. On nous affecte pour logement une caserne peinte en bleu que nos hommes eurent bientôt baptisé du nom de « barrique bleue »—traduction libérale de « blue barracks. » Mais un contre-temps se présente : la moitié de la susdite barrique est occupée par des volontaires du Haut-Canada qui ne parlent pas français ! comment font-ils pour se comprendre ? N'allez pas croire que de notre côté les interprètes étaient nombreux—le fait est qu'à part George personne ne comprenait un traître mot de ce qu'il plaisait à nos compagnons d'armes de nous dire. C'était ce loustic de colonel Booker qui avait imaginé cela pour notre avantage mutuel, comme il nous l'expliqua par après.

C'est alors que la barbe du sergent Georges lui rendit encore un fameux service. Tout naturellement, le colonel cherchait un interprète qui put être de quelqu'utilité à l'adjutant et au sergent-major du bataillon, car lui, le colonel, parlait français comme un Québécois, et comme il nous passait en revue, ses yeux tombèrent sur la barbe de Georges.

—Parlez-vous anglais !

—Yes sir.

—Can you write English ?

—Oui monsieur.

—Pouvez-vous traduire les explications des sergents instructeurs ?

—Yes sir, and I can drill a company too.

—Very well. Soyez chez moi à six heures.

Ce dialogue dans lequel chacun répondait dans une autre langue que celle employée par son interlocuteur nous avait fort amusés, sans trop comprendre ce dont il était question, mais le lendemain on nous dit que le sergent Georges Routier allait loger avec l'état-major, pour servir d'interprète, et d'assistant à Pierre et à Jacques, que sais-je ? Il est vrai que

c'était un homme à tout faire que ce George ; il ne bronchait devant rien. Oh ! il a toujours eu fichtement de la chance avec sa barbe !

Vous raconter notre séjour à Niagara n'est point ce que je me propose dans ce simple récit. Une autre fois.

Dire que nous ne nous sommes pas amusés en ce pays de cocagne et que nous y avons passé au fil de l'épée une foule de féniers, ce serait mentir d'une manière atroce.

Partis de chez nous avec des intentions belliqueuses en diable, nous nous étions calmés superbement en voyant les choses de près. C'est étonnant comme l'absence totale des féniers et l'habitude de se promener avec un fusil qui pèse neuf livres et douze onces vous change un homme ! Au bout de dix jours, nous ne songions plus qu'à nous récréer.

Seul, le sergent George paraissait préoccupé et nous prédisait quelque surprise l'un de ces matins. En effet, la surprise eut lieu—c'était l'ordre inattendu de rentrer dans nos foyers respectifs au pas accéléré. Nous rentrâmes, en conséquence et conformément.

Sur le bateau à vapeur qui portait notre fortune, comme autrefois celle de César,—nous relâchant un peu de la discipline,—nous nous plaçâmes à table six sergents, non loin de deux officiers de l'armée anglaise qui voyageaient en uniforme, et qui se montrèrent très mécontents de notre voisinage. Ils en parlaient entre eux de manière à attirer l'attention des passagers, lorsque George coupa court à ces sottises réclamations en leur disant net de se tirer, et en même temps qu'il parlait sa barbe avait des frémissements de lion.

—Sergents, reprit d'un ton cassant l'un des officiers, si vous ne quittez pas la table, je vous ferai arrêter au premier port—j'en ai le droit d'après les *Queen's Regulations*.

—Et nous, dit George en martellant ses mots et en dardant ses yeux dans la figure des officiers, nous trouverons moyen de vous pendre au premier poteau de gaz qui se présentera, si vous ne vous tenez pas tranquilles !

La querelle n'alla pas plus loin, car les officiers renoncèrent unanimement. Ils voyaient bien qu'il ne fallait pas jouer avec la barbe de George !

Une fois à Québec, nous nous passâmes la fantaisie de nous promener en costume militaire. A vrai dire, nous avions, en moins de trois mois, acquis un certain chic dont nous étions fiers et que les jeunes filles ne dédaignaient pas de remarquer à notre grand bonheur. Nous n'étions plus des tourlourous timides, empruntés, ficelés dans nos tuniques—point du

tout ! Il y avait de l'allure, du délibéré, de l'aplomb, du « carré » dans notre démarche et notre contenance en général.

Le type le mieux réussi de nous tous était sans contredit le sergent Georges—avec cela que dans le cercle de l'état-major de Niagara, on lui avait permis de porter une modification de la petite tenue réglementaire qui lui donnait l'air fendant et tapageur au suprême degré. Couturier à ses heures, il avait confectionné lui-même cet habit et le portait crânement.

Le soir du deuxième jour après notre arrivée, il me rencontre chez Laforce :

—Tu ne sais pas, me dit-il, j'ai eu presque une aventure aujourd'hui sur le chemin de Sainte-Foye. Figure-toi que j'étais assis dans l'enfoncement d'une clôture me reposant d'une longue marche, me croyant seul, lorsque j'attendis des pas qui se dirigeaient de mon côté. Ne voulant pas qu'il fut dit qu'un militaire avait été vu se reposant le long du chemin comme un rien qui vaille, je me levai brusquement et me trouvai en face d'une dame d'un certain âge et d'une jeune fille qui jetèrent des cris et se mirent à regarder autour d'elles comme pour chercher du secours. La jeune fille était bien jolie—des yeux superbes, mon cher, et une démarche—il faut la voir !

—Fort bien, mais qu'est-ce que tu as fait ?

—Ah ! bigre ! je n'ai pas demandé mon reste ; je compris que je faisais horreur et je filai assez prestement pour ne pas prolonger l'anxiété des deux dames. La jeune fille n'est pas mal, je t'assure.

—Crois-tu que l'on t'a reconnu ?

—D'abord, c'est impossible, puisque c'est comme dans la chanson :

Vraiment, c'est chose étrange
Comm'cet habit me change,
Car ne m'ayant jamais vu
On ne m'a pas reconnu.

—Eh ! bien, alors, il n'y a pas de quoi faire tant de raconter.....

—Pas de quoi ! Je coupe ma barbe demain, je jette ma défroque militaire aux chiffonniers, je foule aux pieds cet infâme bonnet de police, je...

—Et tes cheveux ?

—Ils repousseront... longs... longs... longs ! !

—Et ton teint brûlé par le soleil ? Sais-tu que tu es affreux comme cela ?

—Je le sais parbleu bien, et c'est ce qui fait mon désespoir.....

—Tout à coup.

—Eh, oui, tout à coup—mais enfin je ne suis pas nègre, je blanchirai.

.

Georges exécuta à la lettre ce qu'il s'était promis. Un mois après, je le quittai pour me rendre dans ma famille et je n'eus plus que de loin en loin des nouvelles de lui. En 1869, je le rencontrai, sur le Québec ; nous rappelâmes quelques traits de notre campagne de Niagara. Il ne portait pas un poil de barbe.

Il me confia qu'à l'automne prochaine, il se marierait. Le nom de sa fiancée me revint comme un souvenir. Je lui fis observer qu'elle devait demeurer à Montréal.

—Non, me dit-il, sa famille est établie à Québec depuis le printemps de 1865. J'ai fait sa connaissance vers la fin de l'été suivant.

.

Or, voici où j'en voulais venir, ami lecteur. Encore un moment d'attention, je vous prie.

La dernière fois que je rencontrai George, c'était le mois dernier, à Québec, où j'allais par affaire.

Il avait une barbe magnifique ; j'eus peine à le reconnaître.

—Il faut, me dit-il, que tu entres chez moi, la maison est à deux pas et ma femme sera bien aise de voir l'un de mes vieux camarades.

Nous entrons, Madame Routier est un bon type de canadienne, avenante, jolie, conversant bien, et mettant un étranger tout à fait à l'aise dès le premier mot.

Nous trouvons la nappe mise. J'étais pincé. On ne refuse pas la soupe quand elle se présente si bien. J'acceptai volontiers, avec promesse que je pourrais filer aussitôt après, car mon départ de Québec était fixé à ce jour là.

—Sais-tu bien, dis-je à mon ami, au milieu de la conversation, sais-tu bien que ta figure d'aujourd'hui me rappelle l'époque où tu étais notre premier sergent.

—En ce cas, reprit Madame Routier, il ne devait pas être beau ! Voyez un peu cette mine de brigand il ressemble à un ours fâché....

—Bah ! dit Georges en riant, c'est pour la durée de l'hiver—au printemps je me raserai. Peut-être ma toison m'évitera-t-elle un rhume, une consommation—que sais-je ?

—Le fait est, dis-je à mon tour, que cette barbe te donne une physionomie étrange.

—C'est au point, ajouta sa femme, que je ne le regarde jamais sans songer à une aventure.....

—C'est cela dit George en badinant toujours, ma femme va nous raconter un roman. Chapitre premier.—Nous écoutons.

—Il ne s'agit pas d'un roman, mais d'un fait réel. Peu de jours après notre arrivée à Québec, en 1865, j'étais allée avec maman faire une promenade à pied sur le chemin de Ste.-Foye, lorsque de l'enfoncement d'une clôture un soldat se dressa subitement devant nous. J'eus une peur terrible. Maman faillit s'évanouir.

—Il était donc bien affreux !

—Vous me direz que c'est ridicule, mais je vous assure que la figure de George avec cette barbe me le rappelle sans cesse...

—Allons, dit ce dernier en échangeant un coup d'œil avec moi, je vais chez le barbier dès ce soir.... Mais ton soldat que devint-il ?

—Il parut comprendre qu'il nous faisait peur, car il se jeta de côté et partit à grandes enjambées.

—L'as-tu jamais revu ?

—Ni vu, ni connu !—Un soldat, du reste où veux-tu que je le rencontre.....

—C'est vrai—Si tu veux me le permettre, je te conterai une histoire moi aussi.

—Volontiers, mais comment trouves-tu la mienne d'abord ?—que te semble de la morale ?...

—Conclusion, dit George, je te répète que dès ce soir je passe le rasoir dans ma fourrure.

Le lecteur se figure aisément que plus d'une fois pendant que sa femme racontait son anecdote, George et moi nous avons échangé un sourire de surprise, puis de gaieté.

—Allons, allons, dit George, j'ai la parole...

—Ecoutez

—Ecoutez ! Ecoutez ! !

—C'était deux jours après mon arrivée des frontières, en 1865, après une longue marche en dehors de la ville, je m'étais assis dans une porte cochère, sur le chemin Ste.-Foye, ne voyant personne aux environs—lorsque j'entendis des pas qui s'approchaient. Je fus sur pied en une seconde—et je me trouvai face à face avec une dame et une jeune fille.....

—Ah ! mon Dieu ! c'était toi !...

—C'était lui !

—C'était moi ! reprit George en éclatant de rire. Nous pouvons chanter comme dans « Titi à Robert. »

Oui c'est moi, c'est toi,
 Oui c'est toi, c'est moi,
 La belle fichu rencontre
 Oui c'est moi, c'est toi,
 Oui c'est toi, c'est moi,
 C'est bien toi que je vois
 Ouais ! Ouais ! !

Faut-il vous dire, lecteur, si cette reconnaissance fut gaie ? George, qui ne recule devant rien, composa là-dessus une demie douzaine de calembourgs et réitéra la promesse de couper sa barbe dès ce jour et à jamais.

Je les quittai en me disant à part moi :

—Cela fera toujours bien trois pages pour l'Album de la Minerve.

CHARLES AMEAU.

LE BON DOCTEUR.

RÉCITS.



LES bons jours étaient ceux où venait ma modeste. Comme le logement était petit, cette femme travaillait dans ma chambre. Je la vois encore la bonne Louise, assise près de la fenêtre, le visage souriant et la poitrine hérissée d'épingles, à vous en faire frissonner. Tout en tirant l'aiguille, elle m'avait parlé de son petit ménage, de son mari qui était employé dans les bureaux de la poste, et de ses enfants qu'elle avait eu bien de la peine à élever.

A force de courage, elle était sortie de peine, et joyeusement ; aussi, après le récit de l'un de ses gros chagrins passés, son large visage s'épanouissait et elle fredonnait un bout de chanson en enfilant son aiguille.

La bonne santé morale de Louise m'inspirait plus que de la sympathie, c'était une sorte d'admiration involontaire que j'éprouvais. Je faisais un retour instinctif sur ceux qui m'entouraient d'ordinaire, et il me semblait que je vivais au milieu de malades.

Voyez-vous mademoiselle Adèle, disait la chère femme en continuant à travailler, il y a dans la vie de ce monde du bonheur pour pour..... J'ai envie de couper cela en biais, à cause de l'entre deux.....

Oui, oui, il y a du bonheur pour tout le monde..... C'est pas l'embarras ; mais il vaudrait mieux ne le couper qu'après avoir posé l'entre deux. Sans vous commander, mademoiselle Adèle, voudriez vous me tenir cela bien droit, bien droit, que je présente la robe.

Alors, elle arrachait rapidement de sa poitrine une demi douzaine d'épingles qu'elle mettait dans sa bouche, étalait soigneusement la ruche sur l'étoffe que je tenais tendue, fermait un œil en inclinant la tête de côté pour vérifier l'alignement et prestement fixait une épingle.

Du bonheur pour tout le monde ! c'est bien consolant ma bonne Louise, lui répondais-je, car tout ce que disait cette digne femme me faisait réfléchir, mais vous ne nierez pas qu'il y ait des gens qui naissent malheureux et meurent malheureux.

Parce qu'ils n'aiment personne ; eh bien, c'est de leur faute.

Et cependant, l'année dernière, lorsque votre enfant a failli mourir, si vous l'aviez moins aimé vous auriez été moins malheureuse.

Je sentais bien que je lui disais une sottise, mais j'éprouvais un grand bien être à l'entendre causer d'elle et des siens.

Ah bien, en voilà un calcul ! Je crois bien que vous vous moquez de moi, mademoiselle Adèle. C'est comme si vous disiez qu'il est avantageux de se faire couper les deux jambes pour économiser ses bottes. Vous verrez plus tard, et dans pas trop longtemps, faut croire, comme c'est commode de ne pas aimer ses enfants. C'est la peine, mais c'est la joie aussi. Ah ! il aurait été bien reçu celui qui m'aurait dit : n'aime donc pas tant ton galopin, grosse bête, ça va te donner des crampes d'estomac. Ah ! oui il aurait été bien reçu ! quand je tenais sur mes genoux le pauvre petit plus qu'à moitié mort, cherchant de ses deux pauvres lèvres bleues l'air qui ne pouvait plus entrer !..... La figure aussi était bleue et ses mains blanches comme un cerge..... Que voulez-vous, on sentait que l'intérieur ne voulait plus marcher ! Et cependant il avait toujours ses deux grands yeux énormes fixés sur moi..... C'était comme s'il m'eût sucé le cœur. Je lui souriais toujours, bien sûr, mais je n'y voyais plus à cause des larmes que je ne voulais pas essuyer devant lui et que j'essayais d'avalier. Elles sont diablement salées ces larmes-là, mademoiselle Adèle. Mon pauvre homme était là à genoux devant le petit, il lui faisait des petites cocottes en papier et lui chantait un air qui l'avait fait rire dans le temps. A certains mots de la chanson, qui lui rappelait une idée drôle, le pauvre petit soulevait les deux coins de sa bouche et ses joues se

gonflaient un peu sous les yeux ; on voyait qu'il riait encore, comme à distance, de loin. Notre enfant n'était plus là, voyez-vous, il était comme derrière un voile.....

Tenez je ne peux pas seulement penser à cela sans pleurer, excusez-moi.

Et la pauvre femme tira son mouchoir de sa poche et se mit à sangloter. Au milieu des larmes, elle riait et disait :

Ça va se passer... Ça n'est rien... Est-ce bête ! Allons, bon, voilà que je pleure sur le corsage de madame votre mère, c'est du joli !...

Je lui pris la main et je la serrai.

Vous n'avez donc pas peur de vous piquer, mademoiselle Adèle ; j'ai mon aiguille, me dit-elle très finement. Vous ne pensez pas ce que vous disiez tout à l'heure, n'est-ce pas ?

Quoi donc ?

Qu'il ne faut aimer ses enfants qu'à moitié pour éviter des désagréments. Ce sont des malpropretés de l'esprit, voyez-vous ces pensées-là. Quand on les a, il faut se laver. Pardonnez-moi d'appeler les choses par leur nom.

Vous avez bien raison, ma bonne Louise, j'ai dit cela en plaisantant.

Allons, voyons, posons cette ruche, si vous voulez tirer l'étoffe un peu à gauche.

Et comment en est-il revenu votre petit mourant ? Attendez que j'aie fini, je vous raconterai cela, c'est un miracle... comme cela, le corsage est plus étoffé et il n'y a pas de mal, madame se creuse un peu... Quand je dis que c'est un miracle je ne dis pas assez c'est deux miracles.

C'est un miracle que le bon Dieu ait rendu la vie au pauvre chéri, et puis c'est un miracle aussi que de rencontrer un homme avec une science et un cœur, et le talent de l'âme, et tout, tout..... Je parle du médecin. Un grand médecin, pourtant ; vous le connaissez comme moi, c'est le docteur..... Dieu sait qu'il est riche et célèbre. Ça vous étonne, n'est-ce pas, de savoir que c'est lui qui a opéré notre petit, et c'est peut-être justement là que commence le miracle. En voyant que l'enfant se mourait, mon pauvre homme avait perdu la tête.

Tout-à-coup je le vois se lever, chercher bien vite dans l'armoire, son surtout neuf, son chapeau noir et s'habiller quatre à quatre.

Où vas-tu ?

Je vais chercher le docteur..... C'est comme s'il m'avait dit. Je vais chercher le Gouverneur-Général à Ottawa. Et tu crois que le docteur..... va se déranger !!! on te mettra à la porte, c'était peine perdue de lui dire tout cela ; il était déjà dans l'escalier,

et je l'entendais dégringoler comme si le feu était la maison.

Le feu ! C'était pire que le feu !

Et me voyez-vous maintenant seule avec ce petit sur mes genoux ? Il ne voulait plus tenir dans son lit et il ne se trouvait bien que sur mes bras, entortillé dans ses couvertures. Je me disais : c'est là qu'il veut finir ; tout à l'heure, il va fermer les yeux et puis ce sera tout, et je retenais ma respiration pour écouter la sienne, qui devenait de plus en plus faible et sifflante.

Au bout d'une heure, j'entends monter bien vite ; nous n'étions pas riches et demeurions haut.

La porte s'ouvre et mon pauvre homme entre.

Il était en nage et pouvait à peine parler, tant il était essouffé.—Je vivrais cent ans, que je verrais toujours l'expression de sa figure, lorsqu'il me dit :

—Eh bien ?

—Pas plus mal ; et le docteur ?

—Il va venir.

Ça me fit du bien, cette parole-là ! Il me sembla qu'on me rendait mon petit enfant. Si vous saviez comme on les aime, ces êtres-là !

J'embrassais le petit, j'embrassais son père ; je riais et je pleurais ; je ne doutais plus de rien. C'est parce qu'on a besoin de courage, voyez-vous, que le bon Dieu, dans certains moments, vous envoie ces bouffées d'espoir, c'était pourtant de la folie, car le Docteur aurait bien pu ne pas venir. Je dis à mon mari ; Tu l'as donc trouvé chez lui ?

Alors il me raconta tout bas ce qu'il avait fait, s'interrompant à chaque instant pour s'essuyer le front et respirer.

J'ai couru à l'hôpital général ; comme il est le chef, j'espérais le trouver-là. Il paraît que c'est son heure. Je frappe, j'entre et je trouve au milieu d'un nuage de fumée une dizaine de gens qui fumaient et riaient comme des fous.

Ah ! les gredins, au milieu des gens qui se meurent !

Ne dis donc pas cela avant de savoir.

Qu'est-ce que vous me voulez, mon ami, me dit l'un d'eux, un grand qui avait un tablier blanc la tête couverte d'une calotte noire, et en voyant ma figure bouleversée, il me pousse dans le corridor

Qu'est-ce qu'il y a, voyons ?

Monsieur, je suis fâché de vous déranger.

Ne faites donc pas de politesse, au fait.

Je venais chercher le Dr..... pour sauver mon enfant qui se meurt du croup, mon cher monsieur. Je ne suis pas riche, mais je donnerai tout ce que je pourrai.....

—Oui, oui, c'est bien, quel âge a votre enfant ?

—Quatre ans.

—Qu'est-ce qui le soigne ?

C'est un docteur qui lui donne des petits grains blancs, tout petits, dans beaucoup d'eau.

—Ah ! très bien, fait-il en souriant, et bien ! ne vous désolez pas.

Et tout en disant cela, il enlève son tablier, fiche sa calotte sur une chaise, et se met à écrire un mot.

—Courez vite porter cette lettre chez le Docteurvoilà son adresse. Où demeurez-vous ? je prends sa trousse qui est ici et je vous suis.

—Ah ! que vous êtes bon, mon cher monsieur ; je l'aurais embrassé.

—Vous êtes bavard, vous ! allons filez, mon ami et rondement. ●

Je cours chez le docteur avec ma lettre ; il dînait en ville. Je dis à la servante qui tenait la porte entrebaillée :

Et bien ! Où dîne-t-il votre maître ?

Je n'en sais rien, répondit-elle tout net en repoussant la porte.

Alors je sens la colère qui me monte ; j'avais toujours devant moi l'enfant. Je pousse la porte et j'entre dans l'antichambre.

C'est pas tout cela ; je viens de la part d'un clerc-médecin de l'hôpital, qui m'a dit être le neveu du Dr. et vous allez me dire où votre maître dîne et tout de suite.

Je n'avais pas l'air de plaisanter, à ce qu'il paraît, car elle m'a dit l'adresse en ajoutant :

—Maintenant, laissez-moi tranquille et fermez votre porte.

Je prends mes jambes à mon cou et j'arrive où dînait le Dr.

Un vieux domestique m'arrête dans l'antichambre.

—Où donc allez-vous, dites donc ?

—Je veux parler au docteur..... ; il faut absolument que je lui parle ; prévenez-le je vous en supplie.

Le vieux me regarde, et puis doucement il me dit :

—Asseyez-vous là un instant : puisque cela est si pressé, je vais voir s'il y a moyen.

Je ne sais pourquoi, mais en me trouvant là assis au milieu de tous ces domestiques qui portaient des plateaux, je sentis qu'il me tombait des yeux de grosses larmes, et impossible de les arrêter.

Au bout d'un instant un gros monsieur en cravate blanche arriva dans l'antichambre.

Où est-il donc, cet homme qui me demande ? dit-il d'une grosse voix bourrue.

Il m'aperçut de suite dans un coin, et comprit que j'étais malheureux, car, après m'avoir examiné un instant, il ouvrit la lettre que je lui tendais et me dit

d'une voix si douce et si bonne..... Ah! le brave homme! il me dit :

—Rentrez chez vous, mon garçon, j'y vais, du courage! j'y vais, j'y vais.

—Mon mari avait à peine achevé de me raconter cela, poursuivit la bonne Louise, que j'entendis monter dans l'escalier. C'était le Docteur, c'était le bon Dieu!.....

Eh bien! savez-vous ce qu'il vous dit, en entrant, et d'une voix à tout briser encore!

—Que le bon Dieu vous bénisse! j'ai failli me casser le cou dans votre escalier. Où est-il votre enfant?

—Le voilà mon bon, mon cher monsieur le docteur!

Je ne savais comment l'appeler, je voyais sous son manteau sa cravate blanche.

Il ota son pardessus, son chapeau, et s'approchant de mon enfant, il le retourna avec tant d'adresse et de douceur qu'une mère n'aurait su mieux faire; il appuya sa tête contre le dos et contre la poitrine. Je le regardais pour tâcher de lire dans ses yeux, mais je n'y voyais pas grand chose, parce que ces hommes-là prennent l'habitude d'être sensibles en dedans.

—Nous allons l'opérer; il est temps dit-il.

A ce moment son clerc entra dans la chambre, il s'approcha du docteur et murmura :

—Vous ne m'en voulez pas, mon oncle de vous avoir dérangé?

—Je t'en veux de ne pas m'avoir dérangé plus tôt. Prépare ce qu'il faut.

Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela, je ferais mieux de travailler.

—Continuez donc, ma bonne Louise, continuez.

Eh bien! figurez-vous, Mademoiselle Adèle, que ces deux hommes, qui n'étaient ni nos parents, ni nos amis, ont préparé tout eux-mêmes. Pendant que mon mari allait emprunter des lampes dans la maison, le gros docteur fixait avec des cordes un matelas sur la table, tandis que son élève disposait en rang les petits couteaux.....

Il faut avoir passé par là pour comprendre ce qu'on éprouve quand on a là son enfant sur ses genoux et qu'on se dit : On va lui enfoncer tout cela dans le corps; et si leur main n'est pas bien sûre, ils me le tueront.

Quand tout fut prêt, le docteur ota sa cravate, prit mon enfant de mes bras et le coucha sur le matelas, au milieu des lampes, et puis il dit à mon pauvre homme :

—Vous allez lui tenir la tête, votre femme tiendra les pieds, et Joseph me passera les instruments... Tu as une petite canule, mon enfant?

—Oui mon oncle.

Mon mari était pâle comme un mouchoir; je le vis s'approcher du pauvre petit. Sa main tremblait si fort que j'eus peur. Je dis au docteur :

—Mon bon monsieur, laissez-moi tenir la tête je vous en prie!

—Et si vous tremblez ma pauvre femme?

—Laissez-moi, je vous en prie!

—Eh bien! c'est entendu.

Il ajouta en me souriant d'une bonne façon :

—Je te le sauverai ton galopin, ma fille; tu as du cœur et tu le mérites bien.

Et il me l'a sauvé le cher digne homme! Il me l'a sauvé comme s'il me l'avait repêché du fond de la rivière.

—Et vous n'avez pas tremblé, ma bonne Louise?

—Bien sûr, puisque j'aurais fait tuer mon garçon!

—Comment avez-vous pu faire pour ne pas trembler?

—Dame, je ne sais pas; je me suis raidie. Quand il faut, il faut.

—Et vous avez vu tous les détails de l'opération?

—Si bien que j'en rêve encore de temps en temps..... Son pauvre cou fendu, et les veines que M. Joseph écartait avec ses doigts, et la canule en argent qu'on a poussée dans l'ouverture, et tout, et tout!..... et la figure du pauvre petit qui changeait à mesure que l'air entra dans sa pauvre poitrine. Imaginez une lampe qui s'éteint, et dans laquelle on verse de l'huile, eh bien! c'était tout pareil. On l'avait posé là, violet, mourant, l'œil éteint, et je retrouvais mon chéri pâle, les lèvres blanches, mais le regard animé et respirant le bon air.

—Embrasse-le ma fille, me dit le docteur, et va le coucher dans son lit; tu lui tiendras une petite cravate légère devant la canule;...au surplus Joseph va passer la nuit avec vous; n'est-ce pas, mon enfant, tu vas passer la nuit? Je viendrai demain matin avant l'hôpital. Allons, ça va bien, très bien.

Il remit sa cravate, son pardessus, et comme il s'en allait en donnant la main à mon pauvre homme, je pris son autre main et je l'embrassai. C'est peut-être bête; mais je n'avais pas eu le temps de calculer. Il parti d'un gros rire et se retournant vers mon mari!

Tu n'est donc pas jaloux, mon camarade? vois donc ta femme qui me fait la cour. Allons, bonsoir.

C'est drôle, mais à partir de ce moment là, il nous a toujours tutoyés, pas par mépris, ça se voyait bien; c'était une façon qu'il avait de dire : voilà de braves gens que j'ai obligés de bon cœur.

Le lendemain, il arriva à huit heures et demie du matin, toujours frais et rasé.

Il me parut encore plus gros que la veille, et ça s'explique : il apportait quatre bouteilles de vieux bordeaux, deux dans ses poches et deux sous son bras.

Il faut qu'il boive de cela, le galopin, tout a bien marché cette nuit ?

Oui mon oncle, répondit M. Joseph, admirablement.

C'est pas tout cela, mais pendant toute la semaine ils venaient presque tous les jours. Et quand j'entendais la voiture rouler comme un tonnerre dans notre pauvre petite rue et s'arrêter devant la porte, je me disais :

Comment ferons-nous, mon Dieu pour les payer ? Nous avons demandé à droite, à gauche, et nous avons su que le docteur soignait la haute aristocratie et demandait toujours des louis et des louis.

Nous avons quelques vingt piastres à la caisse d'épargnes, mais je pensais : S'il me demande le double ou le triple ? Vous comprenez, que faire ? j'en étais malade. Un matin que mon mari était là, je pris mon courage à deux mains et je dis :

Monsieur le Dr., vous avez été bon.....trop bon pour nous ; vous avez sauvé la vie à mon garçon.

Quant à cela, tu peux t'en vanter, ma fille ! mais c'est mon métier de couper le cou à ces galopins-là.

Pas de ceux qui demeurent en haut près du grenier.

Vous comprenez, mademoiselle, je l'amenais petit à petit à la question.

Comment pas ceux-là ! qu'est-ce que tu nous chantes ? Ceux-là avant les autres nom d'un petit bonhomme !—Il disait souvent ce mot-là—avant les autres parce qu'ils en ont plus besoin.

Je devine bien que vous avez bon cœur, monsieur le Dr., mais ça ne fait rien, je..... maintenant que le petit est guéri.....Nous voudrions bien..... nous ne sommes pas riches..... mais enfin.....

Je sentais que j'étais rouge comme un coq, et plus je cherchais à en sortir, moins je trouvais la porte.

Vous voulez me payer, Voyons, dis le donc tout de suite ? Eh bien ! tu ne dois rien du tout, là, es-tu contente ?

Oh ! par exemple, monsieur le Dr., nous ne pouvons pas..... nous ne pouvons pas.

Laissez-nous faire ce que nous pourrons, mon bon cher monsieur, disait mon mari.

Au fait, je ne veux pas vous blesser, mes enfants. Vous voulez me payer, eh bien ! payez moi ! c'est dix piastres. Fichez-moi la paix. Il était si drôle quand il faisait semblant de se mettre

en colère. Fichez-moi la paix ! enragés que vous êtes ! c'est dix piastres et pas des trente sous ; tout du papier.....Dimanche prochain tu habilleras ton galopin, et vous vous tiendrez prêts pour midi. Il faut que ce garçon prenne l'air et aille faire un tour de montagne en voiture ; on viendra vous prendre.

Mais vous êtes donc bon comme le bon Dieu ! monsieur le Dr.

Un peu de silence ! si ça t'est égalaprès la promenade, vous monterez me dire bonjour et le bambin m'apportera son argent. C'est entendu.

Eh bien ! mademoiselle, ajouta Louise, le soir de ce jour-là nous recevions encore un panier de vin de Bordeaux, quoique nous en avions eu quatre bouteilles. Quel homme ! dites ? Aussi, voyez-vous demain matin le docteur aurait besoin de mon bras droit, que je lui dirais tout de suite : mais coupez donc.

Dix piastres ! dix piastres ! ça n'était pas seulement la vingtième partie de ce que nous lui devons ; mais c'était pour ne pas nous humilier. Aussi quand j'ai vu cela, j'ai voulu lui faire plaisir. J'ai acheté de la toile tout ce que j'ai trouvé de plus beau en toile, et je lui ai fait une douzaine de chemises.

Mais comment avez-vous pu lui prendre mesure ? fis-je remarquer.

Ah ! c'est ce qui m'a donné le plus de peine, mais je suis entêtée quand je veux quelque chose. J'ai été trouver sa servante que je connaissait, je lui ai dit que le docteur m'avait dit de m'entendre avec sa blanchisseuse pour raccommode son linge. C'était pas trop bête. Quand j'ai su où demeurait la blanchisseuse, j'ai été lui dire que le docteur m'avait commandé des chemises semblables à celles qu'elle avait ; alors j'ai bien pris mes mesures : j'ai taillé un patron pour le col et les devants, les poignets, les épaulettes et tout, et voilà.

J'étais pourtant bien pressée par l'ouvrage à cette époque là, mais je travaillais la nuit ; j'ai fait les douze chemises la nuit. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que cela me faisait plaisir. Je me disais tout bas :

Ah ! tu ne veux pas te faire payer, endiable, et bien, tu ne m'empêcheras pas de passer des nuits pour toi, et je travaillais ah, donc, il fallait voir !...

Vous comprenez que c'était piqué dans la perfection ! D'ailleurs vous savez comme je pique, quand je veux piquer.

Mais je bavarde, et le corsage de madame, ne se fait guère. Nous disons donc qu'il faut poser cette ruche.

LES CHARBONS ENCHANTÉS.

L É G E N D E .



VOILA trois siècles environ, un vieux moulin couronnait une des collines de la forêt Noire.

C'était la demeure d'un jeune meunier, homme pieux et ouvrier actif : depuis quelques années, le malheur l'accablait de toutes les façons.

Il avait vu enterrer sa femme chérie et son fils,—son fils le seul gage de leur tendresse : la guerre ne lui avait laissé qu'une maison tombant en ruine ; encore, un impitoyable créancier voulait-il en ce moment la lui prendre. Pauvre malheureux ! il ne lui restait qu'à s'enrôler, ou bien à servir chez un autre, comme garçon meunier. Et c'était loin, bien loin qu'il lui fallait aller chercher à vivre ; car, dans son pays, tout était dévasté, et nul n'aurait pu y payer ses services.

Et cependant il ne pouvait prendre ni l'un ni l'autre de ces deux partis ; une belle-mère vieille et infirme réclamait ses soins. Et puis, lui, il était d'une santé frêle et chancelante.

Malheureux à ce point, il fut près plus d'une fois de perdre toute confiance en Dieu ; mais Gertrude, sa cousine, fillette à l'air avenant et joyeux, avait reçu de la nature un don bien précieux : le courage et la résignation.

La bonne et gentille Gertrude était une pauvre parente de la défunte femme du meunier. Un dévouement sincère et désintéressé on ne peut davantage, la retenait dans le vieux moulin. La pauvre fille souvent s'y trouvait réduite à ramasser des pommes sauvages pour vivre, et à aller glaner du bois mort quand advenait l'hiver.

Elle était bonne, jolie et laborieuse : aussi on ne l'appelait partout que la bonne Gertrude, et lorsqu'on voulait parler de beaux yeux, on disait : « Des yeux comme les yeux de Gertrude. »

Les filles du village elles-mêmes reconnaissaient qu'elle était gentille et agréable, et elles ajustaient, comme elle, leurs collerettes. Car des vêtements grossiers et les vieux rubans qui retenaient sa longue

chevelure blonde, marquaient avec tant de décence sa taille fine et suave, attachaient avec tant de grâce ses belles tresses blondes, que Gertrude paraissait toujours mieux parée que les autres. C'est, voyez-vous, qu'elle était parée de deux bien belles choses : le goût et la propreté.

Tout cela lui avait valu d'être recherchée en mariage par maint et maint garçon. Et certes, il ne lui aurait pas fallu, en se mariant à l'un deux, aller ramasser des pommes sauvages pour manger, ou du bois mort pour se chauffer. Mais n'importe, chaque fois qu'il en venait un nouveau, Gertrude lui répondait : « Non, » comme aux autres. Si bien qu'il n'en vint plus, et qu'il se répandit le bruit que Gertrude aimait son cousin. Il n'en était rien, pourtant. La bonne fille n'avait guère le loisir de s'occuper d'amour, et aurait trouvé bien mal de rendre, en l'épousant, son cousin plus pauvre encore.

Elle aurait désiré, au contraire, qu'il fit choix d'une femme—bien riche ; d'une femme qui serait bonne fille pour la pauvre belle-mère du meunier. Et comme elle appréciait les qualités de son cousin, elle ne doutait nullement qu'il ne pût faire un bon parti, pourvu seulement qu'il le voulût. Mais le meunier avait promis à sa femme mourante de ne jamais abandonner la pauvre orpheline ; de conserver tous ses soins et toute sa tendresse à sa mère infirme, et de leur tenir lieu d'appui à toutes les deux.

Un soir Gertrude prépara comme de coutume sur sa petite cheminée, tout ce qu'il fallait pour le déjeuner de son maître, et puis elle alla se coucher, se promettant bien de ne pas dormir trop long-temps.

Lorsqu'elle s'éveilla, la cloche du couvent sonna quatre fois. Gertrude se leva à la hâte, ne mit que les vêtements les plus indispensables, et courut à la cheminée. Hélas ! il n'y restait plus une seule braise rouge. Elle battit le briquet... Impossible d'avoir une étincelle.

Tout à coup elle aperçut, à travers la petite fenêtre de sa cuisine, vis-à-vis le moulin, un grand feu de charbon sous un vieux chêne qui dominait la colline, et qui était bien connu de chacun dans le pays.

Autour de ce feu, plusieurs hommes semblaient se chauffer en causant.

—Que la sainte Vierge soit louée ! s'écria Gertrude en se frottant joyeusement les mains, je vais pouvoir allumer mon feu. Voilà des gardes-forestiers : le vieux Pierre et Jean, sans doute, qui ne demanderont pas mieux que de m'en donner.

Vite elle saisit une assez grande pelle de fer, et court en toute hâte vers le feu.

—Bonjour, bonjour, mes voisins, leur cria-t-elle encore de loin : veuillez me donner quelques charbons pour faire bouillir le lait de mon cousin. Mon cousin doit aller de bonne heure au château.

Quand elle fut arrivée plus près, elle vit bien que ce n'était pas les gardes qu'elle connaissait, car ils ne lui rendirent pas son salut, et ne lui donnèrent même point la permission de prendre les charbons. Mais Gertrude n'en remplit pas moins sa pelle, les remercia, et s'en revint aussi lestement qu'elle était venue. Elle n'était pas encore arrivée à sa cheminée, que les charbons étaient déjà morts ; elle ne put même y découvrir la moindre étincelle.

Il ne lui restait qu'à s'en aller encore une fois à ce feu, qui semblait briller plus fort que jamais sous le chêne. Elle prit sa pelle, et cette fois des pincettes, demanda bien poliment quelques charbons, et se donna un moment de répit pour contempler les étrangers.

Elle fut toute surprise de leurs costumes bizarres, et qui semblait bien légers pour une froide nuit de novembre ; car ils portaient des vestes tissées en fil de fer, et des casques surmontés d'un aigle couvraient leurs longs cheveux blancs comme la neige. Enfin ils étaient armés d'épées larges et courtes, et tenaient à la main de longues lances.

Gertrude comprit alors que ces gens n'étaient pas du pays, et elle se sentit saisie d'un tremblement dont elle ne s'expliquait point la cause, mais qui la fit hésiter un instant avant d'aller recourir une troisième fois à l'obligeance de ces charbonniers étrangers, si mornes et au regard si farouche. — Cependant, il le fallait : ses charbons étaient encore éteints, et le jour commençait déjà à naître.

Elle rappela tout son courage, s'élança vers la colline, salua d'un sourire inquiet les étrangers, et prit, toute tremblante, autant de charbons que la pelle en pouvait contenir.

Soudain ces hommes se retournent vers elle, la flamme des charbons jaillit en leur bleuâtre ; ils frappent leurs glaives contre leurs lances, et crient d'une voix terrible et sépulcrale :

Ne reviens plus.

Pâle et saisie d'effroi, Gertrude atteignit le moulin, ferma précipitamment la porte, et jeta sous la cheminée les charbons, qui s'étaient éteints de même que les deux autres fois. Et puis elle tomba sans force sur un siège... Jugez de sa terreur ! Une heure sonnait à l'horloge du couvent voisin. La pauvre fille n'avait entendu, lors de son réveil, que les quatre derniers coups de minuit ; elle avait pris la lueur incertaine de la lune pour le jour naissant.

—Oh ! sainte Vierge ! s'écria Gertrude, à qui donc ai-je parlé cette nuit ? A qui donc appartenaient les charbons confiés à d'aussi terribles gardiens ?

Elle jeta encore un regard timide vers le grand chêne. Mais la profonde obscurité régnait, et d'immenses et noirs nuages avaient enclos le blanc clair de lune que la jeune fille avait pris pour le point du jour.

A cette vue, Gertrude frissonna de tous ses membres, et se mit à prier sainte Gertrude, sa patronne, dont une belle image, gravée par *Albert Durer*, se trouvait attachée par quatre épingles le long de la muraille blanche de sa petite chambre. Mais cette prière ne l'empêcha point de s'élancer bientôt dans son lit, et de s'y cacher sous le plus épais de ses couvertures. L'émoi qui l'agitait l'empêcha longtemps de s'endormir, et elle entendit sonner toutes les heures de la nuit, et elle compta chacune de ces heures, impatiente qu'elle était de voir arriver l'heure de son lever. A la fin, pourtant, la fatigue et tant d'impressions diverses la firent tomber dans un profond assoupissement.

Quand elle se réveilla, un beau soleil d'automne dorait la cime des arbres : le meunier devait être depuis longtemps arrivé au château ; et pourtant rien dans la cuisine n'indiquait qu'il eût préparé son déjeuner avant de partir. Il ne restait même pas dans la cheminée un seul des charbons mystérieux apportés la veille par Gertrude. Elle aurait pourtant bien voulu pouvoir les montrer à son cousin, et lui raconter ses frayeurs de la nuit. A présent il dira : « Tout cela est un rêve, petite folle. » A présent, peut-être, il va se fâcher contre elle, ce qui, jusqu'à cette heure, ne lui était pas encore arrivé.

Voilà donc la pauvre petite redoublant de zèle pour regagner le temps perdu par elle en se levant si tard. Rien ne put cependant lui ôter de la tête l'idée fixe de ses aventures de la nuit, et elle ne cessa d'y songer constamment.

Cependant la matinée s'était passée ; quatre heures sonnaient, la nuit venait, le souper se trouvait prêt, commençait même à se refroidir ; et le meunier ne paraissait pas encore.

Gertrude alla plusieurs fois à sa rencontre, quoi-

que le chemin conduisit tout près du vieux chêne qu'elle ne pouvait voir sans frissonner.

Enfin, quand déjà les étoiles commençaient à briller, elle entendit le pas bien connu de son cousin et se hâta de lui ouvrir la porte. Elle le reçut la joie dans les yeux, lui pressa la main et lui exprima son chagrin de ce qu'il avait fait à jeun une si longue route. Puis elle se mit à raconter les événements et les frayeurs de la nuit passée. Elle lui demanda si, le matin, il avait encore trouvé les charbons qui attestaient la réalité de son récit, et qui prouvaient qu'elle ne s'étaient éveillée que de trop bonne heure pour préparer son déjeuner. Elle le pria enfin de ne pas lui en vouloir à elle qui était si désireuse de le contenter.

Le meunier s'était approché de la cheminée, où son repas chauffait sur un bon feu, et Gertrude vit alors qu'il la regardait d'un œil riant et qu'il paraissait plus gai qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

— Oh ! mon bon maître ! s'écria-t-elle, oubliant toutes ses terreurs, vous avez fait un heureux voyage, et j'en suis sûre, vous avez rencontré la fortune en route. Car je vois briller un beau peigne dans vos cheveux (1).—Et puis ce superbe mouchoir autour de votre cou ! Je parie que vous l'avez acheté à ce bourg où il y a foire à présent ! à ce bourg qui se trouve encore à une lieue au moins du château. Dites-moi, dites-moi donc bien vite quel sujet vous avez d'espérer un meilleur sort.

— Oui, oui, ma bonne Gertrude, répondit le meunier,—et de grosses larmes de joie coulaient dans ses yeux,—désormais tu ne mangeras plus une si chétive nourriture. Nous gardons le moulin, et tu ne me quitteras pas, mon enfant.

C'était la première fois qu'il disait autant de gaies paroles ; et quoiqu'elle sût bien qu'un secours inespéré de la fortune les dictait, elle sentit pourtant son cœur se resserrer.

Le meunier ouvrit alors un gros paquet où se trouvaient de l'étoffe pour faire des jupes, des pourpoints et un beau bonnet fourré. Sans compter du drap rouge si joli, façonné en corset, des chaînes et des boucles d'argent pour Gertrude ; sans compter maint cadeau utile et agréable, destiné à la vieille mère.

Toutes deux se regardaient ébahies et contentes.

Toutes deux bénissaient le ciel qui avait fait rencontrer au meunier,—c'est ce qu'il disait du moins,—un riche parent à peine connu de lui. Et cependant, le digne homme touché de la triste situation de l'infortuné meunier, lui fit don des beaux cadeaux

(1) Les paysans allemands attachent sur le derrière de la tête leurs cheveux avec un peigne.

énumérés tout à l'heure, et encore d'une bonne somme d'argent.

L'heureuse famille s'assit alors autour de la petite table, et certes dans tout le pays il ne s'était fait de longtemps plus joyeux repas que le repas de ce soir-là. Il fallut, vous le sentez bien, que Gertrude contât plus d'une fois encore ses apparitions du grand chêne. Le meunier ne pouvait se lasser d'entendre raconter avec quel art les vestes des fantômes étaient tissées en fil de fer ; quelle était la grandeur des aigles qui servaient de cimier à leurs casques ; enfin quels larges glaives flamboyaient dans leurs mains.

— Mais, dit Gertrude à la fin de son histoire, pour me faire oublier ces vilains fantômes, dépeignez-moi donc à votre tour ce bon et généreux parent, à qui nous devons une si heureuse journée. Certes, il doit y avoir tant de bonhomie dans ses regards et dans son doux sourire, que vous vous disiez d'avance, j'en suis sûre, il va venir à mon aide. Que j'aurais de plaisir à le voir, à couvrir de baisers ses mains bienfaisantes.

— Eh ! ma bonne Gertrude, je ne sais trop si tu voudras l'embrasser ; je pense même qu'il ne te plairait guère... Disant cela, le meunier changea de conversation, et demanda si elle saurait bien reconnaître les figures des hommes de fer, quand même ils seraient autrement vêtus ?—Que le ciel me préserve de les revoir, s'écria la fillette en faisant le signe de la croix ; cependant, peu importe le lieu où je les rencontrerais, je suis sûre de ne jamais oublier leurs terribles figures.

Le lendemain, le meunier partit de bonne heure pour la ville voisine. Ensuite il prit un garçon à ses gages, et commanda des maçons et des charpentiers pour réparer son moulin, qui menaçait ruine. Lorsque le vent d'automne revint chasser les feuilles jaunes et sèches, on ne disait plus : « Le vieux moulin du pauvre meunier ; le vieux moulin où demeure la gentille Gertrude. » Une jolie maison s'élevait sur le bord de la vallée ; les roues du moulin tournaient jour et nuit, et il était adossé à des étables remplies de vaches à la peau bigarrée. On voyait aussi, près de là, un beau jardin dont les buissons de rosiers et de jasmins, les violettes et les boutons d'or promettaient les plus belles fleurs à Gertrude, pour en faire des bouquets pour elles et des couronnes pour ses tombes chéries.

Depuis la bonne fortune survenue à son maître d'une manière si inopinée, Gertrude avait plus d'une fois, la nuit, jeté des regards craintifs vers le vieux chêne. Jamais rien ne lui avait apparu, ni la flamme bleuâtre, ni les fantômes terribles.

Cependant, une fois elle confia tout bas à son cou-

sin que souvent aux approches de minuit, et à la blanche lueur de la lune, elle croyait voir de pâles ombres et ouïr des cris plaintifs qui semblaient l'appeler.

— Hélas, dit-elle tout effrayée, qui le sait ? Un jour, peut-être, elles viendront me redemander leurs charbons. Oh ! que ne puis-je tirer de peine ces pauvres âmes !

Alors le meunier fit construire une petite chapelle à la place même où Gertrude disait avoir vu étinceler les charbons. Dès ce moment, Gertrude ne vit plus apparaître aucune ombre.

La veille de la fête des âmes, Gertrude porta pour la première fois à la chapelle un panier de fleurs, afin d'en parer l'autel. Puis elle se mit à prier jusqu'au soir.

Le lendemain, elle alla à l'église du couvent voisin ; le meunier, en habit de fêtes, voulut l'accompagner. Il avait l'air avenant et joyeux : aussi Gertrude ne put-elle s'empêcher de remarquer quel joli garçon faisait son cousin.

Quand ils revinrent, le meunier fit prendre à Gertrude un sentier qui traversait le bois :—J'ai des choses à vous confier, dit-il, des choses qui se disent mieux sous les grands arbres et dans la solitude, que dans une étroite chambrette ou parmi tous ces gens qui sortent du couvent.

A ces mots, Gertrude se prit à rougir, et son cœur à battre si fort qu'on l'entendait quasiment. Pour quoi ? elle ne le savait pas.

Quand ils furent assis sous les vieux arbres qui ombragent le vieux monument d'un pèlerin, d'un pèlerin jadis assassiné en ces lieux, et dont les anges du ciel ont, dit-on, construit la tombe, le jeune homme prit la main de l'innocente fille, et lui dit :

— Gertrude, veux-tu être ma femme ? Tout ce que je possède est à toi.

— Oui, répondit la jeune fille ; et des larmes brillèrent dans ses yeux. Mais je n'ai rien, ajouta-t-elle, je n'ai rien à vous offrir qu'amour et fidélité jusqu'au trépas.

— Tout ce qui paraît m'appartenir est à toi. Je n'étais que le dépositaire de ton bien, s'écria le meunier, transporté de joie.

Puis il ôta du doigt de Gertrude le mince anneau d'argent qu'elle avait reçu de sa mère, et lui donna en échange une belle bague d'or. Ensuite, il passa autour de son cou une grosse chaîne à laquelle pendait une médaille... En la voyant, Gertrude, saisie d'effroi, voulut rejeter loin d'elle ce présent du meunier ; car le guerrier dont l'effigie était empreinte sur cette médaille offrait la ressemblance complète de l'un des trois terribles charbonniers. Seulement

sur la médaille, un large manteau descendait de ses épaules, et son casque ressemblait à une couronne.

Le jeune homme rassura Gertrude.—Ma douce amie, dit-il, porte cela en souvenir de celui qui fit notre bonheur. J'avais raison de le dire : c'est à toi qu'appartient tout ce que je possède.

Il y aura bientôt deux ans, je devais faire une pénible visite à l'intendant, afin d'implorer sa pitié qu'il m'aurait refusée, j'en suis sûr. Accablé de soucis, je ne pus m'endormir que longtemps après minuit. Un grand rayon de soleil brillait sur ma couche, quand je m'éveillai.

Je courus à la cheminée, et au lieu de mon déjeuner, j'y vis un grand tas d'or : des bagues, des médailles et d'autres objets précieux ! Juge de ma surprise ! Ivre de joie, je ne pus trouver une seule parole pour t'appeler.

Je me prosternai en rendant grâce à celui qui, d'un signe, peut combler de richesses le pauvre ; mettre fin aux grandes misères.

Puis je pensai à mettre en sûreté mes trésors. J'en emportai le plus possible, et j'enterrai le reste dans la cave.

Après cela, je partis en toute hâte pour sauver notre pauvre maison. Il fallait se hâter ; car Gertrude, tu l'ignorais, mais c'était le dernier jour ; et déjà il se présentait des acheteurs pour avoir mon moulin.

J'échangai pour de l'argent de bon aloi autant d'or qu'il me fallait, et je me sentis le plus heureux des hommes lorsque tu m'eus raconté les aventures de la terrible nuit.

Oui, c'est par toi que m'est venu tout mon bonheur, le ciel me l'envoie par ta main chérie.

— Redoutant tes craintes, j'inventai mon conte d'un riche parent—qui n'a jamais existé, et je résolus de ne te dire la vérité qu'après avoir soulagé, autant que possible, les âmes en souffrance qui recevaient leur châtement sous le chêne. Sans doute, elles y étaient punies pour avoir trop aimé les richesses quand elles étaient sur la terre, comme nous y sommes aujourd'hui.

Regarde, ma Gertrude, l'effigie de la médaille : vois ce buste, ceint d'une couronne et vêtu d'un manteau ; sans doute, c'est le portrait de l'ancien maître de notre trésor.

Regarde-le souvent à l'avenir, prie pour le repos de son âme, afin qu'il obtienne le paradis.

Et puis, laisse-moi te le dire encore, ma bonne Gertrude : tout ce que j'ai t'appartient, et tu m'apportes la plus belle dot qu'une femme puisse apporter : amour et fidélité.

Ma Gertrude, dis : veux-tu être mienne ?

Elle lui pressa la main, et répondit :

— Tienne à la vie à la mort !

SECRET.



ATHALIE de Hauteville avait vingt deux ans, et depuis trois années déjà elle se trouvait veuve. Nathalie était une des plus jolies femmes de Paris, brune piquante dont les grands yeux noirs avaient un charme indéfinissable. C'était une de ces délicieuses têtes dans lesquelles on trouve tout à la fois, la vivacité d'une Italienne,

l'âme brûlante d'une Espagnole et la grâce d'une française ; de ces traits fins et spirituels qui plaisent plus encore par leur expression que par leur régularité.

Mariée à dix-huit ans à un homme qui avait près de trois fois son âge, Nathalie, très-enfant de caractère, n'avait songé alors qu'au plaisir de faire une grande toilette, de recevoir des cadeaux, de porter un bouquet de fleurs d'oranger et d'être appelée madame. M. de Hauteville était riche, il avait comblé sa femme de présents. Une année s'était écoulée au milieu des fêtes, des plaisirs, puis tout à coup une maladie de quelques jours avait emporté M. de Hauteville, et laissé veuve une jeune femme, qui avait regretté son époux comme on regrette un ami et un protecteur.

Mais à dix-huit ans le chagrin passe vite ; l'âme est encore si neuve d'illusions et de sentiments ! Madame de Hauteville se voyait recherchée, invitée partout ; le monde la désirait, elle était appelée par sa fortune, par sa position à faire l'ornement de la société. Cependant Nathalie sentit qu'elle était trop jeune pour vivre sans mentor, pour aller seule dans ces brillantes réunions où elle se plaisait beaucoup. Elle pria son oncle M. d'Ablaincourt de venir demeurer avec elle.

M. d'Ablaincourt, était un vieux garçon : il n'avait jamais eu en sa vie qu'une passion, et c'était lui-même qu'elle avait pour objet. Il s'aimait au-dessus de tout, et si parfois il avait un peu aimé quelque autre, c'est que probablement cet autre avait eu pour lui des soins, des attentions, des prévenan-

ces qui avaient rendu leurs relations tout à son avantage. M. d'Ablaincourt était un profond égoïste, mais égoïste de bon ton, de bonnes manières ; ayant l'air de ne faire que vos volontés, tout en ne faisant que ce qui lui était agréable ; paraissant s'intéresser à vous, mais ne s'intéressant jamais qu'à lui. Trop insouciant pour faire du mal, mais peu disposé à faire du bien, à moins que cela n'eût pour lui quelque résultat avantageux. Enfin aimant ses aises et tenant à toutes ces petites jouissances de la vie que le luxe sait inventer. Tel était M. d'Ablaincourt, qui avait consenti à venir demeurer chez sa nièce parce qu'il savait que Nathalie, qui était aimable et bonne, quoiqu'un peu vive et légère, le comblerait de prévenances et de petits soins.

M. d'Ablaincourt accompagnait sa nièce dans le monde parce qu'il aimait encore ses plaisirs ; cependant quand on avait reçu une invitation d'une maison où il présumait ne pas s'amuser, le vieux garçon tournait autour de sa nièce, en lui disant :

« Je crains que tu ne te plaises pas à cette soirée...
« Il n'y aura pas de jolies toilettes..... On n'y fera
« que jouer. Moi, je suis tout disposé à t'y conduire,
« tu sais que je fais tout ce que tu veux !... mais j'ai
« bien peur que tu ne t'y ennues ! »

Et Nathalie, qui avait toute confiance en son oncle, se laissait persuader, et ne manquait pas de dire : « vous avez raison, je crois que nous ferons bien mieux de ne pas aller à cette réunion. »

Nathalie était coquette : habituée à captiver les regards, à charmer, à séduire ; elle écoutait en riant les nombreuses déclarations qui lui étaient adressées, et renvoyait à son oncle tous ceux qui aspiraient à sa main, en leur disant : « Avant de vous donner aucun espoir, je veux savoir si vous plairez à M. d'Ablaincourt. »

Il est probable que Nathalie aurait répondu autrement si son cœur eût éprouvé quelque préférence, mais jusqu'alors elle avait trouvé qu'il était plus doux de plaire et de garder sa liberté.

De son côté le vieux garçon, qui était maître chez sa nièce, ne désirait pas qu'elle se mariât ; un ne

veu pouvait être moins soumis, moins complaisant pour lui que Nathalie, c'est pourquoi M. d'Ablaincourt ne manquait jamais de découvrir quelque défaut grave chez chaque nouvel aspirant à la main de la jolie veuve.

Celui-ci était un homme d'un caractère trop sévère, trop sérieux pour Nathalie; celui-là aimait beaucoup le jeu, il était à craindre que cette passion ne l'entraînât un jour à faire quelque folie; un autre avait eu une série d'aventures galantes, on devait redouter qu'il ne fût pas corrigé; enfin, chacun des amoureux était bien poliment éconduit par le cher oncle, qui, en ceci comme en toute autre chose, semblait n'avoir pour objet, pour seul but que le bonheur de sa nièce.

Outre son égoïsme et sa gourmandise, le cher oncle avait pris depuis quelques années une autre passion, c'était celle du tric-trac. Ce jeu l'amusait beaucoup, il le préférait à tous les autres; jouer au tric-trac était pour M. d'Ablaincourt le plus doux passe-temps; mais ce jeu est peu répandu. Les dames ne l'aiment point dans un salon, parce qu'il fait passablement de bruit: les jeunes gens préfèrent la bouillotte ou l'écarté; M. d'Ablaincourt trouvait rarement l'occasion de faire cette partie qu'il aimait tant.

Les choses en étaient là, lorsque dans une soirée brillante, où Nathalie remportait tous les suffrages par ses grâces, ses attraits, et le charme d'une toilette ravissante, on annonça M. d'Apremont, capitaine de vaisseau.

Nathalie s'attendait à voir un vieux marin, bien brusque, bien sévère, ayant au moins une jambe de bois et un œil couvert d'un bandeau noir: à son grand étonnement, elle vit entrer un homme de trente ans au plus, fort bien de figure, dont la haute stature et la tournure martiale n'étaient nullement dépourvues de grâces, et qui n'avait ni jambe de bois, ni bandeau sur l'œil.

Armand d'Apremont était entré de très-bonne heure au service; passionné pour la marine, il était parvenu, quoique fort jeune au grade de capitaine. Déjà riche par sa famille, il avait augmenté sa fortune. Cependant il venait d'avoir trente ans. Depuis quinze années il courait les mers et il se sentait quelquefois le désir de prendre du repos; on lui conseillait de se marier, mais jusqu'alors le capitaine d'Apremont, n'avait fait que rire de l'amour qu'il regardait comme une passion indigne d'un marin.

La vue de Nathalie changea tous les sentiments du capitaine; une révolution soudaine s'opéra en lui. Il regardait danser la jeune veuve, et ne pouvait plus porter ailleurs ses regards. Il suivait tous les mouvements de madame de Hauteville, dont la danse

gracieuse et légère le transportait et ne lui permettait plus de remarquer d'autres femmes. Enfin M. d'Apremont dit à quelqu'un qui était près de lui:

« Quelle est donc cette jolie femme qui danse avec tant de grâce. — C'est madame de Hauteville.....
« une jeune veuve vous la trouvez bien, n'est-ce pas, capitaine? — Oh, oui!... Je la trouve... ravissante. — Elle a autant d'esprit que de charmes,
« invitez-la à danser, vous pourrez causer avec elle et vous en jugerez. — Que je l'invite à danser... moi...
« mais je ne sais pas danser. — Ah! c'est différent.»

Pour la première fois de sa vie Armand regretta de ne pas savoir danser; il tournait autour de la jolie femme, et cherchait un prétexte pour entamer avec elle une conversation; mais quand il pensait l'avoir trouvé, un jeune cavalier venait prendre Nathalie par la main et l'emmenait à la danse.

M. d'Apremont se mordait les lèvres et se contentait encore d'aller admirer la charmante danseuse.

La soirée se passa ainsi. Le capitaine n'osa point parler à madame de Hauteville, mais il ne la perdit pas de vue un instant.

Nathalie s'aperçut de la conduite du capitaine, les femmes voient bien vite l'effet qu'elles produisent, mais elle n'eut pas l'air d'y faire attention, quoiqu'en secret elle en fût flattée, car, en parlant de M. d'Apremont, on lui avait dit: « C'est un homme très-peu aimable avec les femmes; on ne l'a jamais entendu leur adresser un compliment.»

Et Nathalie s'était dit: cela m'amuserait de l'entendre me faire la cour.

D'Apremont qui, avant d'avoir vu Nathalie allait très-peu dans le monde et surtout aux bals, ne manqua plus de se rendre où il espérait rencontrer la jolie veuve. Il trouva moyen de lui parler, et fit tous ses efforts pour être aimable. On remarquait le changement de conduite du capitaine, ses assiduités près de Nathalie, et on lui disait:

« Prenez garde de vous laisser enflammer! madame de Hauteville est coquette, elle s'amusera de votre amour et se moquera de vos soupirs.»

Ensuite on disait à Nathalie: « Le capitaine est original, un ours, qui a tous les défauts des marins: il est colère, emporté, il fume, il jure, vous ne parviendrez pas à le rendre aimable.»

Malgré ces charitables avertissements qui n'étaient peut-être que le résultat de la jalousie et de l'envie, le marin et la coquette avaient beaucoup de plaisir à se retrouver ensemble. Lorsque d'Apremont allait s'oublier et laisser échapper une expression trop marine, Nathalie le regardait en faisant un petit mouvement du sourcil, aussitôt le capitaine s'arrêtait,

balbutiait et n'osait plus achever, tant il avait peur de voir la jolie figure prendre une expression de sévérité; et que l'on ne s'étonne pas de cette timidité dans un marin, l'amour change les caractères, il fait des miracles; n'en avons-nous pas eu mille preuves déjà.

Il était venu quelques bruits aux oreilles de l'oncle sur la nouvelle conquête que sa nièce avait faite. M. d'Ablaincourt n'y avait apporté que peu d'attention, présumant qu'il en serait de ce soupirant comme des autres et qu'il lui serait facile de le faire disgracier. Cependant les rapports devenaient plus fréquents et lorsqu'un jour Nathalie annonça à son oncle qu'elle avait engagé le capitaine à venir chez elle, le vieux garçon se mit presque en colère et dit à sa nièce.

« Vous avez fort mal fait, Nathalie, vous agissez trop sans me consulter. On dit le capitaine d'Apremont brusque, maussade, querelleur... Je ne l'ai aperçu dans le monde que derrière votre chaise... il ne m'a jamais demandé seulement comment je me portais... il n'était pas nécessaire de le recevoir chez vous.... C'est dans votre intérêt que je parle, ma nièce, mais vous êtes trop légère.»

Nathalie, craignant d'avoir agi inconsidérément était sur le point de faire dire au capitaine que sa soirée n'aurait pas lieu, son oncle n'exigea pas cela, il pensa qu'il saurait empêcher que le capitaine ne vint trop souvent.

Mais à quoi tiennent les résolutions, les événements les plus importants de notre vie? souvent à un hochet, à une bagatelle que le hasard envoie sur notre chemin; ici le jeu de tric-trac fut cause que la charmante Nathalie devint madame d'Apremont.

Car le capitaine était très-fort au tric-trac, il en laissa échapper quelques mots; aussitôt M. d'Ablaincourt lui proposa une partie; d'Apremont accepta. La partie dura presque toute la soirée parce que le marin avait compris qu'il fallait être agréable à l'oncle de Nathalie.

Quand tout le monde fut parti, la jolie veuve se plaignit du capitaine qu'elle avait trouvé fort peu galant, et qui ne s'était presque pas occupé d'elle.

« Vous aviez raison, mon oncle, dit-elle avec dépit, les marins ne sont pas aimables du tout, et j'ai eu tort d'engager M. d'Apremont à venir chez moi.

« Au contraire, ma nièce, répondit le vieux garçon, ce capitaine est fort aimable, fort bien élevé, nous l'avions mal jugé... aussi je l'ai engagé à venir souvent faire ma partie... c'est-à-dire te faire la cour... c'est un homme plein d'esprit... et d'un ton parfait.»

Nathalie vit que le capitaine avait fait la conquête de son oncle; elle lui pardonna d'avoir été moins

empresé près d'elle. D'Apremont revint, grâce au tric-trac; il était désiré par M. d'Ablaincourt.

A force d'amour, de soumission, il captiva aussi le cœur de la jolie veuve, et un matin Nathalie vint en rougissant dire à son oncle :

« Le capitaine veut m'épouser... que me conseillez-vous? »

Le vieux garçon réfléchit quelques minutes; il se dit: « Si elle refuse, d'Apremont cessera de venir ici... plus de tric-trac. Si elle accepte, il sera de la maison, je l'aurai toujours sous la main pour faire ma partie.»

Et la réponse fut: « Tu feras fort bien d'épouser le capitaine. »

Nathalie ne demandait pas mieux, car elle aimait Armand. Cependant comme une femme ne doit pas avoir l'air de céder trop vite, celle-ci fit venir le capitaine et lui dicta des conditions.

« S'il est vrai que vous m'aimiez...—Ah! madame je jure par tout...—Chut!... laissez-moi parler s'il vous plaît: s'il est vrai que vous m'aimiez, il m'en faut des preuves...—Tout ce que vous exigerez, je le fais.—Mais monsieur, ne m'interrompez donc pas tous les jours. Il ne faut plus jurer... comme cela vous arrive encore quelquefois, ce qui est très-vilain, devant une femme; ensuite il faut... et c'est surtout à cela que je tiens beaucoup. Il faut ne plus fumer, car je déteste l'odeur de la pipe... du tabac... enfin je ne veux pas d'un mari qui fume.»

Armand poussa un léger soupir, mais il répondit: « Je me soumetts à tout pour vous plaire... je ne fumerai plus.—Alors voilà ma main.»

Les noces furent bientôt célébrées. D'Apremont était au comble de ses vœux; Nathalie partageait l'amour de son époux. Lorsque, dans le monde, on les revit mariés, on se dit:

« Comment! cette petite veuve a pu épouser un marin!

—Eh quoi!... ce sévère capitaine s'est laissé séduire par les coquetteries de la jolie veuve! Voilà un couple bien mal assorti.»

Pauvres juges du cœur humain que ceux qui croient qu'il faut se ressembler de caractère pour s'aimer. Ce sont les contrastes qui produisent les plus heureux effets; il faut de l'ombre à la lumière, de la force pour soutenir la faiblesse, des éclats de gaieté pour dissiper la mélancolie. Mais si vous mettez ensemble deux humeurs, deux organisations semblables, quel résultat en obtiendrez-vous? *sic cæcus cæcum ducat.*

Les premiers mois du mariage se passèrent donc très-bien. Cependant je dois le dire, au milieu des plaisirs, du bonheur qu'il goûtait près de sa Nathalie,

brillante de jeunesse et d'attraits, quelquefois Armand devenait soucieux, son front se rembrunissait, une certaine inquiétude se lisait dans ses yeux ; mais cela ne durait pas : c'était comme un nuage qui passait sans laisser de traces ; la jeune femme ne s'en était même pas aperçue.

Pourtant au bout de quelque temps, ces moments de sombre, d'inquiétude vague, devinrent plus fréquents, et Nathalie le remarqua.

« Qu'as-tu donc, mon ami, » dit-elle à son mari, un jour qu'elle le voyait frapper du pied avec impatience. « Qui te cause de l'humeur... de l'ennui?... »

« Moi !... rien, je t'assure ! » répondit le capitaine, comme honteux de n'avoir pas été maître de lui. « Je n'ai ni ennui... ni humeur... contre qui veux-tu que j'aie de l'humeur ?—Mon Dieu, mon ami ! je n'en sais rien... mais voilà plusieurs fois que j'ai cru remarquer que tu avais quelque chose... si je t'ai fâché sans le savoir, dis-le-moi afin que cela ne m'arrive plus. »

Le capitaine embrassait tendrement sa femme en lui répétant qu'elle se trompait, et pendant quelques jours, il ne lui échappait aucun de ces mouvements qui inquiétaient Nathalie. Mais ensuite cela revenait, Armand s'oubliait de nouveau, et sa femme se creusait la tête pour deviner le sujet des moments de tristesse de son mari.

Nathalie fit part de ses remarques à son oncle, et le vieux garçon répondit : « C'est vrai... je crois que d'Aprémont a quelque chose... plusieurs fois en jouant au tric-trac, je l'ai vu regarder autour de lui d'un air inquiet, puis passer sa main sur son front... et alors il fait école sur école !... »

« Mon Dieu, mon oncle ! que signifie ce mystère ? Mon mari a quelque secret qui l'opprime... qui le chagrine ; j'en suis certaine ; et il ne veut pas me le confier !... »

« Cela est possible... il y a des choses qu'on ne peut pas dire à sa femme !...—Qu'on ne peut pas dire à sa femme !... mais je n'entends pas cela ! je veux que mon mari me dise tout ; qu'il n'ait point de mystère avec moi... car je n'en ai pas pour lui je ne puis pas être heureuse, si celui auquel j'ai donné mon cœur a un secret pour moi. »

M. d'Ablaincourt promit de tout tenter pour connaître le sujet des préoccupations de son neveu, mais il se borna à tacher de le faire jouer plus souvent au tric-trac, moyen qu'il pensait excellent pour conserver la bonne humeur.

On était alors au commencement de l'été... On quitta Paris pour se rendre dans une jolie propriété que le capitaine possédait aux environs de Fontainebleau.

D'Aprémont semblait être toujours aussi amoureux de sa femme, il mettait tous ses soins à lui plaire, à prévenir ses désirs. Cependant comme Nathalie préférait le repos à la promenade, son mari lui demanda la permission d'aller après le diner faire quelques tours dans la campagne. Cette demande était trop naturelle pour qu'on pût la lui refuser. Tous les jours après le diner, que l'on eût ou non de la société, Armand s'éclipsait pour aller faire sa promenade ; mais en revenant il était d'une humeur charmante, et les moments de tristesse, d'impatience, d'ennui, avaient entièrement disparu.

Malgré cela, Nathalie n'était pas satisfaite, ses soupçons renaissaient, elle se disait : « Mon mari n'a plus de ces airs sombres, soucieux, comme à Paris, mais c'est depuis qu'il sort tous les soirs après son diner... il est quelquefois deux heures absent... où va-t-il?... il préfère sortir seul... il y a du mystère dans sa conduite ! Je ne serai pas heureuse tant que je ne découvrirai pas ce mystère-là. »

Quelquefois Nathalie avait pensé à faire suivre son époux, mais elle éprouvait de la répugnance pour cette action ; mettre des domestiques dans sa confiance, faire espionner les pas d'un homme qui ne semblait occupé qu'à lui plaire, c'eût été mal ; la jeune femme le sentait et ne le faisait pas. Ce n'était qu'à son oncle qu'elle osait conter ses inquiétudes, et celui-ci se contentait de répondre : « Ton mari joue moins au tric-trac avec moi, c'est vrai ; mais enfin il y joue encore, et je ne puis pas essayer de le suivre dans ses promenades, car j'ai de mauvaises jambes, et il en a de très-bonnes ; je me fatiguerais inutilement. »

Un jour qu'il y avait du monde chez madame d'Aprémont, un jeune homme dit en riant au maître de la maison :

« Que diable faisais-tu donc hier, mon cher Armand, déguisé en paysan à la fenêtre d'une petite chaumière à un quart de lieue d'ici ?... si mon cheval n'avait été lancé, j'aurais voulu te demander si tu gardais là quelques troupeaux... »

« —Mon mari... déguisé en paysan : » dit Nathalie en fixant sur son époux des regards pleins d'étonnement.

« —Edouard se trompe, » répondit le capitaine, en cherchant à cacher un embarras assez visible, « ce n'est pas moi qu'il a vu ! »

« —Ce n'est pas toi !... c'est possible, » dit le jeune homme fâché de l'impression que ses paroles ont produits sur Nathalie, et s'apercevant qu'il a été indiscret. J'ai fort bien pu me tromper... »

« —Comment donc était mis cet homme ? » demanda Nathalie, « où était cette chaumière ? »

« —Ma foi, madame...il me serait assez difficile
« de retrouver l'endroit, car, je connais peu le pays..
« quant à l'homme, il avait une blouse bleue...une
« espèce de casquette...ah ! je ne sais où diable j'ai
« été penser que c'était le capitaine, car enfin nous
« ne sommes pas en carnaval ! »

Madame d'Apremont ne dit plus rien, mais elle demoura persuadée que c'était bien son mari que l'on avait vu, et puisqu'il était obligé de se déguiser, il fallait qu'il fût engagé dans une intrigue bien extraordinaire, et la jeune femme versa quelques larmes en répétant : « Que je suis donc malheureuse d'avoir « épousé un homme qui a des mystères avec moi ! »

La jalousie ne tarda pas à s'en mêler, car du moment que l'on a des secrets pour elles, les dames sont persuadées qu'il s'agit de quelques infidélités ; est-ce qu'elles n'auraient pour nous que de ces secrets-là ?

Madame d'Apremont voulut revenir à la ville. Toujours docile aux moindres volontés de sa femme, le capitaine se hâte de la ramener à Paris ; là, pendant quelque temps, les mouvements d'impatience, d'ennui, reparurent dans la conduite d'Armand, mais un jour il dit à sa femme :

« Ma chère amie, la promenade le soir me fait
« beaucoup de bien... je m'en étais parfaitement
« trouvé pendant notre séjour à la campagne ; moi,
« ancien marin, tu conçois que j'ai besoin de prendre
« de l'exercice, et que je ne puis rester enfermé dans
« un salon ou dans un spectacle aussitôt après mon
« dîner.

« —Oui, monsieur, oui, je conçois très-bien cela, »
répondit Nathalie en se mordant les lèvres de dépit.
« Allez vous promener, puisque cela vous fait du
« bien.

« —Cependant, ma bonne amie, pour peu que cela
« te contrarie...

« —Non, monsieur, non... allez vous promener...
« je ne m'y oppose pas. »

Le mari fut se promener tous les soirs pendant deux heures, et sa bonne humeur revint, et ses moments d'impatience, de tristesse, disparurent de nouveau.

« Mon mari a quelque intrigue !... il aime une
« autre femme, et il ne peut pas se passer de la voir, »
se dit Nathalie en pleurant en secret. « Voilà tout
« le mystère de ses humeurs... de sa conduite, de ses
« promenades... Ah ! je suis bien malheureuse...
« d'autant plus malheureuse qu'il est toujours aimable...
« aux petits soins près de moi, et que je ne
« sais comment m'y prendre pour lui dire qu'il est
« un monstre... un perfide... cependant il faut que
« je lui dise, car cela m'étouffe !... mais auparavant
« si je pouvais avoir des preuves irrécusables de sa

« trahison... oh ! oui, il me faut absolument des
« preuves !... »

Décidée à tout tenter pour savoir enfin la vérité, elle fait appeler près d'elle un petit commissionnaire qui stationnait au coin de sa maison, et dont plusieurs fois elle avait entendu vanter l'intelligence.

Après s'être assurée qu'il connaissait son mari, elle lui dit :

« M. d'Apremont sort tous les soirs.—Oui, mada-
« me.—Demain tu le suivras, tu sauras bien où il
« va.....et tu viendras me le dire.....surtout qu'on
« ne se doute de rien !...—Oh ! madame peut être
« tranquille. »

Nathalie attend le lendemain avec cette impatience qu'un jaloux seul peut comprendre. Enfin le moment est arrivé : le capitaine est sorti, et l'on doit être sur ses pas.

La jeune femme compte les minutes, les instants, elle brûle et tremble de voir revenir son commissionnaire. Trois quart d'heures s'écoulent ; il arrive enfin, couvert de sueur et de poussière.

« Eh bien ? » dit Nathalie d'une voix altérée,
« que sais-tu ? parle...dis-moi tout...n'oublie aucune
« circonstance.

—Madame, j'ai donc suivi monsieur en prenant
« bien garde pour ne pas être remarqué. Monsieur m'a
« mené loin !... jusque dans le Marais, dans Vieille rue
« du Temple, enfin il est entré dans une maison... pas
« trop belle.... je ne sais pas le numéro, mais je recon-
« naîtrai bien la maison... c'est comme une allée ; il
« n'y a pas de portier...

« Pas de portier.... une allée !... quelle horreur !...
« enfin....—Je suis entré aussi, un moment après
« monsieur, je l'entendais monter toujours, il s'est ar-
« rêté au troisième : c'est le dernier étage ; là, il a mis
« une clef dans une serrure, et il a ouvert une porte...

« —Il a ouvert lui-même... il n'a pas frappé, tu en
« es sûr....—Oh ! oui, madame....—Le monstre !...
« il a une clef !... et mon oncle qui le défendait !... mais
« achève donc....—Quand j'ai entendu qu'on refer-
« mait la porte, je suis monté tout doucement... et
« je me suis imaginé de regarder au trou de la serrure...
« comme il n'y avait que deux portes sur le carré,
« j'ai eu bientôt trouvé celle par où monsieur était
« entré...—Tu auras vingt francs de plus, achève...
« —J'ai aperçu monsieur qui traînait un grand cof-
« fre dans une chambre—Un coffre ?— Ensuite j'ai
« vu monsieur qui se déshabillait.—Après ?—Je ne
« pouvais pas toujours bien voir, mais, au bout d'un
« moment j'ai revu monsieur ; il était vêtu d'une
« espèce de blouse grise, et avait un bonnet grec sur
« la tête...—Une blouse grise à présent !... mais, mon
« Dieu ! qu'est-ce qu'il fait donc avec toutes ces

« blouses ?.. et puis...—Alors madame, j'ai pensé
« que vous seriez déjà bien aise de savoir tout cela,
« et je sommes bien vite accouru vous le dire.—Il suf-
« fit. Va chercher un fiacre...qu'il m'attende en bas..
« tu monteras près du cocher, et tu le feras arrêter à la
« maison d'où tu viens.»

Le commissionnaire va chercher la voiture, Natha-
lie met à la hâte un chapeau, un châle, et elle entre
chez son oncle en s'écriant :

« Je suis trahie... j'en ai les preuves.... mon mari.
« est chez sa maîtresse en ce moment... il a une blouse
« grise.... il en avait une bleue à la campagne.... mais
« je vais le confondre...—Ensuite...—Oh ! ensuite
« vous ne me verrez plus.»

Le vieux garçon n'a pas le temps de répondre, de
retenir sa nièce. Déjà Nathalie est partie, elle est
montée dans le fiacre, et le commissionnaire est près
du cocher.

On s'arrête Vieille rue du Temple, « C'est là, »
a dit le petit bonhomme, et Nathalie descend, pâle,
tremblante, pouvant à peine se soutenir.

« Voulez-vous que je monte avec vous, madame, »
dit le commissionnaire, — « Non, c'est inutile, j'irai
« seule ; tu m'as dit au troisième...—Oui, madame,
« la porte à gauche.—C'est bien.

La jeune femme se tient après la rampe, car elle
a besoin de soutien. Elle monte un escalier étroit
et sombre. Elle arrive au troisième, mais parvenue
devant le logement où est son mari, elle sent ses
forces lui manquer, et ne peut plus que se jeter contre
la porte en s'écriant :

« Ouvrez-moi, de grâce ou je vais mourir ! »

La porte s'ouvre, le capitaine reçoit sa femme
dans ses bras, et Nathalie n'aperçoit dans la chambre
que son mari, seul, vêtu en blouse, en bonnet grec
et fumant dans une superbe pipe turque.

« Ma femme ! » s'écrie Armand et regardant Na-
thalie avec surprise.

« —Oui, votre femme, monsieur, qui sait que
« vous la trahissez.... que vous vous déguisez.... et
« qui veut enfin connaître le mystère de votre con-
« duite...

« —Comment, Nathalie, tu as pu penser que j'en
« aimais une autre !... le mystère de ma conduite...
« et bien ! tiens .. le voici.... (Et le capitaine mon-
« trait sa pipe à sa femmes. » Avant notre mariage,
« tu m'avais défendu de fumer et je t'avais promis
« de t'obéir. Pendant quelques mois, je tiens reli-
« gieusement ma promesse... mais si tu savais ce qu'il
« m'en coûtait, il me manquait quelque chose....
« j'avais des momens d'humeur, de tristesse que je
« ne pouvais vaincre... c'était ma pipe... ma bonne
« pipe que je cherchais en vain... et après laquelle

« je soupirais. Enfin, n'y pouvant plus tenir, à la
« campagne, je découvris une chaumière dans la-
« quelle un bon paysan fumait. Je lui demandai s'il
« pourrait me prêter une blouse, un chapeau ; car
« je voulais bien fumer ; mais il ne fallait pas que
« tu pusses t'en apercevoir, et c'est surtout aux vête-
« mens que s'attache la fumée ; pour la bouche, je
« je sais mille moyens qui empêchent qu'elle ne con-
« serve aucune odeur de la pipe. Tout fut bientôt
« convenu entre moi et le paysan. Arrivé chez lui, je
« changeais de costume, je mettais un bonnet sur ma
« tête pour que mes cheveux fussent garantis, et même
« grâce à ma précaution, tu ne te doutais de rien ; tu
« voulus revenir à Paris : il me fallut trouver un nou-
« veau moyen pour fumer en secret, Je louai cette
« chambre dans un quartier éloigné du nôtre. J'y
« apportai moi-même un costume de rechange, et
« avant de fumer, j'ai soin d'enfermer bien hermé-
« tiquement dans un coffre les habits que je viens
« d'ôter. Voilà tout le mystère, ma chère amie,
« pardonne-moi de t'avoir désobéi, tu vois que j'avais
« fait tout mon possible pour te le cacher. »

Nathalie est déjà dans les bras de son mari, qu'elle
embrasse tendrement en s'écriant :

« Il se pourrait !...ce n'est que cela...ah ! que je
« suis heureuse !...Oh ! désormais, mon ami, tu fu-
« meras...tu fumeras chez toi, tant que cela te fera
« plaisir...oh ! je ne m'y opposerai plus, et tu n'au-
« ras pas besoin de te cacher pour cela ! »

Et Nathalie revient vers son oncle, rayonnante de
joie, lui dire : « Il m'aime toujours, mon cher oncle,
« il m'adore...c'est qu'il fumait, et voilà tout...mais
« je veux qu'il fume tout à son aise à présent, je suis
« si contente !...

« —Il y a un moyen de tout arranger, » dit M.
« d'Ablaincourt, « Ton mari fumera en jouant au tric-
« trac, avec moi.

« Et comme ça » pensait le vieux garçon, « je suis
« sûr de faire ma partie tous les soirs.

« —Ma chère Nathalie, dit le capitaine, tout en
« profitant de la permission que tu me donnes, j'au-
« rai toujours soin que cela ne t'incommode pas, et je
« prendrai chez moi les mêmes précautions que je
« prenais dehors.

« —Oh ! mon ami, tu est vraiment trop bon.....
« mais je suis si heureuse de savoir que tu ne m'est pas
« infidèle, qu'il me semble maintenant que j'aime
« l'odeur de la pipe. »

SCIENCE SOCIALES.

L'ORIGINE DES JOURNAUX.

Comprenez-vous le monde sans journaux ? Je ne le demande pas à vous, messieurs de la politique, de la bourse, ou des affaires, autant vaudrait vous demander si vous comprenez la vie sans l'air ambiant, sans la respiration. Je vous pose cette question à vous, mesdames, qui, chaque matin, pour vous délasser des plaisirs de la veille, promenez vos jolis yeux sur les longues colonnes de nos feuilles quotidiennes, pour y chercher quoi ? Ce que cherchent vos maris, vos frères, vos parents, de graves nouvelles, des intrigues politiques, des coups de bourse ? Dieu me garde de le croire ! mais avec quelle délectation vous savourez ces *faits divers* qui vous apprennent les cancanes du jour, les morts tragiques, les événements funestes et les procès, et surtout les mariages ? En dégustant à votre aise cette manne de chaque matin, vous ne vous êtes peut-être jamais douté qu'il y eut un temps où les journaux n'existaient pas ? Leur lecture vous paraît si naturelle et surtout si nécessaire, qu'il vous semble, n'est-ce pas, qu'ils ont été créés avec le monde, et cependant quelle erreur ! Deux cents ans à peine nous séparent de l'époque fantastique où le monde ne connaissait aucun journal ; que dis-je, deux cents ans ! les journaux comptent à peine soixante ou soixante-dix ans de véritable existence.

Au commencement du dix-septième siècle, on ne savait pas encore en France ce qu'était, je ne dis pas un journal, mais un ouvrage périodique quelconque. Il faut descendre jusqu'en 1631, environ deux cents ans après la découverte de l'imprimerie, pour trouver la première publication publique d'une feuille volante, et savez-vous qui fut son créateur ? le hasard, le simple hasard et voici comment :

Il y avait à cette époque à Paris un célèbre généalogiste, du nom de d'Hosier. C'est à lui que s'adressaient les familles nobles de l'époque pour la recherche ou la rectification de leurs titres auxquels on attachait alors une importance vitale. D'Hosier entretenait par état une correspondance des plus actives avec les principaux personnages du pays ; il

pénétrait dans des secrets des grandes maisons et en savait long sur les aventures dont nul autre que lui ne pouvait seulement se douter. Or, ce d'Hosier avait pour ami un docteur, M. Throphraste Renaudot, joli conteur, qui s'avisa de tourner au profit de sa clientèle les révélations plus ou moins piquantes qui lui arrivaient du généalogiste. Pour amuser ses malades, Renaudot leur contait les aventures des grandes familles de France. La chose fut immédiatement goûtée et la vogue du conteur augmenta si prodigieusement la clientèle du médecin, que n'ayant plus le temps de rester auprès de ses malades pour les divertir par sa conversation, il imagina de dicter chaque matin des *historiettes* à un secrétaire qui les copiait sur autant de feuilles volantes que le docteur avait de malades à visiter pendant la journée. Ces *nouvelles à la main* firent fureur et Renaudot, ne pouvant suffire aux demandes qui lui en étaient faites, imagina de les faire imprimer pour les vendre aux gens qui se portaient bien. Il adressa, à cet effet, une requête au Cardinal de Richelieu qui, comprenant aussitôt de quelle importance serait une feuille publiée sous la surveillance et presque sous la dictée du pouvoir, s'empressa d'accorder le privilège sollicité.

La publication de Renaudot prit alors les allures d'un vrai journal. Le premier numéro parut le 1er avril 1661. Il prit le titre de *Gazette* emprunté à une feuille que publiait à cette époque le gouvernement de Venise à seule fin de renseigner ses sujets sur les principaux événements de la guerre que cette république soutenait contre les Turcs. L'étymologie du mot se trouvait dans le nom d'une pièce de monnaie : *Gazetta*, moyennant laquelle les curieux pouvaient prendre lecture en certains endroits des publications du gouvernement. Une autre étymologie que je crois due aux mauvaises langues, dérive le mot *Gazette* du nom d'un oiseau babillard, très connu, la pie, qui en italien s'appelle *Gazza*.

Quoiqu'il en soit, la vogue de la *Gazette* de Renaudot fut en peu de temps si immense, que son

éditeur propriétaire renonça complètement à la médecine pour donner tout son temps à sa feuille. Il y gagna non seulement des sommes fabuleuses, mais encore des distinctions et des honneurs, car, peu de temps après ses débuts comme journaliste, il fut solennellement promu à la dignité d'historiographe de France. — Renaudot affectait des mœurs très sévères et une incorruptibilité à toute épreuve. Une estampe du temps représente la *Gazette* assise sur une espèce de tribunal ; sa robe est parsemée de langues et d'oreilles ; le mensonge démasqué lui lance des regards furieux, tandis que la vérité semble heureuse d'être assise auprès d'elle. Au pied du tribunal Renaudot remplit les fonctions de greffier. Des corrupteurs en habits de gala se pressent autour de lui et lui offrent de l'argent ; mais il détourne la tête pour ne pas les entendre.

À cette époque du "bon plaisir" un privilège du Roi était une fortune. Renaudot sut l'exploiter en écartant toute concurrence. Il resta seul publiciste en France jusqu'à sa mort qui arriva en 1653. Son fils Isaac Renaudot lui succéda dans la direction de la feuille qui passa même à une troisième génération dans la personne d'Eusèbe Renaudot mort en 1729.

Cependant, dès l'année 1650, une concurrence clandestine à la gazette avait surgi à Paris. Un poète courtisan, du nom de Loret, protégé par cette belle frondeuse qui s'appelait la duchesse de Longueville, avait fondé pour le cercle de cette noble dame un petit journal en vers, auquel il avait donné le nom de *Gazette burlesque*. Le titre était quelque peu usurpé, car Loret certainement n'était pas que burlesque. Il *frondait* hardiment la cour et si bien, qu'il ne fut bientôt plus question dans toutes les ruelles que des caquets du poète-gazetier. Paraissant d'abord à l'état de simples manuscrits, leur succès força Loret à les faire imprimer, car d'autres, de plagiaires, s'en emparaient sans vergogne et trafiquaient honteusement de l'esprit de l'auteur. Celui-ci s'en plaint en ces termes dans sa première feuille imprimée :

Des débitants de faux papiers,
Pires, cent fois, que des fripiers,
Faisaient imprimer mes gazettes
Sans craindre ni loi ni syndic,
Pour en faire un lâche trafic.

démontre assez que la versification de Loret ne brillait pas précisément par la richesse des rimes ; mais qu'on songe à ce qu'il fallait de verve et d'esprit pour satisfaire périodiquement aux exigences d'une publication comme celle-là, et on pardonnera au journaliste-poète bien des vices et des négligences. Les

critiques ne lui manquèrent pas, mais, soutenu par de puissants protecteurs, Loret se moquait d'eux en redoublant de malice.

En 1672, parut un nouveau journal, ou plutôt un recueil appelé à une grande vogue et à une longue existence ; ce fut le *Mercur galant*, créé par Danneau de Vizé. C'était une sorte de journal complet et universel. Nouvelles, promotions, baptêmes, mariages, morts, spectacles, histoires galantes, sermons plaidoyers, discours d'Académie, tout cela se suivait et se croisait dans le *Mercur*, sans autre ordre que leur donnait la fantaisie du rédacteur. Le journal lui-même ne paraissait, d'abord, que d'une façon très irrégulière, mais à partir de 1678, il parut régulièrement tous les mois en un volume de 3 à 400 pages. Ces volumes se vendaient 3 livres (francs) pièce.

C'est ce *Mercur galant* qui devint plus tard le *Mercur de France* et qui, grâce à sa rédaction politique, acquit tant d'importance pendant la grande révolution. Il vécut jusqu'en 1815, et même, depuis lors, des hommes d'un grand talent ont maintes fois essayé de le restituer.

Peu avant la mort de Louis XIV, on fonda encore des *Nouvelles à la main*. C'était un recueil de chansons et de plaisanteries, d'un goût très douteux, sur les personnes et les choses du temps. Louis XIV s'en amusait avec ses familiers, et après sa mort la tradition de ces porte-scandales se perpétua dans un cercle de novellistes qui se tenait chez madame Doublet. C'est dans ces *Nouvelles à la main* que fut publié le fameux testament de Piron, dont on parle beaucoup sans beaucoup le connaître. En voici le texte authentique :

"Mon testament.

"Je me recommande à la postérité. J'espère plus dans son indulgence que dans celle de mes contemporains. Comme j'ai toujours fui la vaine gloire et que je crains qu'une main amie ou ennemie ne barbouille mon tombeau d'une plate ou méchante épithète, je veux que l'on y grave celle-ci :

Ce git Piron qui ne fut rien

Pas même académicien.

Je laisse mes ouvrages en proie à tous les journalistes de quelque pays, profession, qualité ou secte qu'ils soient. Le grand Corneille ne leur a point échappé, il y aurait de l'indécence à moi, du ridicule même de ne pas me laisser tourmenter, fouiller et saisir par ces barbares.

Je lègue aux jeunes insensés qui auront la démangeaison de se signaler par des écrits licencieux et corrupteurs, je leur laisse, dis-je, mon exemple, ma punition et mon repentir sincère et public.

Je lègue enfin mon cœur à l'immortelle Acadé-

mie française et la supplie de vouloir bien recevoir à gré ce petit diamant assez précieux par sa rareté ; n'y ayant chez le grand mogul même, aucuns joyaux qui vaillent ce cœur vraiment reconnaissant."

Les *Nouvelles à la main*, restèrent avec le *Mercur* les seules publications périodiques de quelqu'importance jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Ce ne fut que quelques années avant la révolution que parut enfin un journal vraiment quotidien : le *Journal de Paris*. La publication en fut commencée en 1777 ; mais, à peine l'élan donné, l'esprit public s'y associa dans les plus entraînantes proportions. La liberté de la presse qui jusque là n'avait existé que dans les livres et tout particulièrement dans l'encyclopédie, se donna pleine carrière dans le journalisme qui marcha, dès lors, à grands pas à la conquête de la toute-puissance morale.

Vous le voyez : comme toutes les grandes choses, le journalisme a commencé petit et obscur. Vain amusement d'abord, il est devenu une arme et a grandi ensuite à la taille d'une puissance. De progrès en progrès, il en est arrivé à « l'Album de la Minerve. »

L'ÉTUDE DU PIANO.

Je me convaincs tous les jours davantage de cette vérité : à part un certain nombre de personnes, on ne sait pas étudier la musique, et l'on ne s'y rend pas compte du rôle qui appartient au piano. Les uns le considèrent comme un meuble à peu près indispensable dans un salon ; les autres ne lui trouvent de charme qu'autant qu'il sert à jouer des polkas ; ceux-ci ne l'envisagent qu'au point de vue de l'accompagnement de quelques romances, dont les paroles (et quelles paroles le plus souvent !) seules les intéressent ; ceux-là ne lui aperçoivent d'autre utilité que celle de faire briller la *demoiselle* de la maison jouant devant les hôtes de la demeure un morceau de salon hérissé d'impossibilités.

Le piano n'est rien de tout cela. C'est la réduction d'un orchestre, installée au foyer domestique, permettant de jouer à toute heure des œuvres musicales qui sont l'éternel honneur de l'esprit et du cœur humains. Réellement il faut prendre la peine de les connaître, c'est-à-dire de les étudier.

Le rythmé est le nerf principal de la musique, sans lequel elle ne peut exister. Quelques-unes des jeunes filles qui me lisent, et qui ont étudié le piano comme... comme on le fait généralement, ne savent peut-être pas que le rythme est la principale chose dont elles aient à se préoccuper en étudiant le piano. C'est, pour es-

sayer de le définir par son côté matériel, le respect scrupuleux, minutieux, absolu, de la durée qui doit être attribuée à chaque note, d'après sa valeur. C'est la décomposition de la mesure, car, lors même que l'on jouerait ce que l'on est convenu d'appeler *en mesure*, c'est-à-dire, lors même que l'on donnerait à l'ensemble des notes contenues dans une mesure la durée qui lui appartient et qui est égale,—sauf un changement de temps,—à la durée de la mesure suivante, on serait fautif en attribuant à l'une des notes de cette mesure une durée supérieure ou moindre de celle qui lui appartient réellement. Supposons que, sous prétexte d'*expression*, on attribue à une croche la durée d'une noire, et que, pour retrouver l'équilibre rompu, on donne aux deux croches suivantes la valeur d'une seule croche, on arrivera *en mesure* à la fin de la mesure, mais l'on aura détruit le sens de la phrase musicale, et l'on aura mérité les secrètes malédictions des auditeurs un peu experts en musique.

Avant de vouloir donner son expression personnelle à un morceau, ou même à une phrase musicale, il faut se soumettre strictement à l'expression voulue par le compositeur, s'y renfermer rigoureusement, comme dans un moule hors duquel il n'y a plus que difformités grotesques. Ce soin permettra de *faire toujours*, lors même que l'on ne serait qu'un médiocre exécutant. Permis à ceux qui ont le don musical inné de se faire ensuite une individualité, en s'enveloppant dans l'individualité du compositeur. La bonne expression, la seule que l'on puisse donner à ce que l'on joue, dépend toujours du son, jamais du mouvement. Celui-ci doit être rigoureusement conforme à la volonté du compositeur, puisque le mouvement est véritablement la forme qu'il a choisie pour rendre son œuvre vivante. C'est donc dans les oppositions de son (le compositeur les indique) allant du FF (*fortissimo*, c'est-à-dire aussi fort que possible) au PP (*pianissimo*, c'est-à-dire aussi doux aussi bas que possible) que l'on devra chercher et trouver les seuls effets qui ne sont pas grotesques. Que si l'on s'avise de ralentir ou de presser le mouvement (quand le compositeur ne l'indique pas) sous prétexte d'*expression*, on brouille tout le sens du morceau, et, lorsqu'on ralentit pour exécuter plus commodément un passage difficile, on prouve que l'on n'a pas assez étudié les difficultés du morceau que l'on veut faire entendre, et que l'on a tort, par conséquent, de le jouer. Quant au reste... hélas ! que puis-je dire ? L'expression est en soi, elle ne se donne pas ; mais il me semble que, si l'on s'assujettit bien exactement aux lois du rythme, on doit l'atteindre aisément. Chacun ici-bas se souvient d'un

temps plus heureux, le regrette ou bien y aspire ; chacun a quelque souvenir vers lequel on se reporte avec douleur, quelque plainte à faire entendre... La musique, c'est tout cela : c'est le souvenir, le regret, l'aspiration ou la plainte.

POISSON D'AVRIL.

“ L'Album de la Minerve, ” qui n'est pas un “ Poisson d'Avril, ” puisqu'elle donne encore plus que ce qu'elle avait promis, doit à ses charmantes lectrices de donner une histoire complète et consciencieuse du “ Poisson d'Avril : ”

Il est des mots privilégiés auxquels les grosses joies font toujours cortège, et il n'en faudrait pas dix comme cela dans le dictionnaire pour donner la chasse à ce qui reste de sérieux dans l'univers. Poisson d'Avril ! L'idée renfermée dans ce mot échappe à l'analyse ; tout ce que l'on en sait, c'est qu'elle tombe à plomb sur la rate et qu'elle déraille les imaginations les plus graves. Le Poisson d'Avril ! C'est le Roquelaure de la grammaire.

Au reste, il y a dans cette pratique plus de philosophie qu'on semble le croire. Poisson d'Avril ! N'est-ce pas le refrain de notre vie toute entière ? Enfants, que de choses n'attendons-nous pas, qui ne viennent jamais ! Jeunes gens, à combien de fausses promesses nous payons le tribut ! nous semons sur toute notre route des lambeaux d'illusion. Mêmes déceptions pour l'âge mûr et la vieillesse. Demain, tu seras heureux, nous crie l'espérance, et demain nous répond : “ Poisson d'Avril ! ”

D'abord, qu'est-ce que le Poisson d'Avril ? L'abbé Tuet, dans ses proverbes français, le définit ainsi : “ Donner un Poisson d'Avril, c'est faire faire une démarche inutile à quelqu'un, pour avoir occasion de se moquer de lui. ”

Les Anglais pour désigner ce mot ont une expression bien plus énergique que la nôtre. Ils appellent le premier d'avril : “ La fête de tous les fous ” [All fools day]. Au nord de l'Ecosse on l'appelle “ Gowk, ” ce qui signifie : “ Coucou. ” M. Hemmer a trouvé que la coutume de faire courir le Poisson d'Avril était en honneur chez les indigènes des Indes Occidentales ; ils appellent cela : “ Huli feast. ”

Personne n'a pu remonter à l'origine de cette singulière coutume ; c'est pourquoi on lui assigne des causes plus ou moins bizarres. Le plus probable est que la sagesse des nations a tout naturellement choisi une journée dans l'année pour ridiculiser à loisir les faibles de chacun. Qui n'a pas ses

travers ? L'on a fixé une époque où l'on attaque les individus par le côté qui prête, pour donner une leçon et corriger les défauts en riant. Nous croyons donc que cette coutume n'est pas due aux hasards. Les proverbes ne naissent jamais d'une anecdote ; c'est en quelque sorte un cri échappé à la conscience d'une nation.

Quelle est l'origine du poisson d'avril ? Cette question a déjà été bien débattue, et plusieurs étymologies ont été proposées. Les uns, prenant l'expression à la lettre, croient que cette coutume serait venue, de ce que le mois d'avril est peu favorable à la pêche et que plus d'un gourmand s'est vu, à cette époque, privé d'un plat délicat sur lequel son palais avait compté. Cette explication est à la rigueur suffisante pour le proverbe : “ Manger du poisson d'avril ; ” mais quel rapport y a-t-il avec les mystifications du premier jour de ce mois ?

M. de Jolimont, “ Monologie du mois d'avril, ” s'appuie sur ce proverbe :

Se faire en avril poissonnier,
Ou hors d'âge apprendre un métier,
On y profite d'un denier.

Ce qui nous donne aucune raison des jeux du 1er avril.

Nous avons lu quelque part une supposition assez raisonnée sur l'origine du Poisson d'Avril. En 1564, Charles VI ordonna que l'année commençât le 1er avril ; mais il est plus facile de faire une loi que de changer des habitudes qui datent de plusieurs siècles. Au bout de quelques années, le 1er janvier fut de nouveau considéré comme le premier jour de l'année et l'occasion des étrennes. Les enfants avaient trop bien profités des heureux accéssoires de ce jour pour en perdre si tôt le souvenir ; aussi furent-ils longtemps sans vouloir entendre raison et sans renoncer à leurs droits d'étrennes. Ce que voyant, les parents usèrent d'espégleries. Ces étrennes se donnaient d'habitude dans des plats recouverts. On continua d'exposer les vases, mais quand les enfants venaient à soulever le couvercle, ils n'y trouvaient que le vide. De là grande déception. De là les « Présents d'Avril. »

Un autre vient vous dire que ce proverbe a pris naissance sous Louis XIII, parce qu'un prince de Lorraine, retenu prisonnier au château de Nancy, se serait sauvé le premier jour du mois d'avril quelconque, en traversant la Meurthe à la nage. Et les Lorrains auraient dit avec infiniment de raison, qu'on avait donné aux Français un poisson à garder. Nancy fut prise en 1635, or le dicton remonte un peu plus haut.

Dans les premiers temps du christianisme, le clergé, afin de graver plus puissamment dans l'esprit des populations le sentiment et le souvenir des mystères de notre religion, eut recours à des représentations scéniques. Le peuple est toujours avide de spectacles, et son imagination, éternellement jeune, se laisse impressionner facilement. Il venait aux grandes fêtes de l'année, écouter pieusement ces pièces religieuses, qui n'étaient pour lui qu'un commentaire vivant de l'évangile du jour. Rien de profane ne se mêlait à ces jeux, et ce ne fut que plus tard, au XIII siècle, que des éléments profanes vinrent se mêler à ces cérémonies religieuses et en modifier à la longue le caractère tout sacré.

Or, la passion arrivait vers le 3 d'avril. Dans les premiers jours de ce mois avaient lieu les représentations dont nous avons parlé, et le peuple écoutant avec terreur, voyait le Christ, raillé et renvoyé de Caïphe à Pilate et de Pilate à Caïphe. Plus tard l'habitude rendit la terreur moins grande, et quelques railleurs impies, en revenant de l'église, s'amuserent à répéter la scène du matin aux dépens de leurs amis et de leurs voisins. De là l'origine probable de ce jeu du premier avril, et le nom de *passion* passant de bouche en bouche et n'étant plus guère compris, devint le mot *poisson*. Ce n'est qu'un des nombreux exemples de nom devenus intelligibles, après avoir subi toutes sortes de transformations.

On raconte bien des anecdotes sur le premier Avril.

Il s'en est passée, l'an dernier, une, à Ottawa, qui a fait rire assez longtemps. Les ministres de Sa Majesté étaient les principaux acteurs. La victime était aussi un ministre; mais pas fédéral, et ni Anglais, ni Ecossais, ni Irlandais; nous ne dirons pas qu'elle province il habite. La soie était bien montée, quoique ce fut pendant un débat des plus ardents sur la Colombie. Sir Georges lui-même trempa dans le complot; car son absence était nécessaire à sa réussite. Un page vient annoncer à l'Hon. M.... oh! nous ne le nommerons pas, que Sir Georges le demandait dans une chambre du Comité. Le monsieur s'y rend en toute hâte. Il n'y trouva qu'un messager chargé de lui dire qu'il était au second étage de l'autre bout, quelque chose comme un arpent de marche. Là, Sir George, venait dit-on de laisser pour un étage encore plus haut, et le monsieur d'y courir, mais de ce bureau ce fut à un troisième, puis à un quatrième, puis un cinquième jusqu'à ce qu'enfin, arrivant tout en sueur dans un dernier bureau, il trouva affiché un immense Poisson d'Avril. Ce qui prouve qu'en politique il y a deux sortes de poissons: le « loose fish » et le « Poisson d'Avril. »

Un jour, deux farceurs d'avocats se rendirent au Palais, le lendemain du 31 mars. L'un des deux, pour attrapper son compagnon, se jette à terre et feint de voir une tentative de meurtre par un soupirail de rez-de-chaussée. « Grand Dieu, il le tue, » s'écrie-t-il, et l'autre de tomber à plat ventre pour être témoin du spectacle. La foule s'assemble et le second avocat, trouvant sans peine le mot de l'affaire, paie d'audace et crie au meurtre à son tour. Les gens se pressent, et les deux avocats s'en vont plaider au Palais, en laissant leur place au curieux. Ils revenaient dans l'après-midi, vers 4 ou 5 heures, quand ils aperçoivent un immense rassemblement sur le théâtre de leurs exploits du matin, ou chacun bousculait son voisin pour voir au plus tôt dans le soupirail.

Joseph Clément de Bavière, Archevêque, avait promis de prêcher le 1er Avril. Une foule immense se rend à l'église; le prédicateur monte en chair, fait le signe de la croix, leur crie: « Poisson d'Avril, » et se sauve.

Le meilleur est celui de Rabelais. Il voulait aller à Paris, le 1er Avril, et il était à Marseille sans argent. Il se fait des paquets de poudre, avec indication que c'était pour empoisonner la famille royale et cache l'objet à demi. On le découvre bientôt; la justice l'arrête et le conduit à Paris, où il leur crie alors: « Poisson d'Avril. »

C'était vers la fin du dix-septième siècle. Il existait à Caen un brave abbé, appelé l'abbé de Saint-Martin, original, toujours crédule au dernier point, bonhomme pardessus tout. Il publia, un livre bizarre, singulier, absurde, intitulé: « le moyen de vivre en santé au delà de cent ans. Or, il était difficile après cela de ne pas jouer quelque bon tour à l'auteur. Les nouvelles de la cour en fournirent bientôt l'occasion.

Les Gazettes étaient remplies de détails circonstanciés sur l'arrivée en France et sur la réception à Versailles des ambassadeurs siamois.

Comme bien vous pensez, les sociétés de Caen s'entretenaient longtemps de cet événement, qui faisait grand bruit, et notre bon abbé ne fut pas des derniers à s'enquérir des histoires merveilleuses racontées à ce sujet. Il ne parla plus, ne pensa plus et ne rêva plus qu'aux ambassadeurs siamois. Alors une des idées les plus folles traversa la cervelle de quelques gens du bel air, certains de trouver appui dans toute la ville, plus certains encore d'avoir un auxiliaire puissant dans la crédulité de leur victime.

Le premier avril arrivait dans quelques jours.

On annonça à M. l'abbé de Saint-Martin que S. M. le roi de Siam, après s'être fait lire son admi-

rable livre, avait été si charmé de l'incomparable découverte que ce livre renfermait, qu'elle avait résolu d'envoyer à l'auteur des ambassadeurs pour lui offrir le rang de mandarin et le titre de son premier médecin. Un homme est toujours faible à l'endroit de la vanité ; un auteur doit l'être deux fois, en sa double qualité d'homme et de lettré.

Toute la ville s'en mêla : les gens les plus graves y prêtèrent volontiers les mains, les sévères magistrats tout comme les autres. Tout fut prévu ; il y eut autorisation du roi de France pour conférer à l'abbé les hautes dignités de mandarin et d'esculape. La mascarade fut complète. Le bonhomme dut se croire mandarin en toute sécurité, et ce fut grand plaisir de le voir revêtu et chamarré des insignes de ses nouvelles fonctions. Mais le jour d'avril passé,

l'abbé ne pût croire à ce poisson d'un nouveau genre, et deux années s'écoulèrent avant qu'il voulût bien reconnaître qu'on s'était moqué de lui. Aussi nos pères, pour en perpétuer le souvenir, nous ont laissé un témoignage écrit.

Cette histoire se passait quinze ans après la première représentation du " Bourgeois Gentilhomme."

On sait les principales formules des tours du Poisson d'Avril. La " corde à virer le vent " est en honneur. Ou bien, on donne ordre aux étudiants en droit d'aller acheter un " Dictionnaire des Arrêts Futurs ; " aux commis, de " l'huile de cotret " [ce qui veut dire : coups de bâtons] ; aux jeunes lions, des " moules à gants " [c'est-à-dire des tapses].

JEU DE WHIST.

(Suite.)

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

3e MAXIME.

Dans sa longue couleur par l'Invite on commence,
Ou mieux, par quelque carte offrant une Séquence.

L'invite est un mode de convention adopté pour faire connaître à son partenaire la couleur dans laquelle on est fort.

On invite en jouant une basse carte jusqu'au Sept, et même jusqu'au Huit ; cette dernière carte n'est toutefois qu'une Invite douteuse.

L'Invite annonce qu'on a l'As, le Roi, ou la Dame accompagnés de plusieurs basses cartes. On invite de préférence au Roi : souvent même on joue l'As, surtout s'il est quatre ou cinquième, plutôt que d'y inviter, pour ne pas risquer de donner aux adversaires l'avantage de faire la levée avec une carte assez inférieure, et peut-être ensuite de couper l'As.

En Atout, au contraire, on invite souvent à l'As pour rester plus tard maître du jeu, ou pour assurer trois tours d'Atouts, si le partenaire prend, et y revient selon l'usage.

On invite au Roi plutôt qu'à la Dame parce qu'il y a 2 à parier contre 1 que l'As n'est pas dans la main de l'adversaire de gauche, et 5 contre 4 qu'il a l'As ou le Roi.

Jouez Dame ou Valet second plutôt que d'entamer une couleur dans laquelle vous n'avez que deux ou trois basses cartes, ce qui est souvent funeste.

On doit faire l'Invite dans une couleur faible plutôt encore que dans celle où l'on peut espérer faire une levée en voyant venir.

Lorsque vous avez une Séquence au Roi, à la Dame, ou au Valet, et même inférieure, la meilleure manière est d'entamer le jeu par cette couleur, notamment lorsqu'à la Séquence sont jointes plusieurs basses cartes, parce que vous finissez par rendre maîtresses des cartes secondaires, sans avoir donné le Voir-Venir aux adversaires. On commence par jouer la plus haute carte de la Séquence, pour que le partenaire fasse l'Impasse, s'il y a lieu ; ou pour rester maître dans la couleur si l'adversaire prend. Cependant quelquefois, en entame par la plus faible carte de la Séquence, pour déterminer le partenaire à prendre de la carte supérieure, et vous rendre ainsi maître dans la couleur.

Faites vos Invites avec attention, sachez distinguer, dans celles des autres, les Invites de choix faites au commencement, des Invites forcées faites dans le courant du jeu.

Lorsqu'un joueur change sa couleur primitive, il joue ordinairement sa plus forte carte d'une autre

pour donner à son partenaire l'avantage de l'Impasse.

Si le partenaire invite dans la couleur où vous avez une Séquence, prenez de la plus basse pour lui montrer que vous y êtes fort ; prenez au contraire de la plus haute sur l'Invite des adversaires, votre intérêt étant alors de masquer votre jeu.

Il n'est pas indifférent d'inviter par un Cinq, puis par le Six, ou de commencer par la plus forte carte. La première manière indique qu'on est fort dans la couleur, la seconde qu'on y est faible. Il faut de même, lorsqu'on a renoncé, se défaire de la plus basse carte de la couleur où l'on est faible.

Le Roi joué annonce la Dame, ou qu'il est second, ou bien qu'on a la série.

Le Neuf ou le Dix joués montrent qu'on n'a pas de cartes élevées dans la couleur. On les appelle *cartes équivoques* parce qu'on peut jouer également avec des couleurs longues ou des couleurs faibles.

Avant de revenir à l'Invite du partenaire, faites-lui connaître votre forte couleur ; mais quand l'Invite est en Atout, vous devez y revenir de suite, à moins que vous ne soyez sûr de conserver la main et de la lui rendre.

Répondez à l'Invite du partenaire par votre plus haute carte si vous n'en avez que trois de la couleur, et par la plus basse si vous en avez quatre. Il verra ainsi s'il doit, ou non, se permettre l'Impasse.

Lorsque, sur l'Invite de votre adversaire de gauche son partenaire n'a pu forcer et que la main vous reste, c'est le cas en général de revenir à la couleur, ce qui s'appelle faire la Contre-Invite.

Ayant As et Dame de l'Invite du partenaire, il convient souvent de prendre de l'As, et de jouer ensuite la Dame pour ne pas arrêter sa couleur.

4e. MAXIME.

D'entamer les Couleurs sachez vous abstenir :
Souvent le gain du Trick dépend du Voir-Venir.

Ne changez de couleur qu'avec circonspection, et soyez en garde contre la finesse des adversaires qui tendraient à vous y induire.

Lorsqu'on a dans son jeu des cartes qui ne se suivent pas immédiatement, telles que As et Dame, ou Roi et Valet, il faut tâcher de voir venir à cette couleur ; autrement dit, de conserver la Tenace, c'est-à-dire d'attendre qu'un autre en joue, dans l'espoir d'y faire deux levées. Quand c'est vous qui entamez une couleur, vous donnez cet avantage à l'adversaire de droite, qui, même, si votre partenaire

n'a pu forcer sur votre Invite, peut faire la levée avec une carte très-inférieure. Il vaut donc mieux en général continuer une couleur que d'en entamer une nouvelle. Si, cependant, outre l'As et la Dame, vous aviez le Valet et deux ou trois basses cartes, il conviendrait de jouer la Dame après l'As, afin de vous rendre maître dans la couleur, ce à quoi il faut toujours viser.

Mieux vaut jouer d'une couleur dont la carte maîtresse est dans la main des adversaires que d'entamer une couleur où l'on est faible.

Ayant As, Valet et Dix, si vous ne pouvez voir venir, jouez le Valet, pour mettre votre partenaire à même de faire le Roi, s'il l'a, ou de conserver la Dame ; vous voyez ensuite venir avec As et Dix.

Ayant Roi, Valet et dix, jouez le dix.

Avec Roi, Dame et Dix, jouez le Roi, pour voir venir ensuite avec Dame et Dix.

Avec Roi, Valet et deux cartes, jouez la plus basse.

Souvent on joue une carte équivoque, plutôt que de donner le Voir-Venir aux adversaires.

Etant forcé d'entamer une couleur où vous avez As et Dame, accompagnés de plusieurs basses cartes, jouez l'As, puis une de celles-ci, afin que, si votre partenaire a le Roi, il le fasse, et que, si vos adversaires l'avancent, votre Dame reste maîtresse.

Quand, sur l'Invite du partenaire, vous faites la levée avec la Dame, évitez de revenir à la couleur, parce que vous risqueriez de faire prendre le Roi du partenaire par votre adversaire de droite qui a dû faire l'Impasse. Quand, au contraire, sur l'Invite de votre adversaire de gauche, la levée a été faite par celui de droite avec la Dame, vous avez intérêt à revenir, tôt ou tard, dans la couleur, pour faire prendre par l'As de votre partenaire, le Roi de l'adversaire de gauche.

5e MAXIME.

Qui joue un Singleton est traité de Mazette ;
Évitez-en l'abus, et bravez l'épithète.

Le Singleton est la carte unique d'une couleur, dans son jeu.

Les joueurs peu exercés, ne songeant qu'au plaisir facile de faire une levée en coupant, jouent souvent des Singletons, sans avoir égard aux circonstances du jeu, telles que le nombre de points ou de levées de chaque parti, les Atouts qu'ils possèdent, leurs couleurs longues, etc. : c'est sans doute ce qui a donné lieu à cette épithète ordinaire de *Mazette*, sorte de

réprobation dont on les flétrit. Mais les bons joueurs reconnaissent qu'il y a quelques fois dans ce blâme un préjugé, et ils savent chaque fois balancer les avantages et les inconvénients du Singleton.

Il est certain qu'en jouant un Singleton, surtout lorsque vous êtes premier en main, vous risquez souvent de mettre à découvert la faiblesse de votre jeu, et si les adversaires savent en profiter, ils gagnent plusieurs levées pour une que vous aurez essayé de leur ravir.

Il peut arriver aussi que le partenaire soit trompé, et, prenant le Singleton pour une Invite, vous mette dans le cas de perdre plusieurs levées. S'il suppose, par exemple, que vous êtes fort dans la couleur, et qu'il joue Atout pour vous seconder, il se trouvera doublement désappointé, et votre jeu sera alors trop bien connu des adversaires, auxquels il faut, au contraire savoir, à propos le dissimuler.

D'autre part, les avantages du Singleton sont la conservation du Voir-Venir en d'autres couleurs ; la possibilité d'employer de petits Atouts dont on ne prévoit pas être à même de faire autrement usage ; enfin un moyen de gagner la partie lorsqu'il suffit d'une levée.

On peut encore plus utilement jouer un Singleton lorsque, le partenaire renonçant à une couleur, on établit ainsi la *Navette*, c'est-à-dire la coupe réciproque en deux couleurs.

Loin donc de proscrire le Singleton d'une manière presque absolue, l'on voit que s'il y a des inconvénients réels à le jouer au hasard, souvent aussi, joué à propos, il offre des avantages qu'il convient de ne pas négliger.

6e MAXIME.

Compter chaque couleur ; rappelez-vous surtout Et le Nombre restant, et le Maître en Atout.

On conçoit aisément combien il serait utile de savoir, à chaque moment du jeu, quelles sont toutes les cartes passées, conséquemment celles qui restent encore dans les diverses couleurs ; on aurait ainsi des bases sûres pour se décider à jouer telle ou telle carte, à prendre la main ou bien à faire une Impasse, à couper ou non ; mais très-peu de joueurs ont assez d'habitude et surtout assez de mémoire pour y parvenir. Il est du moins indispensable de se rappeler quel est le nombre d'atouts encore en main, et quelle carte reste maîtresse dans chaque couleur ; on ne peut sans cela que jouer au hasard.

L'immense avantage que donne une bonne mémoire doit engager les joueurs qui en ont peu, à y suppléer en se créant une némonique, ou mémoire artificielle ; par exemple, en mettant toujours l'Atout du même côté de son jeu, en conservant un ordre habituel dans ses couleurs, en séparant les cartes rouges et noires ; ou bien en rangeant toujours son jeu, soit selon le nombre des cartes, soit suivant la force de chaque couleur ; en mettant à part les cartes restées treizièmes, etc.

Il est bon de se souvenir du nombre de cartes que l'on avait de chaque couleur pour calculer, d'après celles qui vous restent, combien de fois il en a été joué.

Si vous n'êtes pourvu d'une bonne mémoire. Laissez-là, croyez-moi, le Whist et son grimoire.

7e MAXIME.

Faites, avec prudence, usage de l'Impasse : Assurez-vous du Trick, qui fuit si la main passe.

FAIRE une *Impasse*, c'est mettre sur la carte jouée, une carte inférieure, quoi qu'on en ait de supérieures dans la main,

La position du joueur et la situation du jeu décident à prendre la main, ou à la laisser passer.

Il y a très-peu d'Impasses, quelque bonnes qu'elles soient en général, que l'état de la marque ou la position du jeu ne puisse rendre dangereuses, ou injustifiables.

Faites toujours l'Impasse sur l'Invite de l'adversaire de droite, à moins que vous n'ayez le Roi second, cas auquel il convient souvent de l'avancer, notamment en atout ; mais ayant, par exemple, Roi, Valet et une basse carte, mettez celle-ci pour voir venir ensuite.

Lorsque l'adversaire de droite fait la levée sur l'Invite de celui de gauche, et revient à la couleur, le jeu est de faire l'Impasse afin d'y rester maître, celui qui a invité à votre gauche devant avoir la carte supérieure.

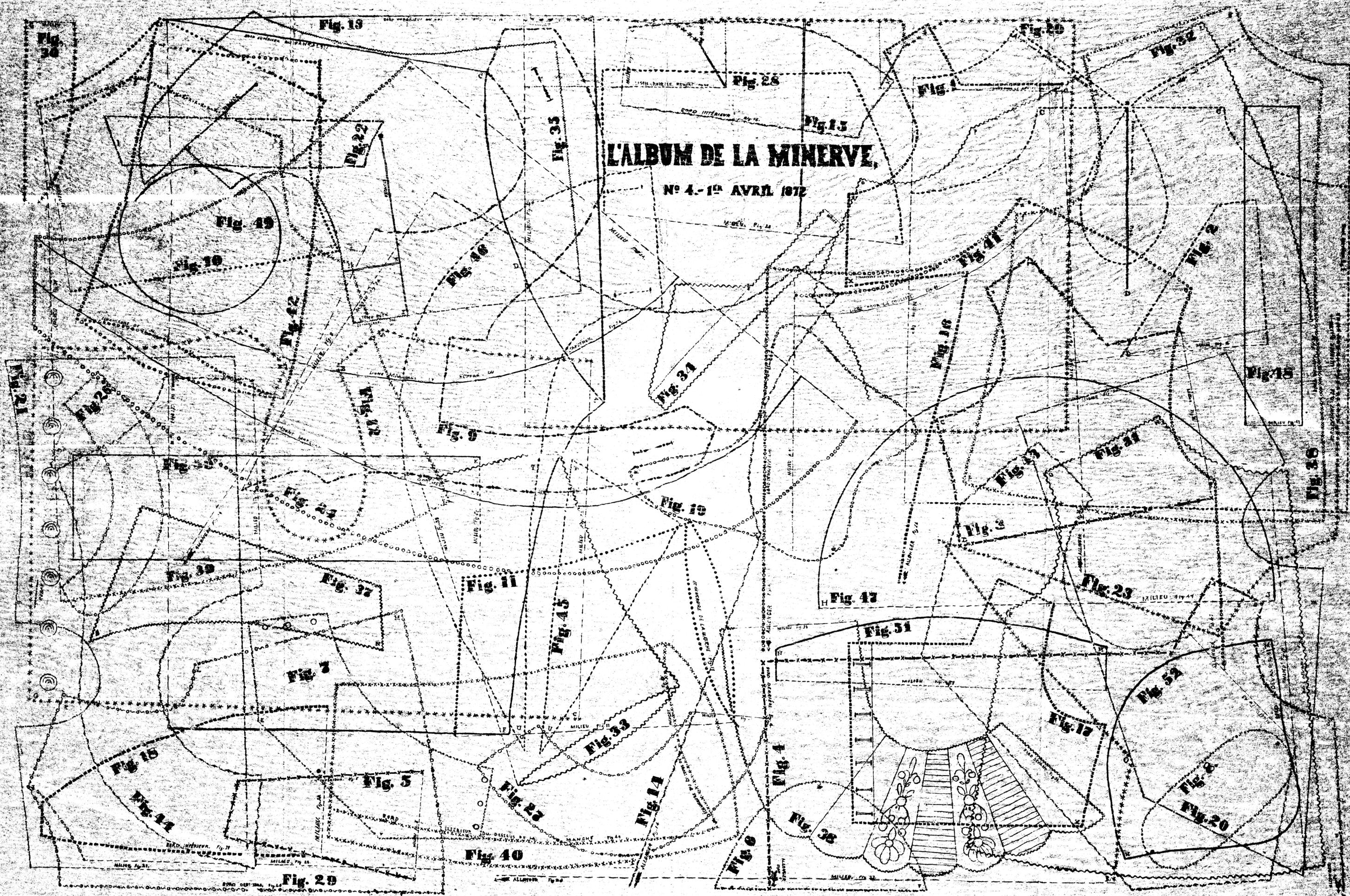
Ayant As, Dame et Dix, mettez le Dix sur l'Invite de l'adversaire de droite.

Avec As, Valet et une basse carte, c'est souvent le jeu de ne pas prendre le Roi joué par l'adversaire de gauche, qui, croyant l'As chez son partenaire, y revient, et vous donne ainsi le moyen de faire deux levées.

(A continuer.)

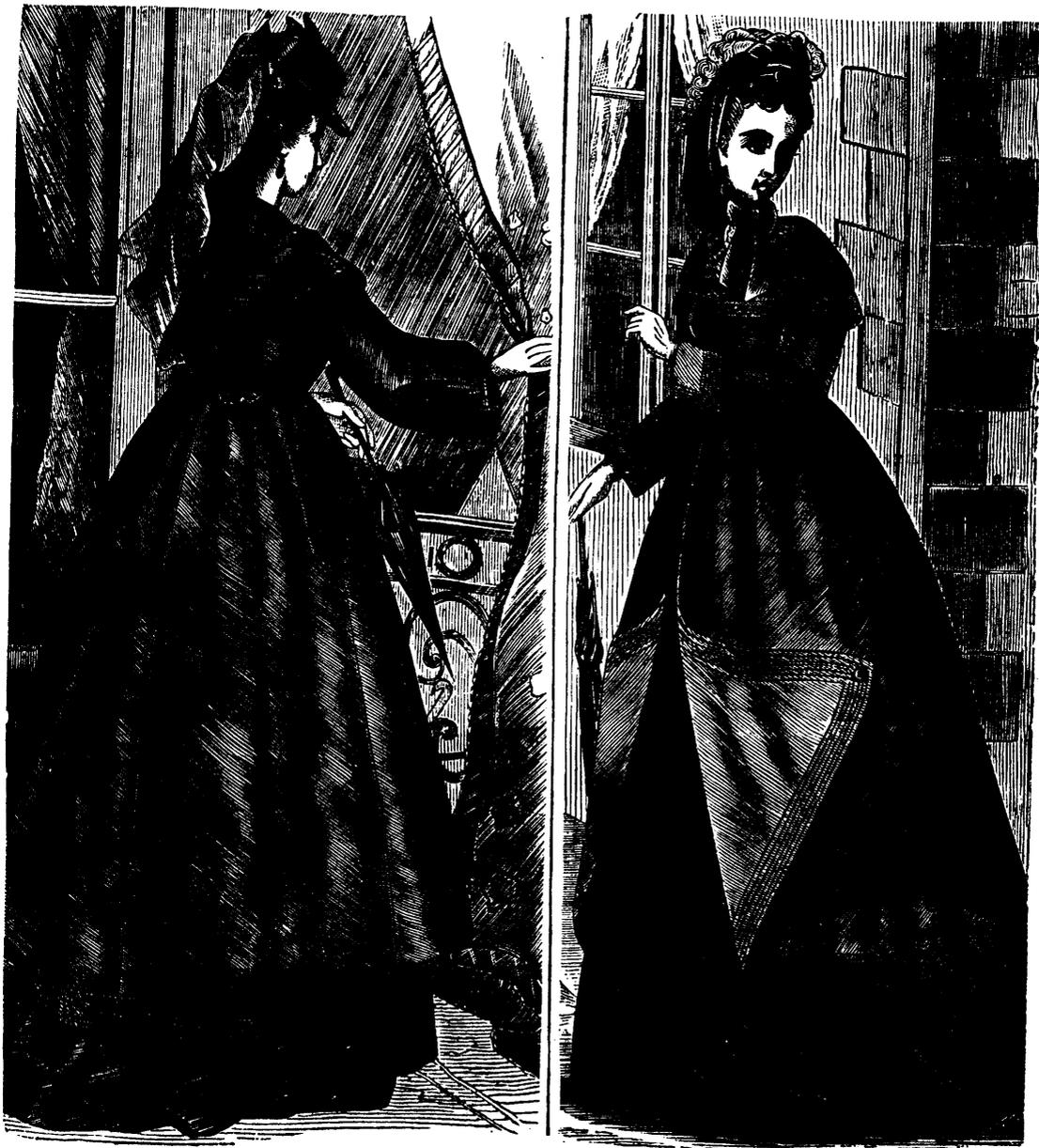
L'ALBUM DE LA MINERVE

N° 4. - 1^{er} AVRIL 1872



MODES ET ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Nous sommes forcés de demander excuse pour l'absence de planches coloriées dans ce numéro. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur nos patrons pour se convaincre de la somme d'ouvrage qu'il nous a fallu faire; car il n'y a pas moins de 52 patrons. Le sujet est tellement pratique que nous avons cru que nos lectrices le préféreraient à une carte de luxe dont l'utilité serait bien moindre. Du reste, nous prions le public de nous faire grâce pendant cette période de trouble où les tracassés d'un long déménagement vont nous forcer à négliger bien des parties. Plus tard, nous indemniserons amplement nos lectrices.



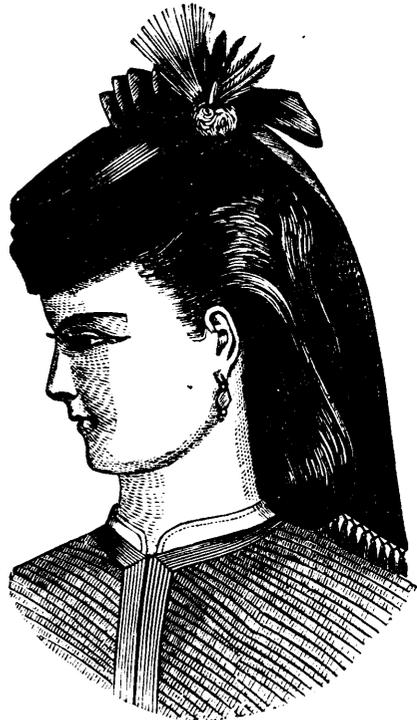
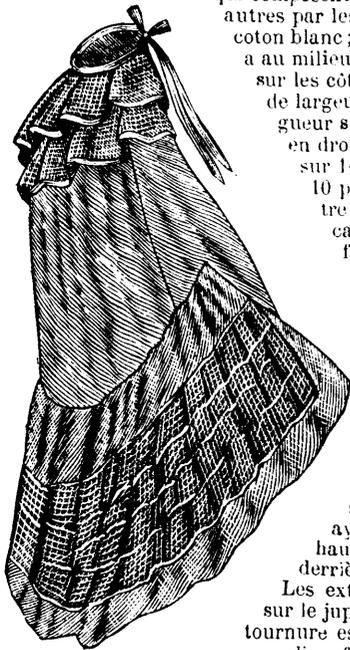
DERRIÈRE et DEVANT d'un WATER-PROOF.

Il est taillé flottant et plissé par des boutons à la ceinture. Manches larges, ouvertes à la couture. Elles peuvent être relevées pour former poignet. Collerette ronde surmontée d'une espèce de capuchon partant des épaules; bas du devant peut se boutonner et former revers :

No. 2.

TOURNURE POUR ROBE A TRAINÉ.

La forme de cette tournure répond parfaitement à toutes les exigences d'une toilette élégante; notre modèle, est exécuté en trois différentes étoffes et complète une crinoline courte et étroite. Les trois lès qui composent le jupon et qu'on fixe les uns aux autres par les bords biaisés, sont en reps de coton blanc; le lès de derrière dans ce modèle a au milieu une longueur de 1½ verges, et sur les côtés il n'a que 10 pces. sur 30 pces. de largeur inférieure, et 1¼ pds. de largeur supérieure. Les lès de côté sont en droit fil et ont une longueur de 1½ v. sur 1¼ pd. de largeur inférieure et 10 pds. de largeur supérieure. Quatre volants en mousseline ferme à carreaux de 1 pd. de hauteur sont froncés sur une ganse et disposés sur le bord intérieur du jupon. Le premier de ces volants a une largeur de 1¼ pds.; le second de 3¼ pds.; le troisième de 3¼ verges. Ces trois volants se posent à une distance de 2 verges du bord de jupon.; le quatrième volant au contraire, ayant 2½ verges de largeur va jusqu'au bord. Ces volants sont recouverts d'un seul volant en mousseline unie ayant 1½ verge de longueur. Sa hauteur est de 30 pces. au milieu par derrière, et de 28 pces. par devant. Les extrémités des volants sont fixés sur le jupon. La partie supérieure de la tournure est complétée par deux volants en mousseline ferme à carreaux, pareils à ceux

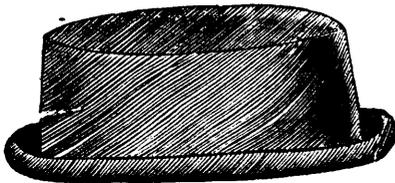


No. 3.

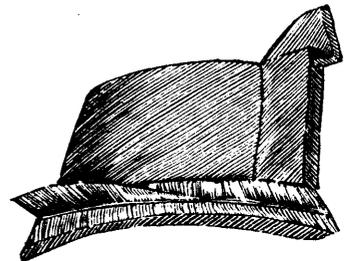
du bas. La longueur du premier volant est de 1¼ verge, celle du second 1 verge; avant de les fixer on dispose la crinoline en 6 plis se touchant au milieu, et réduisant la largeur à 10 pces. Le tout est monté sur un ruban de fil se prolongeant pour attacher le jupon.

CHAPEAUX.

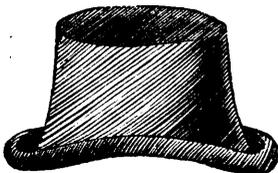
Les figures 4, 5, 6, 7 et 8 ne donnent que la forme des chapeaux.



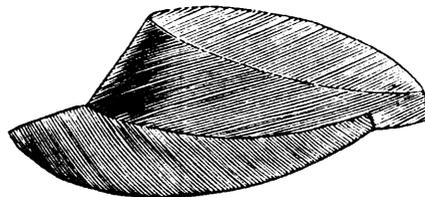
No. 5.



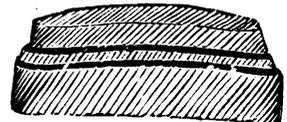
No. 4.



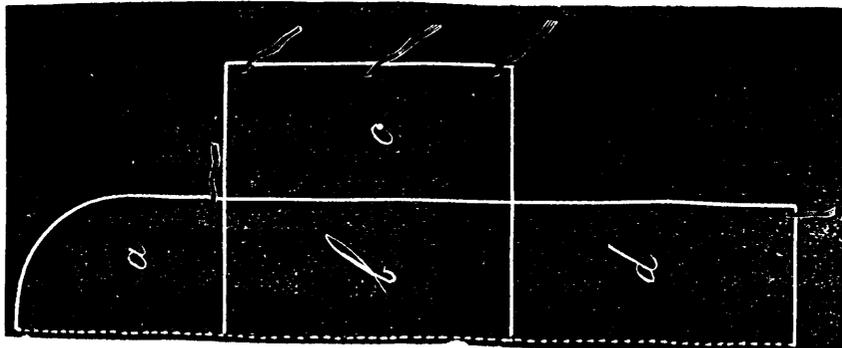
No. 6.



No. 7.



No. 8.



No. 9.

EXPLICATIONS.

PLANCHE DES GRAVURES ET PLANCHE DES PATRONS.

Ce numéro est consacré à la jeune mère de famille et tout le monde, nous en somme sûr, nous en saura gré. Pas n'est besoin de faire remarquer que tous les objets pour layette doivent se faire en « tissus les plus fins et les plus doux. » On préfère même aux toiles et aux batistes la vieille toile usée qui est suffisamment forte pour les premières petites chemises que le bébé ne tardera pas à trouver promptement trop étroites.

Les coutures d'une layette doivent être très-plates ; on évitera autant que possible les fronces et les plis. La batiste fine peut se coudre à couture rabattue ordinaire ; la toile au point de chausson. La flanelle se bordera au point de surjet ou avec un ruban de percale posé à cheval. Pour éviter des ourlets, on choisira autant que possible l'étoffe en largeur correspondant à la largeur du patron.

DESSIN 1.—DE LA PLANCHE DE GRAVURES.—
BAVOIR A CEINTURE BOUTONNANT DERRIÈRE.

(Vu de face.—Voir le dessin 28.)

Fig. 9. Des patrons. Moitié du bavoir 

On fera ce bavoir en piqué, en bazin ou en étoffe rayée très épaisse ; après l'avoir doublé et piqué en carrés, on l'orne suivant nos dessins de pois au passé en laine ou en coton rouge. Notre modèle est très commode ; il ne tourne pas et peut se mettre et se quitter facilement au moyen des boutons et du nœud qui le ferment, ce qui est un grand avantage. On le coupera entier d'après la figure 9 et on consolide le dessus et la doublure au bord extérieur par une couture piquée en coton rouge.

DESSIN 2.—ROBE DE NUIT POUR PETITE FILLE
DE 3 A 5 ANS.

Fig. 10. Quatrième partie de la }
passe r. s. t. }
11. Moitié de la manche } 

Pour faire cette robe de nuit on emploie deux morceaux de percale, de piqué ou de flanelle de 18 pouces de longueur sur 27 pouces de largeur. On les biaise légèrement vers le haut et on joint les bords biaisés par une piqûre anglaise ou double. On fronce le haut et on le monte entre le dessus et le dessous de la passe, coupée en étoffe double d'après la figure 10. Le dos et le devant de la passe ne diffèrent que par la ligne de l'échancrure de devant ; on les assemble par une couture depuis r jusqu'à s. On fait une fente au milieu devant. La manche, coupée entière

d'après la figure 11, se coud à l'entournure en rapprochant le milieu de la manche au s marqué sur la passe.

DESSIN 3.—PANTALON DE NUIT POUR PETIT
GARÇON DE 2 A 4 ANS.

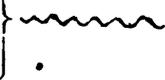
Fig. 12. Moitié du corsage A. B. C. G. * * *

13 Moitié du pantalon C. D. E. G. 

Notre modèle se fait en toile, piqué ou en percale ; il est d'une grande utilité, puisqu'il tient l'enfant chaud, quand même, en rêvant, il jette sa couverture. On coupe le corsage sur la figure 12 qui en représente la moitié et le pantalon sur la fig. 13 en posant la brisure de l'étoffe sur la ligne ponctuée. On exécute à chaque jambe une couture depuis E jusqu'au bord inférieur et on assemble les deux moitiés du pantalon par une couture depuis C jusqu'à D. On fronce le bord supérieur du dos du pantalon et on le monte au corsage. Après avoir joint le devant et le dos du corsage depuis A jusqu'à B on fait les boutonnières sur le bord derrière du côté gauche et on pose les boutons sur le bord derrière du côté droit. La manche se coupe d'après la fig. 42, on la fixe dans l'emmanchure en posant la couture sous le bras.

DESSIN 4.—CHEMISE POUR FILLETTE DE 8
A 10 ANS.

Figure 14. Quatrième partie de
la chemise (v, u, x.)

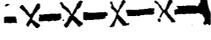
15. Moitié de la manche
v, x. 

Cette chemise très-simple emploie 1½ verge de toile de ½ verge de largeur. Pour la couper on plie l'étoffe une fois dans le sens de la largeur et encore une fois dans le sens de la longueur et on pose dessus notre patron fig. 14, dont on complète la longueur dans la direction indiquée par la flèche. On exécute une couture sous le bras depuis x jusqu'au bord inférieur qu'on pourvoit d'un ourlet large d'un pouce. La manche coupée entière d'après la fig. 15, et garnie d'une bordure brodée sera fixée dans l'entournure par une piqûre en rapprochant les chiffres pareils. On pratique une fente de 6 pouces au milieu devant de la chemise depuis le bord supérieur. On fixe le bord supérieur de la chemise entre le dessus et le dessous d'une bande droite large d'un pouce et on borde les côtés de la fente avec cette même bande, qu'on garnit, suivant son goût, d'une bordure brodée ou d'une étroite dentelle.

DESSIN 5.—ROBE LONGUE POUR PETIT ENFANT
(vue de dos.)

Voir le dessin 6.

DESSIN 6.—ROBE LONGUE, (vue de face.)

Figure 3. Devant, (a, b, c, d.) }
 4. Dos, a, b, c, d.) } 
 5. Manche.

Le corsage de notre modèle en nansouk, est garni en plastron de petits volants froncés. Pour faire cette petite robe on coupe le devant du corsage entier sur la fig. 3, le dos du corsage se coupe dans le même morceau que le lé de derrière de la jupe; la fig. 4 en donne le patron qu'il faudra allonger dans la direction de la flèche. Notre modèle a 2 pieds de longueur sur 2 verges d'ampleur; la jupe se complète par 3 lés droit fil d'une demi verge chacun, qui se froncent au bord supérieur et se montent au devant du corsage. Le lé du devant est orné de plusieurs rangs de biais piqué. On assemble dos et devant en rapprochant les chiffres pareils. La petite manche se coupe d'après la fig. 5 dans un seul morceau, on la garnit et on la fixe à l'emmanchure. Le bord supérieur de la taille est cousu entre le dessus et le dessous d'une bande droite. Une ceinture cousue à chaque côté du devant ajuste la robe à la taille. Cette robe peut se faire en toute étoffe, en mousseline blanche pour l'été, en cachemire blanc, bleu ou rose pour l'hiver, ou en piqué.

DESSIN 7.—ROBE LONGUE POUR ENFANT NOUVEAU NÉ.

Fig. 16 Lé de devant (t, u, v, x,) }
 17 Dos (t, u, v, x,) } 
 18 Manche bouillonnée

Notre modèle très élégant sera charmant pour robe de baptême; pour robe simple, on remplacera la batiste par du piqué ou de la percale, les entre-deux et la dentelle par des bandes festonnées ou brodées. On coupe le devant du corsage et de la jupe dans le même morceau entier d'après la fig. 16 en donnant à la jupe la longueur voulue dans le sens indiqué par la pointe de la flèche. Le lé de devant de notre modèle a $3\frac{1}{2}$ pieds de longueur sur $1\frac{1}{2}$ pieds de largeur dans le bas. Le dos coupé deux fois sur la fig. 17 se joint au devant suivant les chiffres pareils. On complète la jupe par deux lés droits fil d'une verge de large, sur $3\frac{1}{2}$ pieds de long, froncés au bord supérieur et montés au corsage. Un ruban de toile piquée en dessous sert de tour de taille. La fig. 18 donne la moitié d'une manche bouillonnée, que l'on doit froncer au bord supérieur et inférieur, et coudre sur une sous-manche, coupée sur la fig. 5. Le corsage ferme derrière à l'aide de boutons et de boutonnères, la jupe reste ouverte. La ceinture a une largeur de 13 lignes, elle est cousue de chaque côté du devant. On garnira la petite robe suivant

notre dessin ou selon son goût plus ou moins riche. La robe, dessin 11 se coupe sur le même patron, sa garniture se compose d'entre-deux en dentelle, de plissés et de volants froncés; on pourrait aussi la garnir de bandes brodées ou de percale imprimée. Les robes en cachemire blanc ou bleu se font de la même manière; mais les volants et les entre-deux seront remplacés par des biais de taffetas ou par une broderie en soutache.

DESSIN 8.—ROBE POUR ENFANT NOUVEAU NÉ.

(Pour le patron, voir le dessin 7.)

DESSIN 9.—JUPON A CEINTURE.

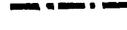
Fig. 20. Moitié de la ceinture 1, m. —

(Pour l'épaulette, voir le patron fig. 22.)

Notre modèle en flanelle rose peut se faire toute étoffe.

On coupe la ceinture entière d'après la fig. 20 et la petite épaulette d'après la fig. 22. On borde la ceinture, la fente marquée sur notre patron et l'épaulette d'un ruban de laine et on les joint au surjet en rapprochant les chiffres pareils. La pointe du côté gauche de la ceinture, passe par la fente du côté droit et les rubans larges d'un pouce, cousus à ces pointes se nouent devant. La jupe a 28 pouces de longueur sur $1\frac{1}{3}$ verge de largeur; elle est ouverte derrière et on l'encadre au bord inférieur d'un feston de couleur. On la monte à la ceinture en la disposant en plis. Un ruban de toile posé sur l'envers du jupon cache la couture.

DESSIN 10.—JUPON A CORSELET.

Fig. 21. Moitié de la ceinture m, 1. }
 22. Epaulette, m, 1. } 

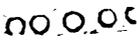
Cette manière de monter un jupon pour un jeune enfant est aussi commode que la précédente et notre modèle en flanelle peut se faire en toute autre étoffe. On coupe la ceinture d'après la fig. 21, un ruban de toile posé sur l'envers de la flanelle et fixé par un point croisé borde la ceinture; l'épaulette se fait en flanelle double, elle se coud à la ceinture aux points de repère. Ainsi que l'explique notre dessin la ceinture est pourvue de rubans cousus aux bord de la ceinture et aux places marquées sur notre patron par le mot « ruban. » La jupe de la même longueur et ampleur que celle du dessin 22 se monte à plis au petit corselet. On la borde à volonté de festons ou on la garnit d'une bordure brodée.

DESSIN 11.—ROBE MONTANTE POUR BÉBÉ.

On coupera le corsage de notre modèle d'après les figures 31 à 33 en faisant la manche plus grande de 2 pouces pour former le petit volant. Si l'on veut exécuter les plis qui ornent le devant, il faut les cou-

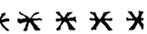
dre avant de couper l'étoffe d'après notre patron. On taille le devant entier d'après la fig. 31, mais plus court de 2 pouces; le dos également plus court se ferme à l'aide de boutons et de boutonnères. On garnit le corsage de trois pattes bordées entourées d'une étroite dentelle. On orne l'encolure d'une dentelle montante large de 1 pouce. La jupe coupée tout droite, du haut en bas, est disposée en plis et montée au corsage; on cache la couture à l'envers par un ruban ou une bande étroite.

DESSIN 12.—MANTEAU DE PROMENADE.

Fig. 24. Moitié du capuchon (r, s.) 
(Pour le manteau, voir la fig. 23)

Notre modèle se coupe d'après la fig. 23; il a 2½ pieds de longueur devant et 1 verge au milieu derrière. La moitié de son ampleur au bord inférieur est de 3½ verges. Quelle que soit la largeur de l'étoffe, il faut toujours mettre la brisure de l'étoffe sur la ligne du milieu derrière. On complètera l'ampleur par des pointes plus ou moins grandes prises dans la même direction que la partie à laquelle on va les coudre. Après avoir coupé le dessus du manteau, on exécutera la broderie en soutache et ensuite on le doublera d'une soie légère ouatée piquée et à petits carrés. Le capuchon, coupé entier sur la fig. 24, est doublé de velours bleu. On fait une coulisse à la place marquée à ce but sur notre patron et on y passe un élastique qui serre le capuchon et lui donne la forme que montre notre dessin. On fronce le bord supérieur du capuchon au milieu derrière et on le monte à l'encolure du manteau consolidée d'un passepoil.

DESSIN 13.—MANTEAU DE BAIN POUR BÉBÉ.

Fig. 23. Moitié du manteau, O, P, R, S. 

Pour la pèlerine, voir la figure 24.

Ce manteau se fait en flanelle douce ou en molleton de laine ou de coton; notre modèle en flanelle ponceau, est festonné autour et pourvu d'une légère broderie en laine rouge. La fig. 23 ne donne que la partie supérieure du manteau; on devra allonger de 6½ pouces les lignes marquées d'une flèche, en suivant la direction. On exécutera la couture de l'épaule depuis O jusqu'à P. La petite pèlerine qui sert également de capuchon peut se couper sur la figure 24, mais on la fera moins grande de 3 pouces au milieu derrière; on la festonne et on exécute les œillets distancés d'un pouce du bord extérieur, et l'un de l'autre. Après avoir froncé le bord supérieur on bâtit la pèlerine à l'encolure du manteau et on borde l'encolure d'un passepoil. Le manteau ferme à l'aide d'un œillet et d'une agrafe. Un lacet passé dans les

œillets de a pèlerine, la dispose à volonté en capuchon,

DESSIN 14.—MATELAS PORTEFEUILLE POUR BÉBÉ

Patron du matelas en grandeur réduite dessin 9 et 2, corps de l'Album, page 210.

DESSIN 15.—BRASSIÈRE EN FLANELLE.

Figure 26, moitié du col.

Pour la veste et la manche, voir les patrons fig. 29 et fig. 33.

DESSIN 16.—VESTE EN PIQUÉ POUR BÉBÉ.

Fig. 28. Moitié de la manche b, 
(Voir aussi la fig. 1.)

On coupe cette veste sur la fig. 1, qui donne en même temps le patron pour la petite chemise, dessin 19; on aura soin de suivre les lignes qui se rapportent à notre modèle et qui sont désignées par quelques mots explicatifs. On exécute les coutures sur les épaules depuis A jusqu'à B et on fixe la manche, coupés entière d'après la fig. 35 en rapprochant les chiffres pareils.

DESSIN 17.—VESTE DE PROMENADE POUR PETIT ENFANT

Fig. 38. Devant (g, h, i, k.) }
39. Dos (g, h, i, k.) } ●●●●●●●●
40. Manche } j

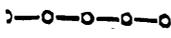
Notre modèle en flanelle ponceau est découpé à l'emporte-pièce et garni d'une bande de drap blanc également découpée à l'emporte-pièce et fixée à l'envers de la veste par un point d'arrêt noir. La veste se coupe sur les fig. 38 à 40; on consolide l'encolure par un ruban piqué en dessous et on ferme la veste devant à l'aide d'agrafes et d'œillets cousus en dessous.

DESSIN 18.—CAMISOLE FERMANT DEVANT.

Fig. 36. Moitié de la pèlerine 
(Pour la camisole voir fig. 31, 32, 33.)

Cette charmante petite camisole se coupe sur les fig. 31 à 33, on disposera les petits plis qui ornent le devant avant de le couper sur la fig. 31. La manche, coupée d'après la fig. 33 se garnit de revers ornés de plis étroits et d'entre deux, sous ces derniers il faut découper l'étoffe. La jolie pèlerine se coupe entière d'après la fig. 36, on la garnit de bandes plissées et d'entre-deux séparés par des biais piqués, très étroits; les plissés se font dans une bande droit fil d'un pouce; on les dispose comme le montre notre dessin et on pourvoit le bord extérieur festonné d'un biais piqué. On monte l'encolure de la camisole et de la pèlerine entre le dessus et le dessous d'une bande droite qu'on garnit d'une dentelle froncée.

DESSIN 20.—VESTE ORNÉE DE BOUILLONS.

Fig. 29. Quatrième partie de la }
 veste, j. k. l. m. } 

Notre modèle en batiste est garni de plis et de bouillons qu'on disposera avant de couper la veste. Le devant se taille entier sur la fig. 29 en posant la brisure droit fil de l'étoffe sur la ligne du milieu et en faisant l'échancrure pour l'encolure devant ; pour couper le dos on suivra exactement les contours du patron et on consolidera les bords derrière par un ourlet qu'on munit de boutons et de boutonnières. La manche se coupe dans un seul morceau ; le biais de l'étoffe sera posé sur le bord droit de la fig. 33. On fronce la manche à une distance d'un pouce du bord inférieur et on y pose un biais étroit. Après avoir réuni le devant et le dos de la veste en rapprochant les chiffres pareils on monte la manche dans l'entournure en posant la couture intérieure sur la couture de côté de la veste. On monte l'encolure entre le dessus et le dessous d'une bande droite festonnée, large d'un pouce.

DESSIN 21.—VESTE GARNIE D'UNE CHEMISSETTE.

Figure 27. Moitié de la chemisette 

Notre joli modèle en batiste très fine, se coupe sur la fig. 30 en suivant les indications données ci-dessus. On coupe la manche d'après la fig. 33, mais moins large, et on la garnit de deux rangs de dentelle froncée. La chemise se coupe dans un seul morceau sur la fig. 27, on la garnit d'après notre dessin de biais étroits fixés par des pois et de deux rangs de dentelle.

DESSIN 22.—CAMISOLE A REVERS GARNIS.

Fig. 37; Revers, n, s. 

Pour la camisole, voir les patrons fig. 31, 23, 33.

DESSIN 23.—CAMISOLE FERMANT DEVANT.

Fig. 31. Devant du camisole n,o,p,q,r,s, }
 32. Dos " " n,o,p,q,r,s, }
 33. Manche }
 34. Moitié du col } 

On fait cette camisole en batiste et si l'on veut exécuter les plis que montre notre modèle, on laissera en plus l'étoffe nécessaire sur le bord des devants. Après avoir coupé les devants sur la fig. 31 et le dos entier sur la fig. 32 on les assemble en rapprochant les chiffres pareils. La manche se coupe entière sur la fig. 33 ; mais moins longue d'un pouce si l'on veut la compléter par les petites manchettes que montre notre dessin et qu'on ferait en batiste double piqué et garnie de dentelle froncée. On fixe la manche dans l'entournure en posant la couture intérieure sur la couture sous le bras de la camisole. On coupe le col entier en étoffe double sur la fig. 34

on le garnit de dentelle et on attache la camisole entre le dessus et le dessous du col.

DESSIN 24.—FICHU CAPELINE POUR BÉBÉ.

Ce fichu sert en même temps de pélerin et de capeline ; on en revêt les bébés en les portant d'une pièce à l'autre, par les couloirs, etc. Il se fait en un carré de flanelle $\frac{1}{2}$ de verge de côté dont on arrondit une pointe et qu'on borde de festons et d'une légère broderie. Les œillets distancés d'un pouce servent à y passer les cordes qui serrent le fichu lui et font former la capeline.

DESSIN 25.—BOTTINE PIQUÉE POUR BÉBÉ.

Figure 19. Tige 

Pour la semelle voir le patron-fig. 8.

Je renvoie mes lettrices aux indications données pour l'exécution du soulier dessin 26. On coupe la semelle sur la fig. 8 et on y joint la tige après l'avoir piquée de soie blanche en posant point sur point et croix sur croix. On ferme la bottine sur le dessus du pied par des boutons bleus cousus de chaque côté et rattachés par des boucles en élastique bleu.

DESSIN 26.—SOULIER EN CACHEMIRE BLANC.

Figure 6. Empeigne, e, f.

7, Talon, e, f,

8, Semelle.

Notre charmant modèle en cachemire blanc et orné d'une broderie en soutache bleue ; il peut se faire en toute étoffe. On le double et on le ouate à volonté ; je conseille de border les différentes parties après les avoir coupées d'après notre patron, d'un ruban de fil ou de soie pour éviter de replier l'étoffe, ce qui pourrait incommoder l'enfant. On coupe l'empeigne sur la fig. 6, et on la joint au talon en rapprochant les chiffres pareils. La semelle coupée sur la fig. 8 est cousue du point jusqu'à l'étoile. Le soulier ferme sur le dessus du pied à l'aide d'œillets et de boutons.

DESSIN 27.—LANGE EN FLANELLE.

Voir le dessin 34.

DESSIN 28.—BAVOIR BOUTONNANT DERRIÈRE.

Fig. 43. Moitié du bavoir

Notre modèle en percale est doublé d'une étoffe épaisse et garni d'un entre-deux brodé et d'une dentelle froncée. On le coupera entier d'après notre patron.

DESSIN 29.—BAVOIR A CEINTURE BOUTONNANT DERRIÈRE. (Vu de dos.)

(Pour le patron, voir le dessin 9.)

DESSIN 30.—BAVOIR A REVERS EN PERLACE

DESSIN 31.—BAVOIR EN PIQUÉ BOUTONNANT
DERRIÈRE.

Figure 44. Moitié du bavoir.

On fait ce bavoir en piqué et on l'orne d'une broderie au plumetis, qu'on exécute après avoir joint le dessus et la doublure. Si l'on préfère le nansouk on remplacera le petit semis de notre modèle par des pois au plumetis. On coupe le bavoir entier d'après la fig. 44, et on consolide l'encolure par un rang de piqure.

DESSIN 32.—BONNET DE NUIT POUR BÉBÉ.

Figure 51. Fond, m, n.

52. Côté du bonnet, m, n.

Notre modèle en flanelle blanche peut se faire en toute autre étoffe ; on coupe le fond entier d'après la fig. 51 et l'on y fixe par une couture anglaise les côtés sur la fig. 52. On festonne le bonnet ou on l'orne d'une étroite dentelle. Les coutures et le bord extérieur de notre modèle sont garnis d'un point d'arête.

DESSIN 33.—TOQUE POUR BÉBÉ.

Fig. 47. Fond de la toque (H, J.) } 

48. Bord de la toque (H, J.) }

Notre modèle en cachemire bleu peut se faire en toute étoffe, on coupe le fond entier sur la fig. 47 et on le dispose en plis au bord extérieur en mettant plus de plis devant que derrière. On coud le bord du fond entre le dessus et la doublure du tour de tête coupé entier sur la fig. 48 et orné de piqures en carrés. Des brides et un nœud de cachemire forment l'ornement de notre modèle.

LE SECRET

D'UNE FEMME ELEGANTE.

(SUITE.)

Les *toilettes de dîner* se composent de tissus de nuance claire ou demi-claire. En hiver, la nuance d'une robe règle son degré d'élégance : on sera moins *parée* avec une robe d'étoffe magnifique, dont la teinte sera foncée, qu'avec un taffetas léger, ou même un tissu de *fantaisie* de teinte claire.

Les *toilettes de soirée* sont à peu près semblables aux précédentes.

La femme de goût examinera la *toilette du matin* ; si la robe destinée à cette usage ne peut plus affronter le grand jour, elle la remplacera par tissu solide, une popeline de laine et soie ou bien une toile de laine. Un bon marché extrême ne constitue pas une économie bien entendue pour ces robes destinées à un service actif ; il faut payer cette robe, choisie parmi les plus solides tissus de fantaisie, de \$6 à 10 ; à ce prix la robe

pourra remplir les fonctions fatigantes qui lui sont assignées, pendant trois hivers au moins, tandis que si le tissu était d'un prix moins élevé, moins solide par conséquent, il faudrait renouveler plus souvent cette robe, répéter les frais de façon et de garnitures, et, de plus, avoir un aspect mesquin. Mais, lors même que l'on achèterait une nouvelle toilette du matin, on ne mettra pas à la réforme l'ancienne toilette de même ordre. *Lors qu'on n'a que du neuf, on n'a que du vieux* ; ce proverbe est parisien, il mérite d'être médité. L'hiver tient en réserve des jours affreux, des matinées de *poudrerie*, des pavés revêtus de neige ; dans ces jours exceptionnellement mauvais, si l'on est forcée de sortir, on revêt l'ancien ne toilette du matin, pour ménager la fraîcheur de celle qui lui a succédé.

Si l'on trouve parmi les *toilettes de visite* une robe méritant d'être déchue de son grade, on pourra peut-être éviter l'emptette d'une *toilette du matin*, en enlevant les garnitures trop ambitieuses, trop compliquées, en lui donnant l'aspect simple et modeste qui est indispensable pour les nouvelles fonctions qu'on l'appelle à remplir.—Les *toilettes de visite* se composent de robes en taffetas noir, ou de couleur foncée, ou bien de soieries brochées ; ces robes, celles qui ont perdu leur fraîcheur pour les transformer en *toilettes de concert*. Une femme élégante ne mettra pas une robe neuve pour aller au théâtre ou au bal concert ; elle n'exposera pas cette robe à être froissée dans les places toujours trop exigües que l'on accorde aux spectateurs ; mais elle saura embellir sa toilette par un joli chapeau, un châle, ou bien un mantelet et des gants de couleur claire.

Une femme élégante prépare rarement des *toilettes d'intérieur* ; la mode des vestes lui permet d'user chez elles les jupes des robes du matin, ou des robes de visite qui ne peuvent plus affronter le grand jour ; une veste de drap ou de cachemire dure fort longtemps, et compose, avec une jupe quelconque, un costume d'intérieur parfaitement convenable.

Les *toilettes de dîner* et de *soirée* peuvent être composées avec des éléments empruntés aux toilettes d'été. Du taffetas léger, pourvu qu'il soit de nuance claire, de la grenadine de soie, ou même de laine pour les jeunes filles, suffisent pour ces circonstances, toujours à la condition expresse, surtout pour les deux derniers tissus, d'offrir une teinte claire. Les jeunes filles, et même les très-jeunes femmes, porteront avec des jupes claires les corsages blancs, la ceinture large à haute boucle, ou bien une ceinture à basques ou à pans. Quant aux femmes moins jeunes, il vaudra mieux adopter les fichus

à manches demi-longues ; cela est à la fois plus élégant et moins *pensionnaire* que le corsage blanc ; mais, comme on exige toujours des indications précises, on trouvera peut-être que ces renseignements sont trop vagues... Disons donc que les corsages blancs peuvent, à la rigueur, être portés jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, si la taille n'a pas un embonpoint trop volumineux..... jusqu'à quarante ans, si l'on est restée très-mince ; passé cette dernière limite, il n'y faut plus songer, et l'on adoptera les fichus ou pélerines carrées lorsque la circonstance imposera ce qu'on appelle une *demi-toilette*.

Grâce à la mode, qui favorise l'usage des garnitures de couleurs tranchantes, on peut atteindre à bon marché un certain degré d'élégance. Ainsi l'on pourra porter comme toilette de dîner et de soirée (non tout à la dansante) des tissus de *fantaisie* blancs dont l'achat n'est pas très-couteux. Une jeune femme fera garnir ces étoffes, légères sans être transparentes, avec des ornements plus ou moins compliqués en taffetas bleu, cerise, bouton d'or, rose ou rouge, dont la teinte sera atténuée par des entre-deux ; noirs *en imitation*. Un jeune fille pourra adopter la même combinaison, moins les entre-deux ; cela compose des toilettes fraîches, riantes, élégantes, solides, qui se prêtent à des métamorphoses très-commodes, qui peuvent même reparaître pendant l'été avec quelques modifications, et dont le prix reste fort modeste. Avec ces robes on mettra un corsage blanc en mousseline.

Une femme de goût aime à porter le châle : gros châle long, rayé, de l'Inde, pour toilette du matin ; châle plus fin pour toilettes de visite et pour certaines toilettes de concert—châle de cachemire noir, carré, brodé, garni de dentelles, pour l'automne et le printemps ; cela *habilite* bien, et demeure à l'abri des caprices de la mode, qui renouvelle sans cesse les formes des pardessus en drap, velours ou soie. Le châle long, rayé, porté *en négligé* par les femmes élégantes, peut aussi être mis avec des toilettes de visite ; on n'en saurait dire autant du simple pardessus en drap, réservé aussi aux toilettes du matin, mais ne pouvant dépasser cette attribution.

Quoique la forme des chapeaux ait totalement changé, aucune femme d'esprit ne se croira obligée de faire un auto-da-fé avec des coiffures du printemps dernier ; on recoupe parfaitement un chapeau de velours noir ou de nuance sombre, et, ainsi accommodé au goût du jour, il continue à remplir les laborieuses fonctions de chapeau du *matin*. C'est parfois le chapeau de visite du printemps précédent qui se trouve appelé à ce service actif, et dans ce cas on le dépouille de tout plumage ambitieux. Le chapeau

de *visite*, proprement dit, est généralement d'ordre composite : il offre un mélange de tulle et de velours qui permettra de le porter en guise de chapeau de printemps, lorsque la belle saison s'apprêtera à revenir. En hiver il s'autorise du velours pour faire accepter le tulle ; au printemps, il offre le tulle en guise de passe-port, et présente le velours comme un simple ornement.

Personne n'ignore l'importance acquise par le jupon, depuis la longueur attribuée aux robes ; celles-ci devant être relevées à *la ville*, le jupon s'est trouvé subitement investi d'une dignité inespérée.

Il faut, au moins, deux jupons, l'un très-simple, pour accompagner la toilette du matin et braver les jours pluvieux ; l'autre, plus élégant et plus *neuf*, pour les jours clairs et secs, et pour les toilettes de visites. Le premier sera blanc et noir, à rayures ou bien à carreaux, avec une modeste garniture en velours ou bien en galons de laine ; ce sera, en un mot, le jupon de tout le monde. L'autre sera étoffe plus fine et plus ornée. On le voit, il serait déplacé sous une robe d'alpacas, de même que le premier jupon ne pourra accompagner une toilette très-élégante sans manquer aux lois de l'harmonie.

Le soin minutieux que les femmes de goût accordent à leurs chaussures et à leurs gants, fait partie du *secret* à l'aide duquel elles savent se montrer en toute circonstance convenablement équipées. La toilette la plus riche et la plus belle, accompagnée de chaussures mal faites ou difformées, de gants dé cousus, déchirés ou privés de leurs boutons, prendra immédiatement un aspect délabré ; des gants de nuance claire dénotent l'ignorance des usages ; les gants blancs et les gants jaune-paille ne se portent *jamais* pendant le jour. Elles font nettoyer leurs gants ; de plus, lorsqu'elles vont au spectacle, à quelque dîner, ou bien à quelque soirée, elles mettent, par-dessus leur gants blancs ou jaunes, de gros gants en cachemire, lesquels, en garantissant leurs mains contre le froid, préservent en même temps la fraîcheur de leurs gants, et permettent à ceux-ci de se montrer parfaitement intacts.

IV

Parmi les grâces nombreuses qui appartiennent à la femme, il en est une qu'il importe de noter ; puérile en apparence, elle concourt cependant à la physionomie générale. La femme élégante sait porter un sac, un paquet, plusieurs paquets, et se montre jamais encombrée par les objets plus ou moins nombreux qu'elle transporte.

Prenons un exemple qui fera saisir immédiatement la nuance insaisissable que j'entreprends de

fixer. Vous avez un sac en cuir, destiné à contenir de menues emplettes ; prenez sa poignée dans votre main, portez-le au bout de votre bras allongé..... vous aurez un aspect piteux ; il semblera que vous transportez une charge trop lourde pour vos forces. Poussez la poignée de ce sac jusqu'à la saignée du bras, ce sera bien pis ; cela vous donnera tout de suite un air vulgaire ; il semblera que vous vous rendez au marché avec un panier *enfilé* à votre bras. Faites glisser la poignée du sac, de façon qu'elle repose sur l'avant-bras, que vous ramenez contre vousles inconvenients ci-dessus signalés ont disparu ; vous portez votre sac gracieusement, parce que vous le portez commodément.

En général, la femme de goût ne tient pas les paquets, petits ou grands, avec la main ; elle les tient avec le bras, en rapprochant celui-ci du corps ; les mains restent ainsi libres, et l'on n'a jamais l'air *empêtré* ; mais la mode des robes relevées sur les jupons, et l'importance communiquée à ces derniers par cette mode, ont fourni les moyens de simplifier la question des paquets.

Je faisais une emplette récemment, et tout près de moi se trouvait une jeune femme simplement mais élégamment habillée ; elle avait acheté un grand nombre de menus objets, parmi lesquels j'apercevais un paquet volumineux, et elle comptait emporter tout cela. Comment va-t-elle s'y prendre, me disais-je mentalement ? Pendant que je m'adressais cette question, tous les petits paquets avaient disparu. Où donc les a-t-elle mis ? et je saisis mon lorgnon, décidée à pénétrer ce mystère. Il restait encore le gros paquet ; la dame se rapprocha du comptoir, souleva un peu sa robe, et le gros paquet fut englouti dans les profondeurs d'une poche immense attachée au jupon. Elle s'éloigna, portant à la main seulement un léger parapluie, et aurait pu, malgré tous ses parents, aller faire une tournée de visites.

Mon premier soin, après cette découverte, fut de faire poser à tous mes jupons d'hiver de fortes poches ; le second soin a été de perter cette découverte que je bénis chaque jour, à la connaissance de mes lectrices. Pour l'hiver, pour cette saison où les mains sont occupées à se cacher dans le manchon, quel bienfait, quelle sécurité, quelle commodité représentent les longues poches des jupons ! L'automne, on se met en route par un temps sec, mais incertain ; on enveloppe ses caoutchoucs dans une feuille de papier, on les glisse dans la poche intérieure ; vient la pluie ou la neige, on a sous la main le préservatif de la chaussure. Mais il est inutile de déve-

lopper les avantages de cette combinaison ; ils se révéleront d'eux-mêmes à celles de mes lectrices qui ne la connaissent pas encore et vont, sans aucun doute, l'appliquer à leurs vêtements.

La femme de goût est bien ingénieuse ; elle trouve toujours un moyen quelconque pour utiliser les objets de toilette abandonnés par la mode, tout en suivant la mode nouvelle cependant, et sans pour ainsi dire laisser apercevoir que la composition de sa toilette est due, non à son choix, mais à la judicieuse application d'une économie guidée par le bon goût. Jamais la mode n'a été aussi favorable qu'en ce moment à ces diverses combinaisons, car elle est faite de *pièces* et de *morceaux*. Elle permet l'alliage de plusieurs couleurs ; elle autorise les corsages qui diffèrent de la robe ; en un mot, elle ouvre une carrière illimitée au *bon*,—et aussi, hélas ! au *mauvais* goût,—à la fantaisie et à l'économie à la fois.

Ainsi, rien n'est plus commode, rien n'est plus économique que les corsages blancs ; lors même qu'ils accompagnent une robe *défraîchie* au grand jour, ils la rendent passable pour le soir, et forment un ensemble *paré*. Je n'ai guère besoin d'ajouter qu'une femme de goût sait graduer l'emploi des robes qui accompagnent ces corsages. Pour aller au concert, la robe n'a point d'importance, car le corsage seul est en vue ; pour une réunion, cette robe doit nécessairement être moins fanée ; mais les corsages blancs en mousseline, ornés de broderie, d'entre-deux en dentelle noire ou blanche, généralement bouillonnés, froncés, plissés, épaississent les femmes arrivées à l'âge ou bien à l'embonpoint des matrones ; celles-ci seront-elles donc déshéritées des avantages ci-dessus énoncés ? Non ~~pas~~, car la mode autorise les corsages en cachemire de nuance claire et cachemire blanc, en étoffe blanche plus légère que le cachemire ornés d'entre-deux en dentelle noire, ou de broderies en soie noire, bordure orientale, etc. Avec l'un de ces corsages, qui peut être mis avec toutes les jupes de toutes les robes, même avec des jupes de mousseline blanche, on peut toujours disposer de plusieurs toilettes et s'habiller à peu de frais. Très-souvent ces corsages ont un col de même tissu ; mais, si l'on destine ces corsages aux toilettes du soir, on supprimera le col pareil, et l'on y substituera une étroite ruche de dentelle ; une dentelle un peu plus large sera posée à l'extrémité des manches, dont on supprimera les revers.

Les facilités octroyées par la mode actuelle ne s'arrêtent point là : on parle des modes *mélangées*, ce qui permet d'élargir et d'allonger les robes.

Trop courte. Pour allonger une robe en faisant

preuve de déférence envers la mode, il suffit d'en découper le bord, et de placer sous ce bord un volant formant un tuyau dans le creux de chaque *dent*. Supposons la robe dont on veut faire usage, de couleur foncée, à dessins; supposons-la même très-ancienne, en damas; le volant peut être en taffetas uni, de même nuance que le fond ou les dessins de la robe. Si celle-ci est en étoffe plus légère, garnie de volants, on laissera seulement le volant inférieur, que l'on démontera pour le découper en *dents*, et l'on posera sous les dents une bande unie, garnie, à son bord inférieur, avec un gros liséré pour la soutenir et l'empêcher de rentrer sous le volant. Si la robe n'a pas besoin d'être élargie, cette bande deviendra toujours plus haute vers les côtés et par derrière, de façon à figurer une robe de dessous qui serait plus courte; rien ne s'opposerait à ce que l'on mit une garniture quelconque à cette bande, une ruche, une *chicorée*, etc.

Trop étroite. On élargirait la robe par l'adjonction de deux lés placés derrière, de même étoffe que la bande employée pour élargir la robe. Si la nature de la robe et sa destination s'opposaient aux garnitures de dentelle posées perpendiculairement, on y substituerait deux bandes de velours à *dents* d'un côté, en ligne droite sur le côté opposé, réunies par un liséré et posées comme les dentelles; si l'on n'avait pas de velours, on poserait sur les coutures un simple ruban étroit en velours.

Si le corsage ne peut plus servir, on fera un corsage en même étoffe que les lés de derrière.

Récapitulons les frais occasionnés par cette réparation: ils se bornent au taffetas uni employé pour la bande, pour les lés de derrière, pour le corsage, s'il est indispensable de refaire un corsage; on peut emprunter ce taffetas à une autre.

Que l'on ne soit pas épouvantée par la perspective étrange qu'offrent ces deux lés d'étoffe autre que celle de la robe; la mode les autorise, et, moyennant la bande qui leur est pareille et qui borde toute la robe ils sont considérés, non comme un recommandage, mais comme un ornement. Les lés de la robe peuvent, si on le préfère, être garnis seulement de boutons sur les coutures, de telle sorte qu'ils paraissent être boutonnés sur les lés de derrière, lesquels figurent, ainsi que je l'ai dit, une robe de dessous.

(A CONTINUER.)

DISSECTION DES VOLAILLES ET DU GIBIER.

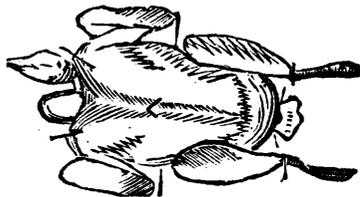


La figure ci-contre montre la position des mains, de la fourchette et du couteau pour découper toutes les volailles et le gibier à plumes.

Pour cette opération, il faut se munir d'un couteau bien affilé.

Pour dégager les cuisses et les ailes, il faut faire attention à bien placer le couteau dans les jointures, ce que l'on apprend aisément avec un peu d'habitude.

CHAPON, POULARDE ET POULET.



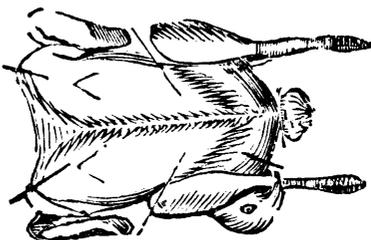
La dissection de ces trois pièces est absolument la même.

Si la poularde est bouillie, et si le chapon est au gros sel, ils se déchirent facilement. C'est pourquoi il faut avoir, pour les découper, un couteau parfaitement affilé et le manier très-délicatement.

On commence par enlever les cuisses, que l'on divise en deux; ensuite les ailes que l'on divise en trois; puis on enlève les blancs, qui se servent entiers; on fait au moins six morceaux de la carcasse et du croupion. Le tout est alors passé à chaque convive, qui prend le morceau de son goût.

Les ailes et le croupion sont considérés comme les morceaux les plus délicats; ils doivent être offerts de préférence; mais, selon les gourmets, dans toute espèce de volaille bouillie, la cuisse est de beaucoup préférable à l'aile.

DINDE.



Il y a plusieurs manières de découper un dinde. Les deux suivantes sont les plus usitées:

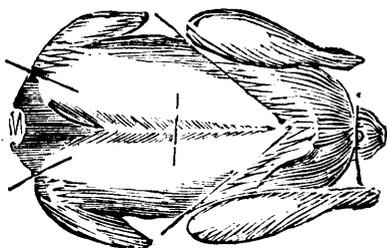
La première consiste à lever séparément les cuisses et les ailes. On commence par couper les ailes et plusieurs mor-

ceux pour les servir, on lève ensuite les *sot-l'y-laisse* et les blancs; on brise l'estomac, la carcasse et le croupion, que l'on sert avant de toucher aux cuisses, qui se mettent ordinairement de côté, mais que l'on divise en deux parties avant de les offrir.

La seconde manière consiste à lever d'abord les ailes, puis à briser le corps au-dessus du croupion, qui reste adhérent aux cuisses et forme avec elles une espèce de capuchon. Si les convives sont peu nombreux, on met cette partie de côté; dans le cas contraire, on y revient après avoir servi la première.

Les dames préfèrent ordinairement les ailes, la carcasse et le croupion.

OIE.



Découpez l'oie rôtie comme le dinde, si vous voulez conserver ses quatre membres. Autrement, coupez la

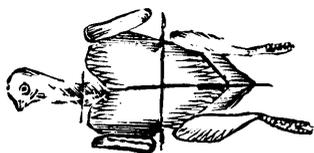
par filets ou aiguillettes, comme le canard, depuis la partie supérieure de l'estomac; et attaquant la chair des ailes, et prolongez vos filets jusqu'au croupion. Prenez-en quatre tranches de chaque côté; si elles ne suffisent pas, levez-en sur les cuisses et sur les autres parties charnues.

CANARD.



Si il est domestique et bouilli, vous le découpez par membres, sans lever les aiguillettes; si il est sauvage ou domestique vous le découpez comme l'oie, et vous enlevez autant d'aiguillettes qu'il est possible.

PIGEON.

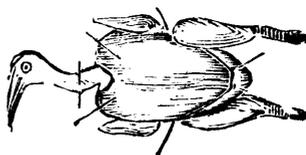


Si vous avez à servir une compote de pigeons, vous coupez chaque pièce en deux morceaux, que vous servez à la cuiller. Comme la culotte, c'est-à-dire la partie qui comprend les deux cuisses, en est la plus estimée et la plus présentable, vous n'oublierez pas de l'offrir aux dames.

Si vos pigeons sont rôtis, vous les divisez en deux ou quatre parties, suivant leur grosseur. Réservez toujours pour les dames la partie des cuisses. Si vous les préférez, divisez-les en deux, soit en longueur, de manière qu'il y ait une aile et une cuisse de chaque

côté, soit en travers, de manière que les deux ailes soient d'un côté et les deux cuisses de l'autre, comme pour les pigeons en compote.

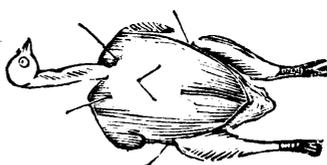
BÉCASSE.



Vous la découpez comme la poularde. Après en avoir levé les quatre membres, vous coupez traver-

salement la carcasse en deux parties égales.

PERDRIX.



Coupez votre perdrix comme toute autre volaille, c'est-à-dire en enlevant les ailes et les cuisses, et divisant la carcasse en deux parties. La cuisse est préférée par les gourmets, mais l'aile est toujours destinée à une dame.

BLANCHISSAGE ET REPASSAGE.

I.

Il serait long d'énumérer tout ce que l'on enseigne aujourd'hui aux jeunes filles; mais il ne serait peut-être pas moins long de dresser la liste des choses qu'on ne leur apprend pas, et ce qu'il y a de regrettable, c'est que, dans la première liste, nous trouverions beaucoup de connaissances inutiles, et dans la seconde beaucoup de connaissances utiles. N'est-il pas temps de renverser ces proportions et d'établir l'éducation et l'instruction des jeunes filles sur des bases un peu plus solides que l'art de se coiffer, de s'habiller, de babiller, de pianoter (il ne faut pas confondre le pianotage avec la musique), que l'habitude d'exiger beaucoup de ses parents et de les respecter fort peu? Dans l'intérêt de leur bonheur, de leur avenir et de l'avenir de tous, il faut absolument leur faire perdre la conviction qu'elles sont des idoles, n'ayant ici-bas que des droits, aucun devoir, et nées pour s'amuser et s'appliquer à *faire de l'effet*.

Il faudrait donc, sans négliger l'instruction et sans réduire la part faite à l'art, obliger les jeunes filles à posséder quelques connaissances utiles, telles, entre autres, que la couture, le raccommodage du linge, un peu de cuisine, le blanchissage et le repassage..... Même si elles sont riches, elles n'auront pas perdu le temps donné à ces modestes connaissances; d'ailleurs, sont-elles bien sûres d'être toujours riches?

J'ai trouvé en Mme., une jeune mère de famille procédant avec ordre et méthode en toute

chose, et...écoutez, chères lectrices..., tout en se coiffant et s'habillant avec bon goût, s'occupant de tout ce qui concerne son ménage, jusques et y compris le blanchissage et le repassage, qui n'est pas une mince besogne quand il y a quatre enfants à la maison. Elle m'a offert ses notes ; je les ai acceptées avec reconnaissance au nom de nos abonnées, qui, je n'en doute pas, lui sauront beaucoup de gré pour cet enseignement. Elle dicte et j'écris :

La lingerie ou la pièce destinée au repassage doit être, si cela est possible, située au nord ou tout au moins peu exposée au soleil ; on la garnira d'un fourneau de six fers à repasser, d'une armoire destinée à contenir le linge, de deux paniers de blanchisseuse, l'un pour recevoir le linge sec ou mouillé, l'autre pour le linge repassé. On garnit la table d'une vieille couverture de laine pliée en deux ; on y a cousu de longs cordons, qui se nouent en dessous pour fixer la couverture sur la table ; par-dessus cette couverture on en posera une deuxième en toile également fixée à l'aide de cordons que l'on noue en dessous. L'une et l'autre doivent être *parfaitement* tendues ; s'il en était autrement, s'il s'y formait un seul pli, le repassage serait manqué.

On aura six fers,— moins serait trop peu ; — on en choisira deux assez légers pour le linge fin, deux plus lourds pour le gros linge. Ces fers doivent être munis de poignées convenables en fer. Les poignées trop larges *tournent* lorsqu'on approche le fer chaud de sa joue, et peuvent par conséquent occasionner des brûlures. On aura en outre un triangle servant à poser le fer à droite, pendant que l'on repasse, et un vieux chiffon pour essuyer les fers.

On placera dans un petit sac de toile, garni d'un cordon servant à le suspendre à un crochet, un morceau de cire vierge. On fera aussi l'acquisition d'une ou deux formes à chapeaux. Dans l'un des coins de pièce consacrée—ou adaptée—au repassage, on fera poser une planche sur laquelle on rangera les fers à repasser, les formes à bonnets et, en un mot, tous les outils. Des clous à crochet seront consacrés aux cisailles, au sac contenant la cire, à un second sac consacré à la boule de bleu.

Pour repasser les objets en dentelle ou mousseline, on devra avoir un morceau de tissu de laine (une vieille couverture bien propre). On ne pourrait les repasser sur du linge sans courir le risque de les *coller* en les repassant et de les déchirer en les décollant.

Quand le linge est compté, on le remet à la servante chargée de le laver : Pour cela, voici le meilleur procédé.

On fait fondre dans douze gallons d'eau bouillante $2\frac{1}{2}$ livres de bon savon, on y ajoute deux cuillerées d'ammoniac et une cuillerée d'essence de térébenthine. On jette le linge dans ce mélange, on le couvre pour maintenir le degré d'élévation de la température de l'eau, on laisse tremper pendant deux heures environ. Ce temps écoulé, on procède au lavage en commençant par le linge fin ; on le savonne, ensuite on frotte chaque pièce, puis, au fur et à mesure qu'on a nettoyé chaque objet, on le plonge dans un vase rempli d'eau chaude, à laquelle on a ajouté une pinte d'eau de Javelle (pour 7 gallons d'eau). On couvre avec un grand morceau de linge pour garantir le blanchissage de toute poussière. On termine par le gros linge, qui ne sera réellement net que si l'on emploie une brosse de chiendent douce et souple. On tord le linge, on le secoue de façon qu'il n'y reste pas de plis. On a préparé l'eau dans laquelle on a fait fondre du bleu en boules en procédant de cette façon : après avoir enveloppé la boule dans un morceau de flanelle, on la presse dans ses deux mains jusqu'à ce que l'eau se teigne d'une belle couleur bleue, pas trop foncée. On remue le fond de cette eau chaque fois que l'on y trempe un morceau de linge, parce que le bleu forme un dépôt qui occasionnerait des taches. L'eau "bleuie" doit être préparée d'avance, parce que le linge ne doit sortir de l'eau que pour y rentrer jusqu'au moment où on le tend sur des cordes. Si l'on agissait autrement, il s'y formerait des taches jaunes qui ne pourraient s'effacer qu'au blanchissage suivant. On tord le linge avec précaution. Quant à la mousseline, il faut se borner à la presser dans les mains ; on secoue soigneusement chaque pièce, sous peine de voir des plis se former tandis que le linge sèche. Il ne reste plus qu'à l'étendre sur des fils de cuivre que tous les quincailliers vendent pour cet usage. Les cordes ont l'inconvénient de s'user rapidement, de se rompre sous le poids du linge, et cet accident obligerait à recommencer toute l'opération. Si l'on ne dispose que d'un espace restreint, on devra plier chaque morceau en deux, ou bien en quatre, pour le faire sécher, mais en ayant soin de bien l'étendre et de ne jamais le faire "froncer" sur les fils de cuivre ou sur les cordes.

On ne doit jamais attendre que le linge soit tout à fait sec pour le séparer des cordes. Si cependant le séchage se trouvait trop complet, il faudrait l'asperger soit en trempant ses doigts dans l'eau, soit en employant un goupillon. On range tout le linge par séries : tous les mouchoirs,— toutes les serviettes, ainsi de suite. Les objets qui ne sont pas destinés à passer à l'amidon doivent être soigneusement étirés

dans le sens de leur longueur, puis dans celui de leur largeur. Pour les draps, on ne peut se passer d'une aide. On forme un pli au milieu de chaque drap, soit en traçant ce pli avec les ongles de la main droite, soit en le repassant. Cela est surtout nécessaire pour les draps sans couture. Quand un drap a été bien étiré en long et en large, son repassage se borne à celui des ourlets. On repasse ceux-ci à l'endroit, et, s'il y a un beau chiffre brodé, on repasse le chiffre à l'envers. On étire les mouchoirs, on les plie en prenant les deux lisières ensemble, on les re-

plie une seconde fois, de telle sorte que le mouchoir tout plié soit à neuf lignes environ de distance des deux lisières. Les mouchoirs de batiste se repassent sur le morceau de laine blanche, la batiste à l'endroit, les broderies à l'envers. Si les taies d'oreiller sont garnies de volants en mousseline, on les range avec le linge à empeser. Toutes les *parures* (cols et manches) en mousseline, les robes de mousseline, etc., doivent être passées à l'empois cuit. Voici comment il faut procéder.

(A continuer.)

COURRIER DE LA MODE

Le carême est passé comme une ombre. Il y a eu si peu de soirées cet hiver, que nos jolies femmes n'ont eu rien à regretter; et puis, ce saint temps de pénitence a ses charmes.

L'orgue et les chants religieux ont, du reste, des douceurs que les gens les plus sceptiques apprécient, et c'est tellement vrai que, dans certains opéras, les actes les plus applaudis, sont ceux où il se trouve des chants de cette nature, comme, dans le « Trouvère, » l'acte du « Miserere. »

Donc, si l'on est allé un peu plus à l'église, personne n'a songé à s'en plaindre. Il y a aussi un attrait puissant pour les gens sérieux, ce sont les sermons.

Le carême est l'époque des retraites et des neuvaines où l'on entend les grands prédicateurs; chaque église tient à honneur d'avoir un orateur de talent; et il y a eu foule partout pour les aller entendre.

* * *

Tout cela n'amène rien de nouveau dans les modes. Elles se forgent, on dirait qu'elles se trament en silence, car rien ne transpire au dehors.

On porte dans ce moment franchement ce que l'on a; on use tout ce qui reste.

C'est la saison où les plus frais chapeaux et les belles toilettes voient le grand jour! Tel chapeau, telle robe qui languissent dans un carton, une armoire, qui n'ont vu le jour qu'en voiture, dans les grandes occasions, aux heures importantes de l'hiver, pour des visites, sont aujourd'hui rendus à la liberté par leur inutilité prochaine, délivrés par le printemps qui va les remplacer.

Ils sont livrés à un exercice inaccoutumé; ils vont, ils viennent; on les quitte, ils sont repris le matin, le soir.

On les porte à l'église, on les sort à pied, et ils rencontrent mille chapeaux et mille robes de connaissance, ce qui fait qu'il ne sont nullement honteux de leur luxe, ils n'attirent pas seuls les yeux. Enfin, on les traite sans façon, comme des amis dont on n'a plus besoin!

Vive le printemps et l'été! Mais nous n'y sommes pas encore, malheureusement; les gelées et giboulées de mars feront longtemps parler d'elles! Et le satin, le velours, les manteaux de fourrure, et les manchons et les boas, ont fait un rude service cet hiver.

En ouvrant, l'autre jour, les *lettres parisiennes* par Mme de Girardin, j'ai trouvé qu'en 1838 elle écrivait:

« Toutes les femmes sont en noir, les unes parce qu'elles sont en deuil, les autres par goût, beaucoup par économie, etc... » Il semble que ce soit écrit d'hier, et cependant, il y a trente quatre ans de cela! Depuis plusieurs années le noir jouit d'une faveur spéciale dans le costume féminin. Il a été un temps, où une femme, surtout encore jeune, n'aurait jamais osé se vêtir de noir, sans être en deuil, cela eût paru bizarre, affecté; sa famille en eût été attristée, son mari ne l'eût point souffert. Les hommes n'aimaient pas le noir; maintenant, au contraire, ils n'aiment que cette nuance. N'est-ce pas plutôt, que, la leur ayant imposée, ils ont pris notre goût pour le leur, tellement le proverbe est vrai: ce que femme veut, etc...

Les femmes les plus jolies, les plus élégantes ont adopté le noir, pour la rue principalement.

Le noir doit cette suprématie à un mérite réel, à de véritables qualités. Le vêtement noir atténue l'embompoint; sa richesse et son élégance sont em-

preintes de bon goût et de discrétion. Il ne dit que ce qu'on veut qu'il dise ; il ne jase pas impertinément comme les autres couleurs, il ne dit pas depuis combien de temps vous le possédez ; s'il a reçu des coups de soleil ou des gouttes de pluie ; si vous le mettez souvent ou rarement ; il ne laisse pas de trace, on ne peut le suivre dans les transformations que vous lui faites subir. Il ne trahit pas la fortune de celle qui le porte, à moins qu'elle ne le veuille. Enfin, il a ses entrées partout. Il est de tous les temps, pour toutes les occasions. Il donne un air respectable aux femmes âgées, un petit air mélancolique, parfois mystérieux aux jeunes. Pour tous ces motifs et d'autres encore, il est économique, et c'est je crois, sa plus grande qualité à bien des yeux. Néanmoins, et peut-être pour cela même, les plus favorisées de la fortune l'ont pris sous leur protection.

* * *

Une mode toute opposée a tenté son apparition cet hiver aux jours de gala ; osera-t-elle se montrer au soleil ce printemps ?

C'est l'assortiment de nuances vives, entièrement opposées, et qu'on eût jamais soupçonné susceptibles de supporter leur reprochement.

Il paraît qu'on s'était trompé. J'ai vu un costume composé de deux étoffes, une bleu du ciel, l'autre bleu-marin, et ces deux bleus si discordants, formaient un assemblage nullement choquant.

Quant à mon opinion personnelle et pour mon propre compte, je hais tout ce qui est travestissement, et je doute fort que cette mode soit adoptée par des personnes sensées, surtout pour la ville. Si quelques jeunes filles ou jeunes femmes très jolies, et allant beaucoup dans le monde, veulent se passer cette fantaisie, qu'elles le fassent alors, comme mesure d'économie de la façon suivante, si elles ont besoin d'une robe supplémentaire, pour finir l'arrière-saison des fêtes : — A aucun prix, ne faites de robes neuves d'après cette mode, mais utilisez deux anciennes toilettes. Si vous avez, par exemple, une jupe rose, légèrement défraîchie, tachée, déchirée, vous la transformez en faisant des volants et des bouillons que vous alternez avec ceux que vous formez également d'une ancienne robe, mais vous jetez sur le tout une tunique de tarlatane rose, garnie d'une ruche mais de même étoffe. Vous la faites faire par votre femme de chambre, afin qu'il n'en résulte pour vous aucune dépense, car cela n'en vaut pas la peine. Si vous ne craignez pas les complications, vous pouvez en garnir les volants, bouillonnes et ruches de petites dentelles noires, et de petits velours avec de gros nœuds pareils.

On fait des corsages à deux petits côtés devant, et deux derrière, mais je ne crois pas que ce patron soit déjà tombé dans le domaine public.

* * *

Vous allez bientôt être appelées à la grave occupation du choix des étoffes à robes.

C'est, avant tout, dans leur rapport avec la lumière que les étoffes à choisir se caractérisent. Chacune, indépendamment de son prix, se distingue au premier d'œil par sa manière propre de se marier aux clartés du jour. Il est des tissus qui absorbent les rayons, comme la laine ; d'autres qui les réfléchissent vivement, comme le satin ; d'autres qui l'assouplissent, comme le drap, ou qui l'éteignent, comme les velours.

Si l'organdi est simple, si la tarlatane est modeste, si le barège est discret, si l'on recommande parfois, dans une intention de sagesse, la *sainte mousseline*, c'est, avant tout, parce que ces tissus, se laissant traverser par la lumière, conservent un œil doux et se refusent à briller. S'il y a une nuance de gravité dans le pou-de-soie, dans la faille, dans le gros de Naples, c'est que le grain de ces étoffes en amortit légèrement l'éclat, tandis que le taffetas léger et les soies minces, offrent plus nettement les contrastes du jour et de l'ombre et accusent, le long de leurs plis faciles, des arêtes de lumières. Ces traînées de clair sont quelquefois très-sensibles dans les tissus qui jouent la soie, comme les alpagas, mais avec des ombres plus grises qui atténuent le luisant. Enfin si les velours ont un grand air d'opulence étouffée, cela tient à ces beaux reflets, chauds et sourds, qui se fondent sur leur bord avec la profondeur de l'ombre. En se mêlant à la soie, ou au poil d'alpaga, ou au poil de chèvre pour produire la popeline d'Irlande, la sultane, l'alpaga, le mohair, la laine rend ces tissus moins lumineux que la soie fine, et, par cela même qu'elle en tempère le brillant, elle leur prête une apparence de luxe mitigé qui se rapporte à la prévoyance domestique et aux vertus de famille.

Dans le même ordre d'idées, les laines lustrées et le coton forment en se croisant des étoffes rasées et d'un aspect demi-mat, comme l'orléans, qui réunissent à la simplicité le confort. Et tout ce qui est coton pur, comme le jaconas, la percale, le nanzouk, présente, après le coup de fer, une franchise de plis, une netteté d'aspect, qui indiqueront dans la toilette une sorte de propreté morale, et qui seront plus frappantes dans des pièces de pur fil, telles que la toile, le coutil, la batiste.

Ainsi la matière du tissu est déjà en elle-même un commencement de caractère par la seule façon dont elle se combine avec le jour, c'est-à-dire par la seule manière dont elle l'absorbe ou le réfléchit.

Mais ce caractère, il va se nuancer presque à l'infini, selon que l'étoffe sera unie ou rayée, piquée ou ramagée, jonchées de gros poids ou de menues fleurs, et selon que ces divers motifs d'ornements seront répétés ou alternés, abondants ou rares, imperceptibles ou voyantes, largement espacés ou semés dru, jetés avec un apparent désordre ou régulièrement disposés.

La rayure ? Elle change immédiatement la physionomie du tissu, produisant un effet d'allongement si elle est verticale, et si elle est horizontale, un effet contraire. Oblique, la rayure trahirait une intention de liberté absolue et de sans-*façon*, parce qu'elle ne répondrait ni à la station de la figure ni à son repos. Du moment que la rayure est un moyen de varier l'étoffe, elle produit le contraire du sentiment qui s'attache à l'unité, à l'uni, surtout si elle est alternante par la couleur ou par l'épaisseur des raies ; si, par exemple, une bande large succède à une bande étroite, ou un linceul rose à un linceul rouge.

Entre l'étoffe rayée, il y a la même différence qu'entre un dessin au crayon et une gravure. Un peintre austère, qui veut donner du style à son dessin, le préfère estompé, ou nuancé d'une manière imperceptible et pourquoi ? Parce que l'expression de la forme lui semble plus grande quand elle est plus simple, et parce que les grâces du coup de crayon ; la liberté des hachures peuvent dégénérer en gentillesse et attirer l'attention du spectateur sur la manière d'exprimer la forme plutôt que sur la forme exprimée. Que fait le graveur, au contraire ? Pour traduire un dessin uni, c'est-à-dire lavé, estompé ou grené, il invente des rayures, autrement dit des *tailles*, qui produiront sur l'estompe la même somme de noir, mais qui, par leur allure, leur souplesse, leurs tournoisements, leurs courbes élégantes, vont agrémenter le sévère dessin du maître, tantôt s'espacant sur les parties saillantes, tantôt se resserrant dans les creux.

Voyez maintenant une étoffe rayée ; elle se grave elle-même pour ainsi dire ; les hachures qui, sur le métier du tisseur, conservaient une régularité inexorable, se briseront sur la robe taillée et cousue ; elles dérangeront leur parallélisme à chaque mouvement ; elles paraîtront se disperser ici, là se réunir ; elles ondoieront aux moindres rides de la surface pour aller ensuite se rétrécir et se perdre au fond des plis obscurs. Mais si la rayure a un accent de fantaisie, c'est parce qu'elle provoque et amuse l'œil, par opposition à la dignité de l'uni qui tranquillise le regard. L'un paraît frivole parce que l'autre ne l'est point.

Que si l'étoffe une fois rayée se complique d'une

seconde rayure, le pire est que les deux raies se coupent à angles droits. Rien n'est, en effet, plus malencontreux qu'une étoffe à carreaux coupée en robe, surtout dans le corsage, parce que la parfaite régularité des carreaux fait immédiatement ressortir la moindre imparité des épaules, la moindre inégalité dans les omoplates, dans les clavicules.

Toutefois, si les carreaux de l'étoffe sont extrêmement petits, l'inconvénient n'existe plus, le tissu paraît seulement grené, et l'unité se rétablit. De même, quand des deux rayures qui se coupent à angles droits, l'une l'emporte franchement sur l'autre, le carreau se dissimule et ne forme plus qu'une seconde variété ajoutée à la rayure ; mais cela ne saurait être que si l'un des tons est trois fois plus intense que l'autre, et la première raie trois fois plus large que la seconde.

Il est évident que les couleurs doivent s'assortir, dans la parure des femmes, aux nuances de la chevelure qui correspondent elles-mêmes presque toujours à telle variété de la peau, à telle couleur des yeux. Suivant donc la pente de son humeur, suivant le tour de ces pensées, la femme occupée de son vêtement choisira les tons francs ou rompus, exaltés ou modestes, ceux qui montent du violet obscur au jaune triomphant par les gammes froides des couleurs pervenche, bleu pur, turquoise, vert et soufre, ou qui descendent du jaune au violet par la gamme chaude des couleurs safran, orangé, capucine, rouge et grenat. Mais comme il existe un rapport secret entre le tempérament moral et les nuances physiques des yeux, de la chevelure et du teint, il s'établira comme une harmonie involontaire entre les préférences conseillées par la coquetterie et celles qu'auront dictées l'humeur constante ou l'esprit du moment. La même couleur qui est un indice du caractère, sera le plus souvent une convenance pour la beauté.

Mais une étoffe—cela est bien connu des femmes,—peut changer de couleur selon qu'elle est regardée au soleil ou aux flambeaux. Elles savent que leur robe ne sera pas, à la lumière artificielle, ce qu'elle était aux rayons du jour. Aussi verrons-nous la femme élégante, qui tout à l'heure faisait provision d'étoffes, entrer en plein midi dans un salon de lumière pour juger de l'effet que produiront ses robes de soirée à la clarté jaune des bougies, du gaz ou des lampes.

Elle y apprendra que la couleur d'un tissu gagne ou perd aux flambeaux, suivant qu'elle se rapproche du jaune où s'en éloigne. Le violet, qui est l'opposé du jaune, se décompose, se dépouille de son bleu et devient rouge.

Le bleu, s'il est pur, tire sur le vert ; s'il est foncé, il paraît dur et noir, et s'il est clair, il se décolore et passe au gris. Tel bleu dont la teinte effacée était, le jour, sans aucune saveur acquiert sous un luminaire jaune une qualité nouvelle ; il joue le ton de la turquoise. En revanche, la soie turquoise, dont la teinte est ravissante au soleil, perd le brillant de ses arêtes et se ternit.

En montant la gamme des couleurs froides, la femme à la mode observera que les vers qui contiennent le plus de jaune sont les plus jolis le soir. Ainsi, le vert-pomme n'est pas éloigné de l'émeraude, et l'émeraude, sans changer de teinte, paraît plus éclatant d'un côté, plus profond de l'autre. Le « vert paon » jaunit à la lumière du bal, qui dévore le bleu dont il est reflété ; à cette lumière, ce sont les étoffes jaunes, surtout les satins, les peluches et les soies qui font le mieux. Le jaune bouton d'or, déjà si beau, gagne encore en opulence. Le jaune-paille rougit un peu dans ses reflets ; le ton *soufre* ne change pas, et le rose, qui, en se mêlant au jaune, produit la nuance *saumon*, le rose expire dans le clair pour s'affirmer dans l'ombre. Mais il n'est rien de plus charmant peut-être que le jaune *maïs*, qui, sans abdiquer sa qualité propre, transparait sous un imperceptible nuage de chaleur et devient exquis.

Le même effet se produit sur les variantes du rouge, car la lumière jaune des soirées, qui est hostile au bleu, augmente la splendeur des rouges et en rehausse le ton. Le rubis s'exalte, particulièrement dans les étoffes pelucheuses ; le nacarat s'éclaircit ; le cerise monte du ponceau ; le ponceau se rapproche du ton capucine, qui, à son tour, se rapproche de l'orange. L'orange prend la couleur feu.

Le blanc et le noir n'échappent pas, non plus, à l'action des lumières artificielles ; les noirs bleuâtres, ou beaux noirs qu'on nomme si bien *aile de corbeau*, restent plats et sourds, parce qu'il ne conservent pas les glacis du bleu qui leur donnaient du jeu et de la profondeur. Le blanc, au contraire, profite le soir ; et, s'il est fané, il se ravive. Une couleur qui demeure aimable et distinguée, c'est le gris d'argent ; il paraît même un peu rosé. Mais lorsque le gris contient un soupçon de bleu, comme le gris-perle, cette nuance additionnelle s'éclipse aux lumières et l'originalité du gris-perle disparaît.

Les toilettes brodées continuent à être de bonne élégance.

On trouve maintenant beaucoup de femmes qui ont au moins un costume soutaché.

Il y a de ces dessins courants qui sont très vite exécutés ; aussi tout le monde s'y met-il.

Les jeunes mères se font un plaisir de soutacher les costumes de leurs enfants.

Le dolman sera probablement la fureur de la prochaine saison. On le fait de tant de façons que l'on ne sait trop comment le décrire.

Les chapeaux ronds seront de taille élevée ; les chapeaux fermés ne se distinguent des chapeaux ronds que par les brides.

Les chapeaux ronds ont le devant très haut, mais ils vont en diminuant.

Les gants ont d'un à quatre boutons et les nuances sont des plus variées.

JEANNINE.

BOITE AUX LETTRES.

A UNE CURIEUSE.—Nous tâcherons d'être agréable à celles de nos lectrices qui nous poseront des questions. Nous pouvons compléter nos explications en vous disant que ce n'est pas seulement que l'évêque qui a droit à la place d'honneur dans une famille, mais que tout prêtre a le même privilège.

Ce que vous nous demandez sur le jour de l'an manque d'actualité. Nous vous dirons cependant qu'une dame âgée doit en réponse à la visite d'un ami lui envoyer sa carte.

Une jeune fille ne doit offrir à son père, sa mère son grand-père ou sa grand-mère ainsi qu'à ses supérieurs, qu'un objet fait par elle-même. Elle doit éviter de leur présenter le moindre article acheté. Elle ne peut donner d'objet acheté qu'à un frère, une sœur, cousin ou une amie.

Le crin pour meubles de salon est passé de mode.

AUX CORRESPONDANTS.—Une trentaine de personnes nous ont envoyé les réponses aux rebus.

EXPLICATIONS DES REBUS.

No. 1. Chaque 1 porte sa croix ici (placée) bas.

Chacun porte sa croix ici bas.

No. 2 La Drill Shed' entrepris par des entrepreneurs trop entreprenants a plus été entr'ouvert.

DEVICES.

Quelle différence y a-t-il entre un avocat et un champignon ?

Quel accord entre un cheval et une pomme de terre ?

RÉBUS.

